

LE

PROBLÈME DE L'ASSISTANCE DES ARRIÉRÉS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 14 Décembre 1907, à 2 h. | 2

PAR

René VOISIN

Président : M. GIDE, professeur

Suffragants { MM. FERNAND FAURE, professeur
SOUCHON, professeur

PARIS

IMPRIMERIE BONVALOT-JOUE

15, Rue Racine, 15

1907

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE
PROBLÈME DE L'ASSISTANCE
DES ARRIÉRÉS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 14 Décembre 1907, à 2 h. 1/2

PAR

René VOISIN

Président : M. GIDE, professeur

Suffragants { MM. FERNAND FAURE, professeur
SOUCHON, professeur



PARIS

IMPRIMERIE BONVALOT-JOUVE

15, Rue Racine, 15

1907

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

INTRODUCTION

L'arriérisme est un mal social. Il l'est par ses causes et les conséquences qu'il fait peser sur l'ensemble de la collectivité.

Parmi les causes de l'arriérisme, celles qui tiennent à l'hérédité ont un rôle prépondérant démontré par les statistiques : 80 0/0 des cas s'expliquent par elles. Des causes héréditaires la plus redoutable comme la plus fréquemment constatée est l'alcoolisme. Celui-ci conditionne l'arriérisme directement ou indirectement par les maladies qui en sont la suite, principalement les maladies nerveuses et mentales des parents, source de l'arriérisme des enfants dans 76 0/0 des cas. La syphilis sûrement et peut-être la tuberculose ont leur place dans les causes héréditaires. L'ensemble de ces agents pathologiques sont sociaux par la répercussion qu'ils ont sur la société tout entière.

Arriérisme héréditaire ou arriérisme acquis, l'expé-

rience a démontré que la classe qui en est la plus atteinte est la classe pauvre, le prolétariat. Une statistique allemande relève sur 243 enfants soumis à l'enquête 124 ou 30 o/o appartenant à des familles d'ouvriers, 66 ou 16 o/o appartenant à des familles d'artisans. Le personnel de pensionnaires des établissements d'idiots, des écoles d'arriérés se recrute principalement parmi les enfants des basses classes. Ce fait prend encore davantage de consistance, si l'on observe que, parmi les causes héréditaires de l'arriérisme, l'une au moins, l'alcoolisme, a sa plus puissante action au sein des milieux pauvres, et que les causes acquises, troubles de grossesse, la plupart des maladies aiguës de la première enfance, le manque de soins et l'abandon physique et moral trouvent meilleur aliment dans une vie de famille étroite et malsaine.

L'arriérisme a dans l'organisme social une influence perturbatrice. L'arriéré est un faible inadaptable spontanément aux conditions de l'existence moderne, principalement aux morales et aux économiques. La société tend normalement à l'éliminer du domaine des rapports réguliers, organisés d'hommes à hommes et d'individus à groupes collectifs. Mais cette sélection, qui prive les mauvais rejets de l'espèce humaine d'une part à la vie sociale, s'exerce incomplètement, par suite défectueusement, parce qu'elle laisse intacts la vie individuelle, ses besoins et ses

tendances subsistant toujours, en dépit que leursatisfaction soit devenue à jamais impossible. Le misérable à l'esprit obtus et désorganisé est voué à figurer au milieu des parasites du dernier ordre, ceux qui vivent d'un gagne-pain occasionnel, toujours insuffisant, ceux qui ont définitivement renoncé au travail et sont à la merci de l'assistance des autres, ceux, fût-ce perversité, manque de volonté, nécessité matérielle, qui s'entretiennent par la violation de chaque jour des lois et des droits, les vagabonds, les malfaiteurs. Les statistiques établissent que la mendicité et la criminalité se combinent dans une proportion considérable avec l'arriérisme. Ainsi les recherches d'un médecin allemand, le Dr Bonhoeffer ont conduit à la constatation que, sur les mendiants soumis à l'enquête, 53 o/o n'avaient pas atteint la première classe de la Volksschule ou école communale, qu'il y avait imbécillité et épilepsie déclarées dansun tiers des cas. Le même médecin a relevé parmi des prostituées examinées dans les prisons de Breslau un fort contingent d'arriérées. Il va de soi que tous ces gens constituent dans chaque pays un danger redoutable, des dépenses considérables sans compensation, un fléau et un poids mort.

La masse des germes funestes, d'où naît l'arriérisme et qu'il engendre à son tour prend un relief énorme si on pense que celui-ci n'est point chose rare. A la vérité les chiffres ne fournissent

point ici tout l'appui voulu, car il n'existe que des statistiques vieilles et incomplètes. D'après l'une d'elles, publiée par Kollmann dans la *Zeitschrift für Psychiatrie* en 1884, la proportion des arriérés par centaine d'habitants dans les principaux pays européens serait : pour l'Allemagne : en Prusse, de 1 arriéré pour 730 habitants ; en Bavière, de 1 pour 659 ; en Wurtemberg de 1 pour 482 ; en Saxe, de 1 pour 729 ; pour l'Angleterre, de 1 pour 771, pour l'Autriche, de 1 pour 683 ; pour la Hongrie, de 1 pour 761 ; pour la Belgique, de 1 pour 2.890 ; pour le canton de Berne, de 1 pour 335 ; pour le Danemark, de 1 pour 1.248, pour la Norvège, de 1 pour 835 ; pour la Suède, de 1 pour 2.554 ; pour la France, de 1 pour 1028. Une autre statistique (1873) attribuée à la France 122.000 arriérés, 1 pour 300 habitants. En Allemagne, on a compté 150.000 imbéciles, nombre souvent apprécié comme au-dessous de la vérité. Les statistiques scolaires allemandes, dressées pour déterminer le nombre des arriérés en âge de suivre l'école, donnent la proportion de 1 enfant pour 1.000 habitants. Une statistique de cette nature faite à Berlin constate pour 10.000 garçons 52 arriérés ; pour 10.000 filles 43. Il paraît difficile de se fonder par trop sur ces données partielles, imprécises ; on n'en peut tirer que des présomptions. L'arriérisme est certainement plus fréquent qu'elles ne le montrent, car tout porte à croire

que nombre de cas, les plus bénins et aussi la plus ardu à découvrir soient négligés par elles. La multiplication des causes de l'arriérisme, et nous entendons, des causes héréditaires, l'alcoolisme, les maladies nerveuses et mentales notamment, est un sûr garant, d'une part, de sa présence en grande quantité, d'autre part, de sa marche progressive dans les nations civilisées.

La société a un intérêt pressant à intervenir contre l'arriérisme, pour y porter remède. Deux formes d'action lui sont offertes : une action préventive, et celle-ci est mise en œuvre contre les causes de l'arriérisme : c'est la lutte contre l'alcool, contre la syphilis, l'assistance des femmes enceintes et des enfants au premier âge, la suppression de l'incurie et de la violence des parents, etc. La seconde forme d'action est, si l'on peut dire, curative. Si le mal ne peut guérir, il reste quand même des moyens d'en atténuer les suites pour l'individu atteint lui-même et pour ses semblables. Vis-à-vis des types extrêmes, des idiots au sens étroit, doit s'exercer l'hospitalisation à la manière de celle qu'on étend aux aliénés incurables, impropres à une utilisation, à une occupation quelconque. Vis-à-vis des autres, une assistance active, employant leurs forces au profit de tous, ou en préparant l'emploi, doit prendre place. L'expérience a démontré que les arriérés sont en grand nombre capables de s'adapter au travail et à

des conditions régulières de vie : il faut seulement les diriger soit d'une façon permanente, soit à titre éducatif. Leurs dons s'accroissent normalement, si on les soumet dès les premiers temps de leur vie à une influence d'ensemble développant judicieusement les puissances de leur nature. La plus belle partie de l'assistance des arriérés est l'éducation des jeunes, leur formation générale, puis spéciale à une situation sociale, leur protection dans le milieu libre.

L'étude de l'assistance des jeunes arriérés susceptibles d'un placement social, tel est le sujet de cette thèse, ainsi faut-il entendre son titre : le problème de l'assistance des arriérés. Toutes sortes de domaines se touchent ici, par lesquels nous sommes obligé normalement de passer : un domaine médical, un domaine pédagogique et un domaine plus spécialement philanthropique qui lui-même a deux aspects, l'un économique, l'autre social. L'effort de l'auteur a tourné naturellement à donner le plus d'importance possible à l'œuvre économique et sociale, plus de sa compétence et intéressant davantage le public spécial auquel il est tenu de s'adresser : il n'a pu réussir, en ce temps où la protection de l'arriéré dans le monde économique et dans l'Etat se trouve encore à ses commencements, qu'à en présenter, à travers les faits acquis, quelque aperçu, quelque regard vers l'avenir. Quoi qu'il en soit, il y a bien là matière à une thèse devant la Faculté

de Droit, centre universitaire des sciences sociales.

L'idée première du livre et la suite de ses développements ont été conçues en Allemagne. Le grand développement, obtenu par le concours des médecins, des pédagogues, des ecclésiastiques et des philanthropes, auquel est arrivée l'assistance des arriérés dans ce pays en fait un milieu nourricier pour qui veut se consacrer à de semblables études, un modèle pour le monde civilisé. Qu'une brève dette d'inoubliable reconnaissance soit rendue par un Français à la puissante nation, dont la science et la philanthropie active lui furent si accueillantes ! Parmi tant de dévouements, il tient à devoir d'en distinguer quelques-uns et de les nommer à cette place : MM. les D^{rs} Klumker et Polligkeit de la Zentrale für private Fürsorge à Francfort-sur-le-Mein ; le Dr Lévy de la Zentrale für private Fürsorge à Berlin, les instituteurs Frauendienst et Froitzsch de Berlin ; l'Erziehungsinspektor Piper, directeur de l'Idiotenanstalt de Dalldorf ; les recteurs Boettger de l'Hilfschule de Leipzig et Zchiesche de l'Hilfsschule de Dresde ; le recteur Schenk de Breslau ; l'instituteur en chef Michael de Potsdam.

Cet imparfait ouvrage de jeunesse n'a en vue qu'un but pratique : créer une efficace propagande dans la France si oublieuse de son rôle social à l'égard des arriérés et rapporter au milieu de nous les germes de philanthropie, jadis gagnés par le travail de nos pen-

seurs, que l'étranger nous a ravis, afin qu'ils produisent une riche moisson d'œuvres. Puisse-t-il contribuer, pour sa modeste part, à intéresser les pouvoirs publics et les initiatives de désintéressement privé au sort de ceux qu'on a appelés les plus misérables des misérables !

CHAPITRE PREMIER

La Caractéristique de l'Arriéré

La notion que la science dégage de l'arriérisme ou idiotie est celle d'un développement entravé sous des influences pathologiques incurables, congénitales ou survenues au cours de la première enfance, dont l'origine est une maladie de l'organe nerveux central, du cerveau.

Le cerveau des arriérés présente toujours, dans une mesure déjà établie, et que l'observation est appelée sans cesse à élargir et à enrichir des divergences de la constitution normale dans son poids, la conformation de ses cellules, des circuits nerveux, des centres cérébraux.

La conséquence de l'état pathologique du cerveau est un arrêt général dans le développement biologique, dont l'étendue caractérise la gravité de l'arriérisme.

La vie mentale offre les phénomènes les plus typi-

ques, les plus complexes et les plus régulièrement donnés, qui font qu'on définit surtout par eux l'arriérisme. Pauvreté, instabilité et ralentissement des fonctions psychologiques, telle est l'image générale.

Qu'on observe l'intelligence, on y constate de l'arriéré inférieur, idiot, vivant dans une sorte de complète bestialité à l'arriéré supérieur, débile, à peu près organisé comme le normal, une perception plus ou moins défectueuse, bien qu'elle soit servie le plus souvent par des organes sensoriels intacts, des représentations plus ou moins réduites, les représentations les plus concrètes ayant trait à l'entourage immédiat n'existant point ou n'existant que partiellement chez les idiots du dernier degré, l'ensemble des représentations, à l'exception des plus abstraites, comme celles qui ont trait à des rapports, existant chez les arriérés supérieurs ou débiles ; des associations plus ou moins lentes et plus ou moins pauvres ; une mémoire faible qui peut, il est vrai, avoir une grande puissance dans des directions spéciales, mais n'a jamais de développement d'ensemble ; une imagination à pauvre contenu ; une attention lente à se poser, prompt à être distraite.

Si l'on observe la sensibilité, c'est une sensibilité physique plus ou moins grande, une indifférence à la douleur, l'absence chez les individus inférieurs de toute autre tendance et de toute autre émotion que celles de la vie purement végétative et mécanique,

de la faim principalement ; chez les autres, leur complexité sensitive moins abondante que chez le normal et enfin, chez les débiles, des déviations du sentiment vers la perversité morale.

Les mouvements présentent un déséquilibre plus ou moins profond : incapacité à saisir un objet, à s'asseoir, se tenir debout, à marcher, comme il arrive chez les idiots du dernier degré ; maladresse des mouvements ; développement tardif de la marche ; développement défectueux et tardif de la parole ; instabilité des attitudes, apparition des réflexes impossible à réprimer, de tics ; de l'apathie ou de l'impulsivité.

Les actions varient en richesse et en régularité avec les autres phénomènes mentaux, intellectuels, sensitifs et moteurs qui les conditionnent : au bas, l'activité seulement automatique des derniers idiots, au haut l'activité des débiles, presque égale à celle des normaux, capable d'atteindre, dans certains domaines, par exemple professionnels, une grande habileté, et le plus souvent dirigée vers l'immoralité.

Les produits mentaux complexes mettant en œuvre une grande quantité de facteurs, la volonté, l'idée de personnalité sont très affaiblis chez l'ensemble des arriérés.

Le développement physique de ces individus révèle, lui aussi, de fréquentes anomalies, qui, par

leur répétition et leur constatation en groupe, sont, dans une certaine mesure, caractéristiques de l'arriérisme : déformation du squelette osseux, du crâne excessif en grosseur (hydrocéphalie) ou en petitesse (microcéphalie), des mâchoires, asymétrie d'une partie du corps par rapport à l'autre, des bras d'une longueur démesurée ; formation osseuse tardive, particulièrement de la dentition ; état pathologique du système moteur, paralysies d'un côté ; mauvaise conformation des glandes ; présence de végétations dans la gorge et les fosses nasales ; persistance du duvet foetal sur le corps ; développement tardif, incomplet des parties sexuelles. La constitution faible offre nécessairement une résistance nulle aux maladies organiques diverses, de sorte qu'elles se combinent dans des cas très nombreux avec l'arriérisme. Deux particulièrement lui sont liées par un rapport étroit : le crétinisme, caractérisé par un développement excessif de la glande thyroïdienne, par le goitre, qui joue à l'égard de l'idiotie le rôle de cause à effet ; l'épilepsie, consistant en attaques, contractions successives et sans périodicité, générales ou partielles du système musculaire. Plus de 50 o/o des arriérés sont aussi épileptiques à l'origine ; et l'épilepsie a souvent pour suite l'affaiblissement intellectuel complet.

L'extrême variété des symptômes de l'arriérisme, dont un très court aperçu vient d'être donné, expli-

que l'extrême variété des types individuels. Qu'on considère le domaine psychologique, qu'on considère le domaine physiologique, tels qu'ils se présentent dans les faits, avec leurs phénomènes pathologiques qui vont se modifiant d'un sujet à l'autre, on trouvera fondée l'affirmation et on demeurera sur elle, qu'il est impossible de présenter, d'une manière vraiment précise, un portrait de l'arriérisme, et qu'il y faut se tenir, d'aussi près que cela se peut, à une observation et à une analyse individualisantes.

Les causes sont de deux ordres : héréditaires ou congénitales, acquises.

Parmi les premières, les maladies nerveuses, mentales, l'arriérisme des parents et de la famille tiennent une place considérable démontrée par les statistiques (76 o/o des cas). L'alcoolisme est un facteur également redoutable (sur 1.000 cas recherchés par le D^r Bourneville, 471 cas d'alcoolisme du père, 84 cas d'alcoolisme de la mère et 65 cas d'alcoolisme des deux côtés, 171 cas inexplicés). Un rôle démontré est à assigner à la syphilis. Deux autres causes souvent invoquées par les statistiques : la tuberculose et le mariage entre consanguins, paraissent plus douteuses.

Les causes acquises remontent à la vie fœtale, à la naissance ou à la première enfance. Ce sont les troubles de grossesse, les accidents survenus au cours de l'accouchement, les chutes et les chocs, les con-

vulsions, les maladies aiguës des jeunes enfants, telles que la scarlatine, la diphtérie, la rougeole, les maladies cérébrales, très souvent le rachitisme, de mauvaises conditions sociales, une vie de famille nuisible, de mauvais traitements, la fréquentation de parents nerveux, malades ou infirmes.

Une classification de l'arriérisme ou idiotie répond à un intérêt scientifique, et surtout à l'intérêt pratique qu'il y a à répartir les différents individus en groupes dont chacun puisse être soumis à un traitement propre. Vu l'infinie variété des types, la classification se heurte à des difficultés très grandes. Cela explique, d'une part, le caractère relatif qu'elle ne peut dépouiller, d'autre part, les nombreux essais infructueux qui l'ont eue pour objet. Elle est possible cependant, car il est dans la masse des caractères d'arriérés des dominantes qui permettent de les partager en catégories. Une bonne classification se base sur une observation aussi étendue que possible des particularités mentales, puis, pour préciser celles-ci, des particularités physiques, de façon à dégager des états d'ensemble, des niveaux, sous lesquels on puisse ranger avec souplesse les individus. Celle qui correspond le mieux à cet idéal est la division en idiots, imbeciles, débiles. Les idiots se caractérisent par une vie psychologique très rudimentaire et lacunaire, qui, sous les formes inférieures, est purement végétative et animale, par une vie

physiologique très déséquilibrée. Les imbéciles, doués en général d'une vie physiologique sans troubles graves, possèdent un esprit dans une certaine mesure organisé, où les principaux phénomènes de conscience, représentations, sentiments, actions, bien que grossiers et altérés, entrent comme éléments ; dont la faiblesse se révèle surtout par l'incapacité d'assimiler les notions abstraites. Les débiles sont ceux qui présentent, à côté d'une mentalité à peu près semblable à celle des normaux, des déviations partielles des idées et des sentiments, par exemple un penchant à l'immoralité.

La constatation des symptômes, la recherche de leurs causes dans chaque cas déterminé est l'opération préalable à un traitement de l'arriérisme. Cette enquête, qui doit être menée par des aliénistes spécialistes avec tout le détail réalisable, a le plus grand avantage à s'exécuter aussi prématurément que possible, dès le plus jeune âge, où le mal se révèle, où une intervention améliorante peut le plus et le mieux. Il y a nécessité, au point de vue de l'individu, au point de vue de la société, à caractériser, au début du développement, l'enfant arriéré.

Dans la pratique, la détermination scientifique de l'arriérisme est imparfaite, irrégulière, tardive. La cause en est, pour partie, dans la nature même de la chose, dans sa complexité et son caractère changeant, dans son imprécision, son manque de netteté à

apparaître, ainsi, qu'il arrive pour nombre de types d'imbéciles ou de débiles ; pour partie, dans l'ignorance de la société, des familles des sujets pathologiques, de ceux qui sont en rapports organisés avec eux, leurs éducateurs notamment ; et aussi dans l'incompétence, engendrée par le défaut de spécialisation, des organes médicaux qu'on consulte. Le premier remède est à chercher dans une vulgarisation très large des notions de l'arriérisme, de son traitement, des devoirs qu'il impose à la collectivité et aux particuliers qu'il intéresse spécialement. Le second doit être une organisation complète de la science, d'une part, l'instruction de tous les médecins dans la psychologie pathologique, la physiologie des maladies mentales et leur étiologie, afin qu'ils puissent remplir utilement un rôle de premier agent de renseignements et d'intermédiaire ; la formation de spécialistes nombreux et d'institutions les groupant.

Des institutions collectives, disposant de puissants et complets moyens d'action, d'un personnel spécialiste nombreux, entre lequel puisse se réaliser une division du travail utile sont nécessaires à l'élaboration d'enquêtes individuelles sur l'arriérisme, s'étendant sur des domaines nombreux, délicates et prolongées. L'époque actuelle nous fournit déjà des exemples, et notamment en Allemagne, sinon spécialement pour l'arriérisme, au moins pour les maladies mentales de l'enfance. Les Beobachtungs-

stationen, cliniques d'observations annexées aux services médicaux des Universités ou à des établissements d'aliénés, jouent déjà un rôle étendu, presque officiel. S'appliquant particulièrement à l'observation de la psycho-pathologie de l'enfance, il est logique de supposer qu'elles aient beaucoup à s'occuper de l'arriérisme ; elles ont même tendance à étudier d'une manière prépondérante certaines formes de la maladie, l'arriérisme moral (moral Schwachsinn, moral insanity). Telles qu'elles sont, elles offrent une base éprouvée sur laquelle l'avenir aura à bâtir. L'idéal du progrès est la multiplication de ces Beobachtungsstationen, organes spécialisés, sur toute l'étendue des grands pays, où une assistance méthodique et efficace des arriérés est un devoir de civilisation.

L'observation médicale d'un individu arriéré a deux fonctions solidaires : la détermination de ses caractères pathologiques, le choix du traitement qui lui convient. La détermination des caractères pathologiques aboutit à un résultat important au point de vue individuel, au point de vue social : le classement du sujet examiné comme arriéré, la constitution d'un dossier qui, en quelque sorte, l'identifie, puisse fournir à tous ceux qui ont intérêt à le connaître, aux particuliers, aux pouvoirs publics des renseignements sur sa personne. Puisque l'arriéré est appelé de nature à une situation particulière,

privilégiée dans la société, il faut que celle-ci, qui doit étendre sur lui une protection plus étroite, soit renseignée à son sujet. La tâche s'impose donc de fixer les faits dégagés par l'enquête médicale sous une forme qui dure, dans un dossier destiné à suivre l'arriéré durant toute son existence, et à être tenu sans cesse à jour, après les médecins, par tous ceux qui auront à assumer un rôle organisé dans le cours de son assistance.

Le traitement de l'arriérisme revêt des formes diverses, sur lesquelles l'enquête médicale a à fournir des conclusions. Pour les arriérés inférieurs, idiots, s'ouvre la seule perspective de les tenir en hospitalisation simple. Pour les autres, l'éducation doit tenter son œuvre. Certaines catégories d'arriérés éducatibles exigent un régime particulier médical ou pédagogique : les épileptiques, les sourds-muets et les aveugles, les arriérés moraux.

La distinction fondamentale est celle en traitement hospitalisant et en traitement éducatif. Elle repose sur la détermination d'un caractère commun aux différents individus qu'on prétend faire rentrer sous l'un ou l'autre chef d'organisation, l'éducabilité ou l'inéducabilité. L'éducabilité ou l'inéducabilité est une présomption qui établit un rapport entre un individu arriéré et une œuvre éducative. Comme ce qu'on appelle l'éducation de l'arriéré n'est point une conception fixe, mais une conception relative, sous

laquelle on peut faire rentrer toute action pédagogique produisant un effet améliorant, et ainsi l'initiation des idiots à des habitudes élémentaires, s'asseoir, se lever, marcher, etc., ou qu'on identifie aux principes pédagogiques ordinaires, à la fin qu'ils poursuivent : la préparation complète du jeune individu à sa situation future dans la société, l'éducabilité s'entend également dans un sens plus ou moins large. Notre point de vue, l'utilisation économique et sociale de l'arriéré, nous dicte de considérer l'éducabilité dans ses limites les plus étroites et au même sens que pour le normal, comme éducatibles tous les individus que la pédagogie, de quelque manière qu'elle s'exerce, peut tenter de former à la tâche d'hommes capables d'avoir une existence indépendante. L'éducabilité, si on l'envisage de la sorte, apparaît comme un caractère complexe qui s'attache à l'ensemble des facteurs de la vie psychologique et physique, à un niveau mental et moral, à un état corporel. Les individus que l'examen des hommes de science classe comme réalisant cette mentalité et ce développement physique sont seuls éducatibles. Les idiots évidemment ne peuvent être jamais compris dans la catégorie des éducatibles : pour les autres arriérés, cela dépend de leur individualité, et non du fait qu'ils appartiennent à un groupe ou à un autre. Certains imbéciles sont parfaitement éducatibles et certains débiles pas.

L'exposition qui va suivre de l'assistance de l'arriéré, de son éducation générale, de son éducation professionnelle, de son patronage dans la vie économique et sociale ne met en scène que les arriérés éducatibles.

CHAPITRE II

L'Education de l'Arriéré examinée en général

Du fait qu'elle a pour terrain des âmes anormales, pathologiques, il ne saurait être déduit que la pédagogie arriériste constitue une ligne d'activité différente en nature de la pédagogie normale. Ses buts, ses méthodes, ses formes diverses, dirigés dans le même sens d'un développement général de la personnalité, la mettent en prolongement des rapports que la théorie et la pratique ordinaire établissent entre l'éducateur et l'enfant. Son originalité lui vient seulement de l'emploi propre qu'elle tire des principes, des moyens d'action pédagogiques qui sont connus de tous.

La constitution pathologique de l'élève, le déséquilibre de son esprit et son niveau incurablement inférieur commandent à l'éducation, nous dirions, des perspectives plus étroites qu'il n'arrive pour le nor-

mal, et dans des limites bornées, une culture plus synthétique, plus intensive, plus concentrée de l'être physique et mental tout ensemble. Sous la main éducatrice, l'arriéré est, dans une certaine mesure, au normal ce que le convalescent est à l'individu sain : un être débile dont le frêle équilibre mental et corporel, constamment en rupture, nécessite une intervention étrangère permanente et un régime minutieux d'adaptation progressive aux conditions de la vie, jusqu'à la limite, que le convalescent peut atteindre, où l'arriéré ne parvient point, de l'accomplissement complet, régulier et autonome de toutes ses fonctions par l'organisme. Un mot allemand caractérise d'une façon vigoureuse une éducation comme celle de l'arriéré agissant sur un état pathologique, celui d'*Heilerziehung*, qu'on pouvait traduire par l'expression : traitement pédagogique.

Le but général de cette éducation pathologique, de ce traitement pédagogique est le développement de la jeune personnalité incomplète et déséquilibrée en vue du placement futur dans le milieu social.

Ce but, qui d'ailleurs n'en est pas un à part, mais ressemble à celui que se propose l'éducation ordinaire, détermine et délimite le domaine éducatif, ce qu'on doit entendre par ce mot : l'éducation de l'arriéré ; il donne le point de départ suivant lequel les divers individus pourront être considérés comme éducatibles ou non. Puisqu'une éducation, au sens posi-

tif du mot, se base sur la préparation à la vie sociale, ceux-là seuls y seront soumis, qui présentent des chances d'arriver à une subsistance indépendante. Pour les autres, il est sans doute permis de parler d'une certaine influence éducative, améliorante non d'éducation et d'éducabilité, tel qu'on le conçoit d'ordinaire, tel que l'assistance de l'arriéré y place son centre de réflexion et d'action.

Tout but pédagogique doit nécessairement être envisagé comme un idéal. Il est clair que les efforts qu'il guide n'atteindront point, dans tous les cas, leur résultat et que l'universalité des jeunes, dont on tente de développer la personnalité en vue de l'avenir, se « classera » par tout entière au sein de la société. Toujours il y a à compter sur les destinées manquées, les déclassés, les impropres. La distance qui sépare le but de la réalisation pratique est plus large pour l'arriéré que pour nul autre. Des sujets considérés comme éducatibles, comme susceptibles de se suffire un jour à eux-mêmes dans les conditions du milieu collectif libre, tous, peut-être même beaucoup ne justifient point les espérances formées à l'origine. Plusieurs ne réussiront jamais à conquérir une pleine indépendance, soit qu'ils ne puissent être utilisés à l'accomplissement d'une tâche sociale que sous un régime différent de celui du milieu ordinaire, soit qu'ils ne soient, en aucune manière, utilisables. Mais qu'il s'agisse d'arriérés ou de normaux, les succès

de l'éducation, si multipliés qu'on les constate, ne sauraient être que mis au rang d'exceptions, et la fin idéale à laquelle travaillent les organes pédagogiques, que les meilleurs des jeunes réalisent, demeure le principe directeur, le critérium.

L'éducation de l'arriéré, pour remplir sa tâche, la préparation aux conditions de la société libre, doit concentrer très étroitement ses vues et ses moyens. L'avenir social des déshérités de l'esprit tient dans un champ très borné, et il n'est pas dans le pouvoir de ceux-ci de se diriger rapidement ni d'eux-mêmes ainsi que des normaux sont en mesure de le faire, vers la place qui leur revient. Par suite une préparation aussi pratique que possible, tôt commencée, est très nécessaire. Dès l'abord, l'éducation de l'arriéré revêt un caractère moins général, moins complexe et plus élémentaire, plus réaliste que l'éducation du normal.

La formation de l'arriéré en vue de son rôle social futur s'analyse en deux éléments principaux, deux directions, l'éducation professionnelle et l'éducation morale. Il faut les définir en eux-mêmes et montrer comment apparaît en l'un et en l'autre la marque caractéristique, l'esprit réaliste et positif, et la placer comme l'un des fondements essentiels de cette pédagogie.

Etant donnée la prise restreinte qu'offre un esprit incurablement borné à la culture et à l'utilisation

sociale qu'elle a pour objet, il y a un intérêt naturel à concentrer et à développer l'effort éducatif d'aussi bonne heure que possible vers la préparation professionnelle. On a même parfois considéré l'enseignement des arriérés comme devant être exclusivement technique, préparatoire à un métier. Il y a là, au moins si on prétend en tirer un principe universel, quelque exagération. Mais il demeure d'une façon générale, vrai que l'arriéré doit être assoupli, dès ses premières années, aux conditions futures de sa vie économique, aux formes spéciales d'activité mentale et physique qu'elles supposent, aux connaissances qui les ouvrent. L'arriéré est destiné à travailler de ses mains. C'est pourquoi il convient de faire du travail manuel une partie intégrante du plan pédagogique. Dans certains cas, à l'égard d'individus incapables de recevoir une culture intellectuelle proprement dite, mais en définitive éducatibles, plaçables socialement, le travail manuel, d'abord sous une forme générale, puis, et, plus tôt pour ceux-là que pour les autres, sous une forme appliquée, spéciale de métier constitue le seul pivot de l'enseignement. Pour ceux qui se prêtent à une culture analogue à la culture scolaire ordinaire, le travail manuel a, à côté d'autres branches d'enseignement, un rang principal qui s'explique, ainsi que nous le démontrons par la suite, d'une part, par son utilité pour l'avenir économique, d'autre part, par la haute

vertu éducative qu'il porte en lui. Il sera ici organisé pendant l'ensemble des exercices d'école surtout sous forme générale ; un peu et, dans une mesure progressive à mesure que s'approche le terme des études, sous forme de métier ; au sortir de l'école, comme cela va de soi, uniquement sous cette dernière forme et en apprentissage.

Une importance égale à la préparation professionnelle s'attache à l'éducation morale. Ce n'est que possédant l'une et l'autre que l'arriéré sera capable de vivre dans le milieu social commun. Les faits apprennent qu'infiniment d'individus, instruits professionnellement, mais n'ayant point acquis avec le régime pédagogique les fondements d'une moralité stable, sont, en définitive, impropres à une utilisation sociale normale, se classent comme inéducables. La poursuite de la formation d'une personnalité morale, d'une conscience capable de discerner les devoirs et les droits au moins essentiels et des mobiles fermes qui le soutiennent est le produit de facteurs complexes concourant inséparablement. Il nous semble vain de la chercher prépondérément dans un seul moyen d'action ou même dans un groupe unique de moyens ; par exemple dans l'enseignement, qu'il soit religieux ou autre. Comme la santé du corps, elle ne se maintient, ne se développe que par le jeu solidaire de l'ensemble des conditions de vie ; il lui faut un sain milieu ambiant et une étroite conver-

gence des différents facteurs éducatifs, enseignement, éducation proprement dite, tous appelés à un rôle égal. Le premier élément est que l'entourage de l'arriéré ait sur lui une influence édifiante, et cela suppose d'abord la moralité des différents individus, ses parents, ses maîtres, ses camarades, qui le composent, ensuite intelligence et dévouement de leur part pour leur compagnon de destin disgracié. Bien des fois, il arrivera que ces exigences ne seront point naturellement réalisées par les faits, notamment en ce qui concerne la famille, de telle sorte qu'il faudra, pour que l'éducation réussisse, improviser un milieu spécial complet, par exemple, l'internement dans un établissement pédagogique. La personnalité de l'éducateur a ici une portée énorme. L'arriéré, avec sa passivité, apprend à agir sous l'œuvre et sous l'exemple, infiniment plus que le normal ; il ne suivra la bonne ligne de conduite que si celui qui la lui montre a sur lui une pleine autorité. Le caractère de la pédagogie travaillant à la constitution d'une personnalité morale est d'être pratique, nous dirions volontiers expérimentale. C'est-à-dire qu'il faut qu'elle dégage l'ensemble des règles de conduite des circonstances dans leur action sur chaque individu. Un enseignement de préceptes, de théories sous une forme ou sous une autre n'a ici qu'infiniment peu de place à occuper, mais un enseignement par le fait, montrant, après chaque événement réalisé

intéressant directement le sujet même ou au moins emprunté à son expérience, la leçon morale qu'il donne. Cette morale en action a un domaine aussi étendu que les manifestations de la personnalité qu'elle se propose de diriger, suit la continuité et la variété de la vie tout entière. L'évolution pédagogique par laquelle il faut faire passer l'arriéré pour l'amener à la constitution stable d'une moralité a pour fondement essentiel l'utilisation de son esprit d'imitation, la création d'habitudes et d'instincts, d'une sorte d'automatisme moral. Les autres fondements en sont la culture de la volonté, de l'initiative, de l'amour-propre et de l'esprit collectif, de l'intelligence pratique des rapports moraux les plus simples. L'arriéré qui a reçu l'empreinte de l'éducation morale concrète et élémentaire qui lui convient peut s'adapter d'une manière durable aux règles sociales et morales courantes, aux lois, aux bonnes mœurs, se maintenir au rang des membres ou utiles ou inoffensifs de la société.

Les méthodes de l'éducation arriériste, au sens où cette expression peut s'entendre, c'est-à-dire en considérant toujours l'étroite connexité qui existe entre la pédagogie normale et celle de l'arriéré et celle-ci comme un produit raffiné, subtil de celle-là, se basent sur un principe, qui en est comme l'âme : l'individualisation. L'individualisation a aussi un grand rôle dans l'éducation des normaux ; mais il

n'est pas nécessaire ni pratique de la pousser aussi loin pour le normal que pour l'arriéré. L'esprit de l'enfant normal est déjà équilibré, autonome, doué d'initiative, capable de s'adapter souplement à des influences diverses, sans qu'elles respectent ses directions et ses penchants propres, de large assimilation. L'esprit de l'arriéré, au contraire, est désorganisé, n'a point pouvoir de réagir avec spontanéité et régularité, ne s'approprie que les influences conformes à sa constitution particulière, à ses goûts, à ses humeurs, à ses connaissances acquises. Chaque sujet doit être pris à part, en lui-même. Il est toujours extrêmement difficile de procéder par enseignement et éducation généraux, en collectivité, ce qui suppose le cas, jamais donné à l'origine, toujours réduit au cours du développement pédagogique, d'un niveau mental commun à des individus mis en groupe.

L'individualisation exige que celui qui assume l'œuvre éducatrice observe d'une manière aussi poussée que possible le caractère de ses élèves ; qu'il enseigne constamment sous l'angle particulier de chaque individualité. La pratique offre exemple du soin avec lequel sont respectées les tendances les plus passagères, les moins profondes des arriérés, leurs humeurs oscillantes, leurs idées fixes, qui sembleraient au premier abord négligeables, mais qui, dans la réalité, remuent si profondément ces natures

faibles qu'une opposition maladroite dirigée contre elles suffit à compromettre les résultats éducatifs poursuivis et ceux déjà obtenus.

Une éducation fondée sur un tel particularisme créé entre l'éducateur et l'enfant des rapports plus étroits, plus intimes que d'ordinaire. Pour rattacher autant que possible l'un à l'autre, il est nécessaire de réaliser l'unité de direction et qu'un même maître, continuel témoin, éduque complètement un enfant ou un groupe d'enfants déterminé. L'arriéré sent en effet le besoin d'être soumis, de n'obéir qu'à une seule personne vivant sans cesse avec lui. L'absorption des forces pédagogiques par chaque individu impose la règle des petits nombres ; c'est-à-dire que chaque maître ne soit mis à la tête que d'un petit groupe d'élèves. Les classes des Hilfsschulen ou écoles d'arriérés, les familles des Idiotenanstalten ne comprennent que de 15 à 20 unités.

Les divers groupes d'enfants doivent eux-mêmes être constitués de façon à assurer entre les divers membres la vie collective la plus resserrée comme la plus naturelle. Les natures sympathisantes, les intelligences à un niveau commun doivent être placées les unes à côté des autres. Ainsi sont formées les Familien des Idiotenanstalten, divisions familiales composées de douze à quinze arriérés vivant en communauté sous l'autorité d'un éducateur dans une

certaine mesure agissant à la manière d'un père de famille.

Se subordonnant à l'individualisation, principe essentiel, caractéristique de la pédagogie arriériste et la complétant, se groupent divers autres principes qui déterminent l'étendue, l'objet, et l'enchaînement de l'action éducative.

L'éducation doit être extensive, harmonieuse, active. Pour remédier à ce manque de développement général et prolongé en tous sens, qui distingue l'arriéré du normal, il faut viser à chaque moment à faire agir ensemble et solidairement toutes les fonctions de l'esprit et le corps, de même qu'il arrive dans le jeu des enfants ou dans le travail manuel.

L'objet est nécessairement concret, c'est-à-dire tombant autant que possible sous les sens, car l'arriéré ne se prête point à concevoir par abstractions et ne parviendra jamais à une culture solide des hautes facultés de l'esprit.

La succession des actes pédagogiques doit allier un enchaînement rigoureux, produisant concentration de l'activité mentale à une riche variété, lui faisant sans cesse appel par l'attrait du nouveau. La constitution mentale de l'arriéré exige qu'on fixe son attention fuyante par une évolution très lente, très progressive du déjà connu à ce qu'on veut faire connaître, rappelant sans cesse l'un et préparant l'autre. D'autre part, l'attention paresseuse à s'éveiller et

prompte à se fatiguer a besoin continuellement du choc du nouveau, du changement.

Toutes ces méthodes, l'originalité, difficile à rendre par la théorie, qu'elles confèrent à l'éducation à laquelle elles ressortissent ont leur vivante réalisation, leur illustration dans la personnalité de l'éducateur. C'est elle en définitive qui se trouve au premier plan, dont dépend le succès entier de l'œuvre, de qui l'on peut dire : Les principes importent bien moins que leur application, leur personification par ceux à qui l'exécution en est remise.

Quelles aptitudes spéciales exige une telle mission éducatrice, c'est ce qu'une heure passée dans une classe d'arriérés allemande met immédiatement en lumière.

D'abord la classe, c'est-à-dire une collection disparate, manifestant de grandes différences d'âge, se dispersant dans la variété des attitudes, des humeurs, des tendances, passagères de chaque individu, celui-ci somnolent, celui-là en agitation continuelle, un autre souffrant et replié sur lui-même, un autre péniblement appliqué à suivre la parole enseignante, embarrassé aux questions tandis que son voisin a l'attention aisée, la réponse sûre ; et le tableau change sans cesse, chaque enfant suit le courant désordonné de sa nature, sans se préoccuper de ceux qui l'entourent : point d'ensemble, nulle âme collective. Ensuite le maître. Rien n'est plus frap-

pant que sa manière de se tenir, son perpétuel mouvement de l'un à l'autre et son effort d'interroger chacun, en se mettant à sa portée ; sa mimique ; le ton constamment animé, enjoué sur lequel il parle ; son souci d'accompagner la parole d'une constante figuration, exhibition de modèles, esquisse de dessins sur le tableau, etc. ; et surtout la paternelle et indulgente bienveillance à laquelle il ramène les relations hiérarchiques avec ses élèves.

Tout cela témoigne de dons naturels complexes : la pénétration psychologique ; l'intelligence simple, claire, rigoureusement méthodique ; l'imagination concrétisante ; des facultés d'expression spontanée, vive et naïve comme celle de l'enfant ; la volonté ferme, une domination puissante de soi-même, une large et délicate sympathie, un dévouement sans bornes, la science de tenir le groupe inharmonique des arriérés sous une autorité solide, et de s'en faire aimer.

Le rapport qui relie la frêle organisation mentale à l'influence vivifiante d'un pédagogue, homme d'action, apparaît comme une continuelle suggestion qui créerait l'intelligence, disciplinerait les tendances et les émotions, forgerait la volonté. A une suggestion communiquant à l'enfant les sources de connaissances, de sentiments et d'action, d'énergie et d'initiative puisées par le maître en lui se réduit, pour une grande part, l'éducation de l'arriéré.

CHAPITRE III

L'éducation intellectuelle

L'éducation a deux directions différentes : l'une qui se tourne vers la pensée seule et la fait fonctionner, en l'isolant, par l'intermédiaire du langage ; l'autre qui se tourne vers l'action, c'est-à-dire, le jeu combiné de la pensée et du corps et fait fonctionner simultanément l'ensemble des forces psychologiques et physiques, tel que le cas se présente dans le travail manuel, et même, bien qu'à un moindre degré, dans la gymnastique, discipline plutôt de développement physique. C'est ce qu'on peut nommer : l'éducation intellectuelle, l'éducation de l'action. La dernière, particulièrement telle que le travail manuel la réalise, a une importance que les idées contemporaines tendent sans cesse à accroître, parce qu'elle cultive dans une étroite solidarité l'esprit et le corps, la pensée et son déploiement en

mouvements et en actions, ainsi que la loi de nature nous les montre fonctionnant chez l'enfant, ainsi que les conditions sociales les associent chez la grande majorité des adultes, appelés non à penser seulement, mais à agir, ainsi que tout homme, pour parvenir à un développement complet et harmonique, doit les avoir exercés. Chez l'arriéré, l'utilité de faire agir se double parce qu'elle est le meilleur instrument au service de son éducation, qui a été définie comme extensive, harmonieuse, comme active, comme concrète, la voie la plus sûre vers l'idéal pédagogique, l'adaptation aux conditions futures de la vie en société au double point de vue professionnel et moral. Il est donc logique de consacrer à l'étude de l'éducation de l'action, symbolisée par le travail manuel, une place à part et un chapitre spécial à la suite de l'éducation intellectuelle.

La première tâche qui s'impose à l'éducation de la pensée ou instruction, quand elle prend pour sujet l'arriéré, est de l'habituer à un fonctionnement correct des activités mentales premières, de la perception, de l'association des idées, de la mémoire et de l'imagination, qui élaborent notre expérience, où puisent ensuite et s'alimentent les activités secondes, les facultés abstraites de l'entendement. Pareille culture concrète, par les sens, n'est pas seulement un commencement ; elle demeure toujours au centre du plan pédagogique, par la raison qu'elle constitue

le moyen le mieux approprié à la forme d'esprit d'individus destinés par leur nature à concevoir surtout le concret.

La seconde tâche est d'éduquer la parole, par laquelle l'être humain réagit sous ses pensées, en les traduisant vers le dehors. La pauvreté de mentalité de l'arriéré a le plus souvent sa répercussion sur la parole, ce qui impose à l'éducation le soin de la lui enseigner avec un soin minutieux. Deux choses sont à apprendre : le mécanisme du langage, l'articulation, et la diction, l'art du langage, l'expression. Au mécanisme du langage correspond une discipline spéciale, la phonétique qui s'étudie séparément. L'art du langage n'a pas une place à part, mais s'associe logiquement à l'éducation de la perception, de l'association des idées, de la mémoire, de l'imagination, de l'entendement, comme l'idée au mot.

La discipline qui donne à l'esprit le premier et central développement dont il a besoin, en le formant à percevoir et à se représenter d'une façon normale, et qui, parallèlement, cultive la parole s'appelle l'*Anschauungsunterricht*, les leçons de choses. Son rôle la place à l'origine et à la base de l'édifice de l'enseignement. Le principe essentiel dans lequel il se résume consiste à faire partir toute l'instruction de l'observation des choses, de l'expérience des sens : et cela s'applique universellement qu'on considère la première initiation de l'enfant aux objets du

monde extérieur, les premières leçons de choses, les disciplines auxquelles on le soumet ensuite, l'histoire, la géographie, l'Heimatkunde, l'histoire naturelle, le calcul, la lecture et l'écriture, de sorte que tout semble naître et procéder des leçons de choses, comme d'une source.

L'enseignement débute en faisant exercer ses sens à l'enfant, en le mettant en contact avec les données extérieures les plus immédiates, les plus concrètes, en lui fournissant les conditions et les connaissances de l'expérience initiale que le normal acquiert spontanément, que l'arriéré, sans l'aide étrangère, n'acquiert qu'incomplètement ou pas du tout. La méthode la plus usitée est la méthode de sélection, qui a l'avantage de maintenir le sujet dans un milieu point trop décomposé, analogue au milieu normal, où les impressions sollicitent en groupe complexe l'activité de l'esprit. La chose à enseigner est présentée avec plusieurs autres, au milieu desquelles on la montre d'abord, où l'enfant doit la prendre, pour en tirer connaissance par l'ensemble de ses sens : il regardera, sentira la rose, en palpera les contours ; puis, l'ayant remplacée, il aura à la chercher et à la trouver spontanément. Enfin on la nommera, d'abord en la montrant, ensuite sans la montrer, et l'enfant la prendra en répétant son nom. On va ainsi des faits de perceptions les moins généraux, les choses de l'entourage direct, les objets de la

chambre, de la maison d'habitation de l'individu déterminé, à de plus généraux, le lit, les chaises, l'armoire, la rose, la fleur, l'arbre ; aux qualités des corps, la forme, la couleur (dont on imprime la notion au moyen de planches à formes coloriées ou non coloriées s'emboîtant), etc., mais demeurant toujours dans les relations les plus simples avec le monde extérieur et sans l'intervention d'abstractions ni de généralisation, ni de complexités.

Quand un fonctionnement complet et régulier de la perception, les représentations élémentaires sur lesquelles repose le développement de l'esprit, seront assimilés, on procédera à l'exposition des notions synthétiques où entrent des abstractions, des idées générales, des assemblages, des groupes, des rapports. Tandis que l'enseignement antérieur avec son caractère extrêmement analytique, limité à la perception, serait plutôt une éducation des sens, l'enseignement dont il est maintenant question, général, mettant en mouvement l'ensemble des facultés mentales mérite vraiment le nom de leçons de choses. Suivant toujours la même méthode, on dirigera, à l'origine, l'observation de l'enfant vers les groupes de choses et d'êtres les plus voisins de lui pour passer successivement à d'autres qui sont dans un éloignement de plus en plus grand. C'est la maison des parents, la classe, le jardin d'école ou de ville, la ville elle-même. On étudie ces objets divers

non plus séparément, rudimentairement, mais en les rattachant à leur milieu, en les définissant dans leurs caractères principaux, en les examinant dans la suite de leur existence. On les étudie d'une manière aussi près de la nature, de l'ordre courant des choses autant que possible, tels quels ou représentés fidèlement, la maison même ou sa figuration par une maison de poupée, la classe, le jardin d'école ou de ville, la ville en s'y promenant ; selon leur place naturelle dans l'espace ou le temps, en se conformant à la succession des saisons.

Peu à peu les leçons de choses étendent leur domaine et le diversifient, le partagent. Les ordres de connaissances distincts, fondant les disciplines distinctes apparaissent.

C'est en premier lieu l'Heimatkunde, qui instruit l'enfant dans les particularités géographiques historiques du lieu où il vit, le plan de la ville, les moyens de communication, la configuration géologique, le climat, etc..., l'introduisant progressivement dans des cercles plus larges, la circonscription du territoire à laquelle appartient sa ville, la nation, jusqu'aux premiers éléments d'histoire et de géographie générale. Un prolongement de l'Heimatkunde, souvent réuni à elle, mais que son importance a conduit les programmes scolaires les plus modernes à en séparer est la Kulturkunde, ou notions sociales et économiques géné-

rales. Celle-ci a une particulière valeur pratique, parce qu'elle prépare l'élève à son avenir professionnel et social. Heimatkunde ou Kulturkunde, il s'agit toujours de faire donner la leçon par les choses, de recourir à des promenades, à des explications en présence des lieux et des objets mêmes, à une représentation aussi vivante que cela se peut par des modèles, des reliefs, des images, des cartes postales, etc.

Ce sont ensuite les sciences naturelles. En elles réside une haute vertu éducative pour l'esprit d'observation, la réflexion du jeune, en même temps qu'elles sont profondément moralisantes. Dirigées, comme elles doivent l'être, au sein de la Nature, dans le jardin d'école ou de ville, les parcs, les champs, la forêt environnants, elles attirent et retiennent impérieusement l'attention même de l'arriéré, l'obligent à une perception exacte, à se demander sans cesse le comment et le pourquoi des choses, c'est-à-dire à prendre conscience de la loi de causalité, à vérifier et à rectifier, ainsi que par une continuelle expérimentation, les conceptions formées en réponse aux problèmes soulevés par la vue des phénomènes. L'intimité de la Nature, du monde des animaux et des plantes suscite l'élan de la sensibilité, la concentre et la maintient dans une harmonie stable ; qu'on ne dise point que l'âme de l'arriéré y échappe, car de nombreux exemples prou-

vent le contraire, comme celui de la sollicitude tendre que les élèves des Idiotenanstalten, ou des Hilfschulen mettent à soigner les plantes qui sont confiées à leur garde ! L'étude des sciences naturelles, surtout si on l'associe au travail du jardin ou agricole, inspire le goût de la terre, prépare l'agriculture, qui offre à nombre d'arriérés une carrière très appropriée à leurs besoins et à leurs forces. Elle exerce encore, en général, et, particulièrement, alliée au travail manuel, une action bienfaisante sur le corps.

Les sciences abstraites présentent pour les arriérés de particulières difficultés. Cela tient à la nature des choses, au peu de souplesse qu'a leur cerveau à penser des nombres ou des figures abstraites et des rapports entre eux ; mais peut-être aussi à l'enseignement qui n'a pas encore définitivement trouvé ses méthodes spéciales. Le système métrique et les notions géométriques, qui en sont la base ou le développement, trouvent une représentation concrète naturelle dans le travail manuel et dans le dessin ; elles ont là leur place.

Le calcul, qui ne peut prétendre qu'à un développement restreint, n'embrassant même pas les quatre règles, doit de son côté être présenté sous une forme appliquée et sensible. A ce titre, les aliénistes et condamnent l'emploi même des machines à calculer, des rangées de boules, etc...

Pour habituer l'esprit d'abord à l'idée de pluralité,

il est une excellente application de la méthode de sélection. Au cours des leçons de choses, dans la série des objets juxtaposés que l'enfant a à reconnaître, on intercale plusieurs spécimens d'une même et unique classe, par exemple deux couteaux. L'enfant a à ranger ensemble, à superposer les objets appartenant à la même classe, ici les couteaux et à donner leur nom et leur nombre : ici deux. D'une série à une seule pluralité on passera successivement à des séries à plusieurs pluralités (deux mouchoirs, deux roses, etc.) ; d'une série à plusieurs classes à une série à une seule classe d'objets (seulement composée de couteaux). A la suite de ces exercices, qu'il faut répéter pour chaque nombre, on peut questionner directement : Donnez deux couteaux ou combien y a-t-il de couteaux ? Le mérite de ce procédé et d'autres semblables repose dans la fusion de la première connaissance arithmétique avec l'observation extérieure : ces nombres et l'idée du nombre se dégagent, pour ainsi dire, des choses, comme les qualités d'elles, semblables à la forme et à la couleur. Nul doute que l'enseignement ainsi commencé sous cette forme indirecte ne puisse trouver place à un âge beaucoup plus précoce que tout autre.

Le calcul et avec lui toutes les disciplines abstraites, pour ne point amener dispersion inutile de forces, doit revêtir, outre le concret, le caractère pratique. C'est ainsi que dans les exercices que nous

avons exposés on intercalera utilement, à la place de tel ou tel objet indifférent, des pièces de monnaie. L'argent joue, d'ailleurs, un grand rôle dans les Hilfsschulen et dans les Idiotenanstalten, pour l'explication et l'application de tous les principes arithmétiques. Un type achevé est l'organisation d'un magasin de vente, avec des élèves comme vendeurs et acheteurs, sous la direction du maître, tel qu'il a été fondé dans l'Idiotenanstalt d'Idstein par son directeur, M. le Directeur Schwenk.

La lecture, et aussi l'écriture qui lui fait suite et la double, suppose l'introduction préalable de la phonétique. Former l'enfant à l'articulation nette, puis à la diction correcte dans la langue de droit commun constitue dans beaucoup de cas (57 0/0 d'après le rapport d'une « Idiotenanstalt » que nous avons en mains) une œuvre incombant à l'école ou complètement, quand aucune parole n'existe, ou au moins en grande partie. Les résultats obtenus par les Idiotenanstalten et les Hilfsschulen allemandes sont tout à fait remarquables; et dans la lutte qu'elles ont à soutenir contre la faiblesse mentale, le balbutiement et le bégaiement, contre les infirmités organiques, contre le patois et les prononciations défectueuses prises au contact de la famille, elles ne subissent que rarement défaite. Les méthodes en usage dans les institutions de sourds-muets et les perfectionnements sans cesse croissant au cours du

dernier siècle ont exercé ici une très large influence.

La lecture est déjà préparée dans une certaine mesure par l'enseignement phonétique ; celui-ci décompose nécessairement le groupe articulé, le mot en ses éléments, les syllabes et jusqu'aux lettres. A son tour elle le complète. Malgré cet antécédent, elle ne se prête pas à être introduite de bonne heure dans le plan d'études. Si elle ne veut pas descendre au plus mécanique et, en définitive, au plus superflu des exercices de mémoire, elle doit attendre que les notions cachées sous les mots et les phrases imprimées ou écrites soient déjà claires à l'esprit du jeune arriéré ; que les leçons de choses les lui aient fait connaître ; abordée, comme on en commet trop souvent la faute, d'emblée, la lecture apparaît comme un bouleversement des perceptions normales, préliminaires que la nature et l'éducation donnent à toute opération abstraite ; de là et de ce qu'il ne comprend pas encore la nécessité de la discipline nouvelle, le manque d'intérêt de l'enfant pour elle. L'ingéniosité des maîtres et les acquisitions progressives de la méthode spéciale pédagogique arrivent à écarter ces obstacles, soit en rattachant l'exhibition des lettres et des premiers mots aux leçons de choses, soit en les présentant à l'enfant sous forme de modèles à découper ou à dessiner, au cours du travail manuel. Ce dernier procédé prépare conjointement la lecture et l'écriture : celle-ci

en effet n'est accessible aisément que si la main a déjà été préformée ; et d'autre part, puisqu'elle constitue une figuration abstraite des choses, elle doit venir, ainsi l'exige l'ordre logique et historique, après la figuration concrète, le modelage, puis le dessin et les travaux manuels qui s'y rattachent. Une fois les premiers éléments de la lecture et de l'écriture donnés de cette manière indirecte et progressive, l'enseignement direct trouve sa marche facilitée et accélérée : il est en partie mixte, l'enfant ayant toujours à écrire ce qu'il a lu, l'écriture soutenant la lecture comme la réaction l'action, le mouvement musculaire la représentation ; en partie simple, et cette forme prédominera au fur et à mesure que l'épèlement deviendra lecture à haute voix, que les leçons d'écriture restreindront leur place au profit de la diction, etc... Ces exercices et ceux qui y font suite, pour la pénible concentration d'esprit qu'ils exigent de l'arriéré, sont ramenés à leur strict minimum ; et il est possible que l'avenir les simplifie encore. A ne point parler du style et de la grammaire, dont l'un n'est jamais compris, dont l'autre n'est introduit qu'incidemment et dans ses règles les plus simples, la lecture se ramènerait utilement, en conservant toutefois à l'intérêt sa place, à la satisfaction des besoins les plus étroitement pratiques (lectures de journaux, d'annonces, comme le propose un programme d'Hilfsschule, de lettres de famille ou d'af-

fares, d'affiches, etc...); et l'écriture, à laquelle, au dire d'éminents aliénistes, il vaudrait mieux, dans une bonne moitié des cas, renoncer, doit se garder de tout luxe de calligraphie ou de rédaction autre que celle de lettres, de papiers d'affaires (mandats-poste, feuilles de police, etc...)

CHAPITRE IV

L'éducation de l'action et le travail manuel.

Pour mener l'arriéré par des voies droites à l'accomplissement des fins que se propose l'éducation, sa formation à la vie pratique, il faut le plus possible le faire agir, c'est-à-dire lui imposer de traduire sans cesse sa pensée par les mouvements et les actions qui le mettent en relations définies avec le dehors, l'en instruisent et lui donnent puissance sur lui. Toute discipline qui associe l'activité de l'esprit et du corps est, pourrait-on dire, partie de l'éducation de l'action : c'est le travail manuel, c'est la gymnastique. Cependant l'une d'elles, le travail manuel, par ses avantages propres et essentiellement la qualité qu'il possède de revêtir l'action de sa forme la plus régulière, la plus soutenue, la plus fécondante pour la pensée et la plus fortifiante et assouplissante pour le corps, mérite qu'on la choisisse comme l'instru-

ment principal de l'éducation active, et, par l'importance que celle-ci a, qu'on la place au centre du plan pédagogique tout entier.

Le travail manuel, considéré comme type de l'éducation de l'action, a une valeur pédagogique de premier ordre à l'égard de l'arriéré, surtout au point de vue de sa formation professionnelle et sociale. La pratique moderne est loin de lui avoir donné l'extension à laquelle il a droit. Partant il est intéressant en tout temps, indispensable au temps où nous sommes d'en exposer les principes, pour en éclairer, justifier, voire même exiger qu'on étende l'application.

Le travail manuel est, par l'intermédiaire des sensations musculaires et tactiles de la main qu'il provoque, un agent des plus utiles au service de la perception et de toute la connaissance ; il éduque fortement la volonté, l'initiative, l'attention si incomplètes chez l'arriéré ; il inspire la joie du travail, qui fortifie l'équilibre des tendances morales ; il prépare l'avenir professionnel et social, favorise le développement du corps.

La main est le siège du toucher et l'organe principal du sens musculaire, qui a, dans l'organisation de la perception et de l'esprit, un rôle au moins égal aux autres sens. Cela explique la place qu'elle a dans notre vie individuelle, dans la vie de l'espèce humaine ; que la science, l'opinion commune la consi-

dèrent comme l'organe caractéristique de l'homme.

« La main, formée de quarante os et mue par quarante-sept muscles, unit de la façon la plus riche la puissance à la souplesse de mobilité et est également habile aux gros et aux fins travaux ; elle fournit, par son mécanisme bien réglé, le moyen à l'esprit d'une sûre et exacte emprise du monde extérieur et de l'exécution de ses pensées, en transformant la matière pour cent fins utiles. En tant que support du toucher, elle ne le cède qu'aux lèvres en délicatesse, et, par l'exercice, acquiert un affinement, grâce auquel les sensations, en toute matière de perception, seront plus que, dans une mesure infiniment restreinte, en butte à l'illusion : elle met en contact des choses non seulement une surface sensible, mais cinq, permettant de saisir simultanément une grande quantité de points distincts, et qui, chacune pour soi et les unes par rapport aux autres, peuvent être portées dans les positions les plus diverses. Il faut ajouter enfin que cet admirable composé de plans sensibles a pouvoir de se mouvoir, au moyen du bras, dans toutes les directions de l'espace. A cette activité du toucher se superpose celle non moins importante du sens musculaire : car tous les mouvements musculaires sont accompagnés de sensations qui, prises ensemble, forment le sens musculaire et par lesquelles nous sommes renseignés sur l'effort et la force qui sont nécessaires pour

placer et maintenir nos membres, ici la main et les doigts, dans une position déterminée. Avec le sens musculaire allié au toucher, la main devient pour l'homme un organe qui l'informe sur la situation, la surface, la forme, la grandeur et le nombre des objets environnants du monde extérieur et au moyen duquel il peut traduire ses pensées et ses idées vers l'extérieur sous forme corporelle; ainsi la main devient l'œil de l'aveugle, la langue du sourd et, pour nous tous, un admirable organe d'incorporation du monde extérieur et d'objectivation du monde interne. » (Scherer, *Der Werkunterricht*.)

La première fonction de la main est donc de préciser la perception; disons mieux de l'ouvrir. Car, d'une part, les centres moteurs et le toucher sont, à la naissance de l'enfant, dans un état de développement plus avancé que les autres sens. Aux sensations musculaires et tactiles, lesquelles sont unies par la main et aussi, bien qu'à un degré moindre, par tout notre organisme dans une inséparable dualité, revient la tâche de préparer l'œuvre de l'œil. Après seulement la première décomposition du monde extérieur par elles et le premier apprentissage à exercer son activité, au double point de vue centripète et centrifuge, à percevoir et à réagir, qu'elles donnent au nouvel être, l'œil peut entrer en scène. D'autre part, au commencement de la vie, du jour où l'enfant connaît le maniement de son œil

et aussi par la suite, bien que dans une mesure décroissante, il existe un besoin impérieux de compléter la vue par le toucher et le sens moteur. La petite main se tend vers l'objet dont le regard lui indique la présence, le saisit et l'approche de l'œil ; puis le touche des doigts, des lèvres. En effet, nos sensations visuelles ne nous fournissent qu'une connaissance d'ensemble, elles sont comme les perpétuelles sentinelles qui annoncent l'approche des phénomènes extérieurs, aperçus dans le lointain. Pour apprécier leur nature, les mesurer, il faut que les deux autres sens interviennent. Peu à peu, au cours du développement, l'œil gagne en suprématie : ses sensations musculaires propres, telles qu'elles se produisent par les mouvements de la prunelle, lui assurent le pouvoir qu'il n'avait point, qu'il était obligé d'emprunter à la main et aux membres inférieurs, de mesurer les longueurs et les distances, de percevoir la troisième dimension, la profondeur, le relief, d'arriver à composer la notion complète de l'espace avec les corps qui l'emplissent et ses vides. Le sens de la vue tient dès lors la place centrale dans nos perceptions et masque le toucher, plus encore le sens musculaire. Ceux-ci ne fonctionnent plus que comme ses aides ; et cependant à eux, il leur reste les tâches délicates et compliquées, la vérification précise des rapports de longueur, de formes, de

poids que l'œil n'apprécie qu'en gros, à rectifier ses hypothèses...

Plus encore que dans la perception courante, livrée au hasard des événements, la haute fonction instructive de la main, support principal du toucher et des sensations motrices, apparaît dans l'action coordonnée des sens sous l'action de la volonté, telle que la présente le travail manuel. En nous conduisant à la satisfaction de nos besoins, le travail approfondit notre connaissance des choses : tant en accomplissant la transformation nécessaire des matières propres à nous nourrir, vêtir, loger, etc., que de celles qui doivent être non consommées directement, mais instruments, outils, forces de la nature, compléments de nos forces. Le contact superficiel de tout à l'heure du toucher passant à la surface des corps extérieurs se change en une décomposition qui met au jour leurs qualités physiques et chimiques, à peine entr'aperçues ; cohésion, élasticité, calorique, solidité ou fluidité, etc. Les mouvements de la main, dont le sens musculaire mesure le nombre et l'intensité par les sensations articulaires est celles d'effort, le toucher agissent au premier plan, tandis que l'œil se borne à enregistrer les découvertes faites, à communiquer, pour guider, sous la forme générale qui lui est propre, les expériences déjà acquises. Si l'on suppose le travail dégagé d'un but utilitaire immédiat et se livrant aux recherches que suggère la curiosité scien-

tifique, à l'état humble où elle se trouve chez l'artisan primitif et sous la haute extension de nos temps civilisés, aux inspirations de l'imagination esthétique, la même prépondérance se retrouve de la main et de ses éléments sensoriels.

De l'activité manuelle, complétée dans une certaine mesure par l'activité des jambes et de l'ensemble du corps, résulte, outre un incomparable enrichissement de la perception, le premier fondement du rapport, avec l'idée du temps et d'espace, le plus familier à l'esprit : la causalité. Aussi bien nous n'envisageons d'abord le lien entre la cause et l'effet dans les phénomènes extérieurs que comme une reproduction de l'application de notre effort aux choses, dans un but de réaction immédiate ou d'action réfléchie. La cause est conçue par l'enfant, le sauvage comme une force douée de personnalité analogue à la sienne, et l'effet comme un être distinct, subordonné à elle. Comme l'arriéré de sa nature a une peine très grande à concevoir tout rapport, et notamment le rapport de causalité, si fondamental dans la vie psychologique, le travail manuel, qui l'y habitue, rend encore ici un service de premier ordre.

Le travail de la main, tel que l'école le pratique, accroissant, précisant la perception, soutient, dans la pédagogie de l'arriéré, l'effet des disciplines intellectuelles, à la base desquelles siègent les leçons de choses, l'*Anschauungsunterricht*. Il est, pour ainsi

dire, une leçon de choses. A raison de ce caractère, il a une fonction de culture générale exactement correspondante à celle des autres branches de l'enseignement qui fait qu'on a pu se demander s'il ne serait pas possible d'asseoir sur lui et d'en déduire l'édifice pédagogique tout entier, à la façon dont l'Anschauungsunterricht précède et prépare l'Heimatkunde, l'histoire naturelle, etc., qui, en tous cas, exige son association constante à l'Anschauungsunterricht et à ses embranchements. La forme imprimée ainsi au travail manuel est dépendante, annexe de l'enseignement ; on l'oppose au travail manuel organisé d'une manière autonome, comme discipline principale.

L'action réfléchie, dont le travail manuel apparaît comme l'application la plus parfaite, inculque à l'arriéré, qui en est si dépourvu, l'initiative, le besoin et le goût de penser spontanément, de réaliser ses pensées par des actes. L'arriéré ne joue ni n'exerce de lui-même ses mains. Il faut donc bien que l'éducation forme en lui le mécanisme de la pensée et de l'action libres. Elle y parvient par le travail manuel, qui force chaque ouvrier à se créer une idée propre de l'œuvre commandée, à incorporer dans la transformation de la matière, à corriger successivement les erreurs de conception qui ont entraîné des erreurs d'exécution, à essayer de nouveau, à

s'expliquer les diverses phases et les accidents de la fabrication.

En travaillant manuellement, une forte culture de la volonté s'acquiert. Tout fonctionnement prolongé du sens musculaire a sur la volonté une répercussion certaine, mais jamais autant que l'activité réglée et organisée de la main. Car, seule, elle maintient constamment le vouloir en puissance. Les tâches se succédant les unes aux autres dans les heures et dans les jours, la concentration d'énergie, nécessaire à la première, doit se trouver préparée quand la seconde arrivera, et ainsi de suite. Le travail physique fait la disposition à vouloir constante et mesurée, l'introduit comme un élément de la vie journalière et la trempe, en définitive, plus que tel exercice intense, mais passager et dont la trace disparaît vite, aux grands déploiements.

Un phénomène mental, qui a avec la volonté une dépendance étroite, qui en dérive et comme une application et un effet, est l'attention. Il n'est pas besoin, au nom même de cette relation, d'insister ici sur l'influence du sens moteur. Mais il n'est pas inutile de dire que l'éducation musculaire, sous toutes ses formes, fortifie, dans la plus large mesure, l'attention, par le même ordre de préférence appartenant au travail manuel. Là encore, l'influence régulière de la volonté a pour correspondant naturel et nécessaire une concentration régulière... Le travailleur a

le devoir de suivre de tous ses sens et de tout son esprit les différentes phases de l'exécution, et de ne point perdre de vue ce qui est l'ensemble, le résultat final et le but. Toute faute dans cette voie se traduit immédiatement dans les faits par des malfaçons, qui augmentent les difficultés et la peine.

Si nous examinons quelle bienfaisante expansion l'exercice combiné de l'intelligence, des muscles et du sens musculaire en vue d'une fin productive ouvre à la sensibilité, nous sommes amené à présenter sa plus haute manifestation dans la joie du travail. Il s'agit là d'un facteur singulièrement méconnu dans la vie sociale générale, comme dans la vie économique. Il n'en est pas cependant qui soit mieux fondé à avoir toujours et partout sa place ! car, sans lui, il n'existe point pour la science de connaissance exacte de l'activité humaine, ni pour l'organisation pratique d'équilibre durable. Faisant abstraction de ses types particularisés, comme le goût professionnel, par exemple, l'analyse de la joie du travail, et seul point de vue auquel nous nous plaçons, du travail manuel, découvre de multiples éléments. Des physiques d'abord, tels que la gymnastique peut aussi les produire, celui de l'impulsion donnée à toutes nos fonctions physiques, et aussi d'une mobilité souple, facile, habituelle du corps. Des éléments moraux à l'infini : ceux qui se groupent sous le sentiment de la

création, plaisir de l'initiative, curiosité, joie de voir peu à peu se réaliser dans les faits une idée, une réflexion personnelle, joie de la réussite, ceux encore qu'on nomme sentiment de l'utilité ; et sous lequel il y a d'abord la conviction que l'œuvre entreprise servira de façon directe ou indirecte à la satisfaction de nos besoins égoïstes ; ensuite l'idée d'un accord social, que cette œuvre servira à tous. Complexe ainsi que sa cause même, reflétant le concours même de nos forces physiques et mentales, qui le constitue, la joie de l'ouvrier tient encore de celle-ci la qualité d'être largement humaine, de pouvoir fonder la moralité. Il ne se trouve si humble individu qu'il n'y ait pour lui, à naître d'une œuvre grossière, conscience d'avoir créé et réussi. Et les enfants aussi, quand on les observe dans leurs jeux, dans leur application spontanée à des fins envisagées par eux comme utiles, reçoivent l'émotion bienfaisante. Le pauvre arriéré, qui ne joue point, replié sur lui-même sous une pesante immobilité ou s'épanchant dans des mouvements désordonnés, devient autre, prend goût à vouloir et à agir, quand il s'est vu, après de longs efforts peut-être, capable de construire la petite boîte de papier, dont le maître lui a présenté le modèle.

Les effets complexes que le travail manuel, enseigné à l'enfant, produit sur les diverses facultés de l'esprit ont une résultante d'ensemble dans le déve-

loppement de l'idée de personnalité, à laquelle l'ensemble des phénomènes psychologiques apportent leur concours. L'arriéré naturellement est incapable de la concentration et de l'enchaînement voulus pour avoir conscience, autrement que d'une façon vague, de son moi. L'habitude de réfléchir lui-même et avec précision, d'agir spontanément, de commander aux choses, et, d'autre part, la multiplication des données que le sens musculaire ajoute à la vie psychologique, entre autres la sensation du mouvement autonome et de l'effort, l'amènent à une vue claire, simple, la plus à la portée de sa personne, telle qu'il la faut pour diriger sa vie en général, pour fonder la vie morale en particulier.

Du même pas que l'esprit, le corps qu'on fait sans cesse agir en union avec lui se développe. Ne l'examinerait-on qu'à ce point de vue que le travail manuel mériterait sa place dans l'enseignement, pour contrebalancer le surmenage de l'esprit causé par les disciplines purement intellectuelles, normalement plus funeste à l'arriéré qu'à nul autre. C'est aussi un effet de la gymnastique ; mais non complètement le même effet. Des deux disciplines la dernière sollicite davantage les muscles en gros ; la première va de mouvements d'ensemble à toutes sortes de mouvements de détail ; elle permet un exercice plus varié, en même temps qu'une différenciation plus largement réalisable qui aboutit à une adap-

tation aux forces de chacun, voire des plus faibles, à qui la gymnastique doit être interdite.

Le travail manuel est la clef, que l'éducation peut donner, de la vie professionnelle. C'est là un avantage de haute importance dans une éducation véritablement utilitaire, ainsi que celle de l'arriéré a le devoir de se constituer ; on a coutume de le mettre avant tout le reste, et même en méconnaissant les autres effets bienfaisants d'ordre varié, qui ont été exposés précédemment. L'arriéré qu'on fait travailler de ses mains reçoit un avant-goût du milieu professionnel, où il trouvera plus tard son débouché ; il prend le pli d'ensemble et l'âme de l'ouvrier ; il s'accoutume à penser et à agir, sous l'activité commune du corps et de l'esprit. Il gagne à l'exercice la personnalité que son avenir suppose, l'esprit équilibré et le corps assoupli prêts à la lutte économique. Il apprend les premières notions techniques, pratiques sur les matières premières, les outils, la filière des principales fabrications, l'utilité des articles finis, quelque aperçu sur le mouvement économique, sur les rapports sociaux du monde industriel. Une bonne direction pédagogique sait, en étendant le travail manuel à des domaines nombreux, le rendre indéfiniment instructif. Il s'interroge sur ses aptitudes, la carrière spéciale qui lui convient, et ses maîtres, à voir les résultats qu'il obtient, se forment une appréciation large des directions professionnelles où le

pousser. Il ne s'agit en somme que d'une influence, d'une préparation générale, et point d'une préparation spéciale, directe à un métier déterminé. Là doit s'en tenir essentiellement le but du travail manuel à l'école, au moins tel qu'il y a intérêt à le pratiquer pendant la plus grande partie de la période scolaire. Servant à des fins éducatives compréhensives, non à un apprentissage étroit, son enseignement ne saurait se poursuivre que sous forme générale. Sa spécialisation, si on l'adopte autrement qu'à titre secondaire et auxiliaire et dans des cas isolés, comme cela peut être pour les arriérés éducatifs, mais incapables d'être instruits, est imprudente, parce qu'on force, dans une certaine mesure, la vocation encore absente du jeune, nuisible, parce qu'on maintient l'esprit, avant qu'il ait atteint quelque maturité, dans un cadre trop étroit qui le comprime, le réduit à un mécanisme sans souplesse et sans vie : voulant être trop pratique, on cesse finalement de l'être, car un individu ainsi élevé n'a qu'une utilisation restreinte au seul ordre d'occupations vers lequel on l'a tourné, et même dans cet ordre d'occupations, seulement à ce qu'on lui a appris, qui peut bien ne pas suffire. L'école, fidèle à son idéal de culture générale, a l'obligation d'imprimer au travail manuel, de même qu'à tout autre branche d'enseignement, son caractère propre, de ne point devenir une exploitation industrielle, un atelier : d'ailleurs voudrait-elle sortir de

cette voie qu'elle n'y parviendrait point, car il ne lui est pas possible de fonctionner comme une exploitation industrielle ou un atelier. En posant le travail manuel enseigné comme une discipline générale, les écoles d'arriérés et les établissements d'arriérés ne sont point liés à exclure absolument toute application industrialisée. Il faut seulement qu'ils ne leur ménagent qu'une place secondaire, et toujours dans un but éducatif. Ce but peut se trouver réalisé dans maintes circonstances, principalement pour assurer la transition des dernières années d'école aux premières d'apprentissage, ou pour amener les arriérés, que leur manque de dons rend impropres à l'enseignement intellectuel et général, à une spécialisation précoce, qui servira à leur avenir professionnel sans nuire au développement de leur esprit, par lui-même clos. On emploiera ces enfants à de petites tâches dans des ateliers annexés à l'établissement d'éducation, dans la cordonnerie, les ateliers de tailleur, à l'empaillage de chaises, à la confection de brosses, etc.

Le travail manuel a un caractère esthétique, parallèle à son caractère pratique. L'arriéré, pourvu qu'on se tienne dans ses limites, est susceptible d'une certaine éducation du goût, qui l'attache davantage au travail exécuté, qui le porte à créer lui-même et à travailler pour son plaisir. Il apprécie une exécution bonne, consciencieuse et propre ; tel est l'idéal

auquel il se recommande d'habituer constamment ses yeux. L'éducation doit l'intéresser à travailler par plaisir, à ses heures de loisir, à la confection des menus objets plaisants ou utiles. C'est une arme contre les tentations de l'oisiveté, un charme de plus donné à la vie d'intérieur, une occasion d'aider et d'intéresser les siens.

Le travail manuel concourt puissamment à moraliser l'arriéré. Telle est la résultante nécessaire de la culture de l'initiative, de la volonté, de la personnalité, de la régularisation des sentiments sous la joie du travail et la conscience de l'utilité, de la préparation professionnelle, du développement esthétique. L'habitude au travail, son amour et l'atmosphère, qu'elles déploient, d'activité absorbante, régulière, adaptée aux capacités, d'ordre, de discipline, de solidarité s'affirment comme la base de la moralité que l'arriéré est en mesure de concevoir et de pratiquer. Il importe que l'éducation donne à l'enseignement manuel sa mise en valeur morale, en tire la principale leçon de choses du bien qu'il faut suivre, et du mal à éviter.

L'exposé des influences complexes que l'enseignement du travail manuel exerce sur la culture intellectuelle, professionnelle, morale de l'arriéré mesure la place qui lui revient. Il ne suffit pas de lui donner rang d'égalité avec les autres disciplines, il faut en faire la cheville ouvrière de l'éducation. Tel est l'i-

déal. Tel est le terme de l'évolution auquel doivent conduire les faits, où le travail manuel gagne peu à peu et place par place la suprématie à laquelle il a droit. Les principes étant dégagés, la question se pose de leur application pratique et comment l'école peut organiser le travail manuel.

Dans l'ensemble des fonctions du travail manuel, deux principales se détachent : l'une est d'enrichir en général la perception et les phénomènes qui en résultent, la discipline fournit moyen de connaissance ; l'autre est de former la personnalité, en vue de l'avenir économique et social futur : la préparation professionnelle, sous le jour où nous l'avons placée, représente le but. Dans les faits, ce double caractère se traduit, d'une part, en adossant le travail manuel aux branches d'enseignement intellectuelles, en complétant celles-ci par lui ; et, d'autre part, en le cultivant pour lui-même comme branche spéciale, indépendante...

Sous la première forme, le travail manuel prolonge les leçons de choses, centre, nous l'avons dit, de l'enseignement. Il s'associe à elles et à leurs embranchements (histoire naturelle, histoire, géographie, etc.), quand elles sont objet direct d'études, culture immédiate de l'observation extérieure ; il s'associe à elles encore, là où elles ne sont plus qu'une méthode destinée à mettre en valeur un ordre de connaissances abstraites, tel que le calcul,

la lecture, l'écriture, etc. Les objets présentés à la perception, puis, c'est le deuxième terme du processus, expliqués par la parole, sont, au troisième terme, produits par les mains. Ainsi que le demande la réalité psychologique, toute réception consciente extérieure se reflète en une action d'excitation d'abord partielle, la parole, puis épanouie, les mouvements coordonnés de la main... Le travail manuel acquiert la même importance, la même étendue, à travers l'ensemble des démarches pédagogiques, que les leçons de choses, dont il est le complément, qu'il concrétise et analyse d'un côté, qu'il individualise de l'autre.

La deuxième forme, au contraire, lui donne autonomie. C'est-à-dire qu'en l'élément technique prédomine : un assouplissement à une mécanique précise des mains maniant l'outil, une perception correcte par les sens et l'élaboration par l'intelligence donnée de la nature des matières premières à travailler, des qualités, des outils, du produit dans les différentes phases de la fabrication et à l'état d'achèvement. Qu'il y ait un certain croisement des deux directions ; que les notions pratiques acquises ici soutiennent, préparent les notions théoriques, objet d'enseignement et inversement, cela apparaît comme inévitable. La distinction n'en demeure pas moins, et la nécessité de cultiver le travail manuel directement, indépendamment. On voit même que

celui-ci ne pourra servir à son but de connaissance générale que s'il a d'abord été appris directement et pour lui-même. Non seulement une raison de préparation professionnelle, mais inhérente à toute introduction du travail manuel milite en faveur d'un développement indépendant intensivement poussé.

La signification pédagogique complexe de la discipline dit assez que son organisation et sa direction doivent revenir complètement aux organes scolaires normaux ; que seules la science et l'expérience des maîtres ordinaires sont capables de la mettre dans sa vraie valeur. Le plan d'enseignement d'abord doit être élaboré suivant les procédés habituels, réglementé dans son ensemble par les autorités scolaires supérieures, appliqué, avec une large initiative, par le personnel enseignant de chaque établissement. De même la direction incombe à l'instituteur, non point à un contremaitre ; celui-ci n'ayant nulle désignation d'aptitudes ou d'antécédents pédagogiques. La formation professionnelle, avec le caractère large qu'elle revêt, ne saurait fournir d'objection ; et d'ailleurs, elle n'est qu'un côté des choses. Dans les faits, une direction exclusivement pédagogique n'est point partout réalisée. Pour les *Hilfsschulen*, elle l'est sans exception. Dans les *Idiotenanstalten*, en règle générale, les ateliers sont placés sous les ordres d'un contremaitre. Une série de raisons l'expliquent, l'une, historique, la persistance d'une forme d'en-

seignement ancienne, datant de l'époque où la pédagogie du travail manuel se limitait à des considérations et des fins uniquement professionnelles : d'autres, d'organisation pratique : par exemple l'utilisation par enfants suivant encore l'école des mêmes ateliers que les pensionnaires, en apprentissage ou ouvriers.

De même, un rattachement aux principes éducatifs de droit commun, et à ceux de la pédagogie arriériste se recommande, si on considère le rapport de l'enseignement aux élèves. Ici comme ailleurs, l'individualisation est le point de départ. Le travail manuel, de sa nature, particularisant, n'atteindra sa généreuse efficacité à l'égard de l'arriéré que s'il exalte, dans toute la limite concevable, son caractère. Une première conséquence se manifeste dans la composition des classes, uniquement basée sur les aptitudes manuelles de chacun, réunissant des élèves appartenant par ailleurs à des divisions différentes. Une seconde a trait à la méthode pédagogique même. Celle-ci, qu'il s'agisse de la commande du travail, des explications à donner, de l'exécution, doit isoler chaque élève, le laisser à ses ressources propres, à sa place désignée et avec ses outils, sous l'autorité et la surveillance immédiates du maître. Le travail individuel, ainsi compris, se butte, on ne saurait le nier, à des obstacles pratiques. Simple pour les commencements, il devient d'une grande difficulté, quand,

avec les fabrications de bois et de métal, naît l'exigence d'un outillage encombrant et coûteux. Les classes d'arriérés, par leur nombre restreint, s'y présentent cependant mieux que d'autres ; et ensuite, l'ingéniosité pratique, par exemple, quand elle est possible, une division des tâches, parvient à sauvegarder le principe.

Les méthodes, en négligeant de multiples diversités de détail, se rattachent à deux groupes principaux, deux systèmes. Les unes se bornent à de simples exercices, gradués de façon à apprendre le maniement des outils d'après une série de modèles ; les autres initient à une fabrication complète. Quant au champ d'application des unes ou des autres, il apparaît que les premières ne peuvent trouver place que lorsqu'il s'agit des travaux sur les matières dures, telles que le bois ou le fer, exigeant un agencement compliqué ; et que les secondes, au moins, les précèdent pour les travaux de début, sur les matières malléables, telles que le carton ; de sorte qu'on ne saurait trouver de programme entièrement basé sur la méthode d'exercices. Quant à leurs avantages, c'est-à-dire à leurs résultats pédagogiques, des distinctions sont nécessaires, suivant l'instruction proprement technique, l'instruction pratique et générale qui en résulte, les réactions psychologiques par lesquelles les enfants les accueillent. Sur le terrain technique, elles se valent. Leur but et leur

résultat commun est une formation des muscles et de la main, un apprentissage de l'usage des outils, la connaissance des matières premières : puisqu'il est clair que l'école ne parvient jamais à donner une préparation immédiatement et spécialement professionnelle, qu'en son sein, une fabrication finie ou des exercices ressemblent autant ou aussi peu à la véritable production de l'atelier, avec ses conditions techniques, économiques et morales, nulle raison ici de décider pour l'une ou pour les autres.

Sur le terrain de l'instruction pratique et aussi de l'instruction d'ensemble, si on considère le travail manuel, même traité indépendamment des autres branches d'enseignement, comme c'est le cas pour le bois et le métal, la fabrication complète, constituant un moyen de premier ordre de figuration d'objets usuels, de leur utilité et de leur valeur, semble bien préférable. Cette supériorité se renforce encore, si on l'examine au point de vue de l'intérêt qu'elle éveille chez tout enfant, chez l'arriéré surtout : elle seule a la vertu de produire ce haut sentiment, auquel tant d'importance s'attache, de la joie du travail. Des exercices apparaissent au jeune cerveau comme abstraits, incompréhensibles et fastidieux. Ces raisons font que le courant moderne se porte, dans son mouvement central, vers la fabrication finie. Il est représenté, dans les Hilfsschulen, par l'école de Leipzig, qui fait autorité. La méthode d'exercices

a son défenseur principal dans la Hilfsschule de Strasbourg.

Les objets sur lesquels portera le travail sont, conformément à son caractère double, à emprunter aux autres domaines pédagogiques et à ceux de la vie professionnelle, pratique et enfantine. La main de l'enfant s'applique avec une activité et un intérêt spontané égaux aux premiers et aux seconds. Une attribution absolue de ceux-là à l'enseignement manuel sous sa forme annexe, et de ceux-ci à sa forme indépendante se laisse difficilement établir. Sans doute, pour certaines branches, comme l'histoire naturelle, la géographie, etc., elle se place d'elle-même ; mais non pour les leçons de choses, comme cela va de soi, et pas plus pour les sciences mathématiques. Nous avons exposé que la géométrie et le système métrique se rattachaient si naturellement au travail manuel que pas n'était besoin de les cultiver directement ; d'autre part, la construction de corps géométriques est souvent une étape préalable, avant de passer à celle, plus compliquée, d'objets proprement usuels. Ainsi voit-on dans les Hilfsschulen et les Idiotenanstalten fabriquer, avec du papier, du carton ou du bois, des carrés, des octogones, des prismes à côté de boîtes, de tire-lires, d'objets d'ornementation et de jeux.

Le lieu d'enseignement, au moins quand il s'agit du travail sur carton, sur bois ou métal, est un ate-

lier spécialement aménagé. Les outils se rapprochent des types employés dans l'industrie ordinaire ; ils sont adaptés, autant que possible à la force de l'enfant.

La pratique de la plupart des Hilfsschulen et des Idiotenanstalten consacre au travail manuel, envisagé comme branche indépendante, un temps en mesure de son importance, qui ne le place point à un rang sensiblement inférieur aux leçons de choses, au calcul : de quatre à six heures par semaine. Si on y joint les heures employées au travail manuel annexé aux leçons de choses, là où cette forme est appliquée, et si l'on considère qu'ici la pédagogie se tient encore à ses débuts, la conclusion se dégage que la durée d'enseignement dépasse mainte fois, et dépassera de plus en plus celle de n'importe quelle autre discipline.

Cette exposition générale se trouverait incomplète, si, aux multiples points de contact déjà énoncés de cette discipline avec les autres, sa communauté singulièrement étroite avec le dessin n'était ajoutée. Dans l'ordre des choses, le dessin, comme il prépare lui-même l'écriture, est introduit et préparé par le modelage, les jeux de Frœbel, tels que le pliage et les constructions avec bâtonnets, suivant la méthode du concret à l'abstrait. A son tour, il est le préliminaire de la fabrication sur carton et sur bois, dont il donne le plan d'exécution. Comme les deux matières d'enseignement s'allient, pour développer l'habileté

de main et le goût esthétique, la pédagogie de l'arriéré, suivant leur tendance naturelle à s'associer, les a unies inséparablement l'une à l'autre. Ce que l'enfant produit par le travail manuel est dessiné et inversement.

La filière pédagogique, à l'observer dans les programmes, va du général et de l'unité à la variété concrète, où les divers courants, les divers buts ont, d'une façon apparente, leur sphère de réalisation propre. Le point de départ est le jeu de l'enfant, conformément à la méthode de Froebel ; et le terme d'arrivée, avec le bois et le métal, une imitation du travail professionnel.

Dans notre exposé des différentes phases de l'enseignement, nous nous fonderons autant que possible sur cet ordre de nature. Ayant à le concilier avec le double caractère reconnu, de branche principale et de branche annexe, nous réserverons, pour le mettre à la suite, le modelage, bien qu'il commence avec les premières années d'école.

Nos indications suivront, dans leur ensemble, le programme classique de l'Hilfsschule de Leipzig, combiné parfois avec celui des Nebenklassen de Berlin et de diverses Idiotenanstalten.

La grande inexpérience de mouvement des arriérés rend indispensable, avant de passer aux coordinations et applications du travail, de solliciter leur activité motrice, d'abord par la gymnastique, ensuite

par des exercices qui tiennent à la fois de celle-ci, des méthodes appliquées aux exercices des sens et du travail manuel. Ce sont les *Thätigkeitsübungen* des écoles allemandes, qui comprennent l'éducation des mouvements de coordination usuels des pieds, des mains, du corps : se lever, s'asseoir, saisir, tenir, porter un objet, ouvrir, fermer une porte ; l'éducation des mouvements relatifs au service de la personne : s'habiller, se déshabiller, se boutonner, se déboutonner, pendre et dépendre le manteau, garnir et déballer le sac de classe, etc... ; celle des mouvements de convenances sociales, saluer, aller au devant d'une autre personne, s'effacer, etc. En second lieu, la reconnaissance des formes et des couleurs au moyen de planches à casiers, de damiers, etc., sur lesquelles l'élève a à placer des carrés ou des disques de formes et de couleurs correspondantes ; les diverses occupations de Fröbel pour jardins d'enfants, les constructions avec cubes de bois ou de pierres, avec tablettes, simples ou coloriées, le placement de bâtonnets.

Ces tâches successives ayant assoupli la mobilité, familiarisé l'esprit avec les notions pratiques spéciales de couleurs, de corps, de surfaces et de lignes, le travail proprement dit commence : la matière première est le papier ordinaire, l'enfant se sert d'abord seulement de ses mains, puis peu à peu du ciseau. Piquage d'une feuille de papier d'après

des patrons, et recouvrement de broderies. Puis coupage au moyen du ciseau, de bandes, pour les fixer à la colle en forme d'anneaux, de chaînes, etc., découpage et collement sur feuilles de papier (plier, séparer, coller), afin de confectionner des étoiles, des bandes ajourées, etc. Entrelacements sur feuilles de papier, puis entrelacements de bandes libres (marques de livres, cadres à portraits, corbeilles, etc.) Pliage (éventails, cornets, casquettes, etc.). Les outils employés sont le ciseau et la règle. Ces divers ouvrages ont une variété de caractères qui en fait non seulement une première phase instructive de l'enseignement manuel, mais qui permet de les étendre au delà des classes préparatoires, leur principal champ d'action. Ils s'accommodent excellemment à l'occupation des élèves, mis par leur faiblesse et leurs infirmités dans l'impossibilité d'entreprendre les travaux sur cartons ou sur bois. Aussi voyons-nous que dans le programme de la Hilfsschule de Leipzig, certains d'entre eux, les plus difficiles, tels que l'entrelacement de bandes libres et le pliage, sont cultivés dans les classes supérieures.

Le cartonnage constitue une application très intéressante, des plus instructives, des plus variées et des plus en rapport avec les forces de l'enfant. Il réunit l'avantage d'enseigner d'une manière concrète, après les premiers découpages de papier, les notions géométriques pratiques (corps, surfaces, lignes, etc.) ;

le système métrique, de se prêter indéfiniment à la construction d'objets usuels, dans un but d'utilité directe ou simplement de reproduction. Son ornementation met à contribution le dessin et les couleurs. D'autre part, l'outillage qu'il réclame est simple et à bon marché. Toutes ces raisons aboutissent à permettre la simple gradation des programmes scolaires et une individualisation poussée très loin. Quelques *Hilfsschulen* (celle de Frankfurt à M. par exemple) enseignent même le cartonnage à l'exclusion du bois. Cependant le cartonnage ne laisse pas, par la multiplicité et la finesse des opérations qu'il exige, par les difficultés du dessin, d'exiger, sous ses formes compliquées, une dépense d'ingéniosité et d'attention au-dessus de la portée de l'arriéré. C'est pourquoi les programmes des *Hilfsschulen* simplifient la liste des objets à exécuter dans les écoles de normaux.

Le cartonnage commence par porter sur les papiers durs (tels que le papier carton et le papier-cuir), d'abord avec patrons, ensuite sans patrons et avec canevas préalable fait au dessin. Les outils employés sont le couteau, le ciseau, l'équerre, le compas, le décimètre, le plioir. La série des ouvrages part du découpage de surfaces carrées pour passer à de triangulaires, octogonales, à des surfaces en croix, en étoiles, puis aux volumes, dont le premier est le cube : boîtes cubiques, prismatiques,

octogonales et en forme de pyramides, avec ou sans couvercles, auxquelles on adapte une anse pour les transformer en corbeilles, plateaux à cartes de différentes formes, corbeilles à côtés inclinés, paniers avec dessus, niches à chiens, guérites, porte-allumettes, poches à lettres, etc. La fabrication se complique avec les rebords saillants et les contours incurvés.

Le travail du carton met en œuvre des principes analogues ; aux outils déjà mentionnés s'ajoutent ceux qui lui sont propres ; il se fait sur dessin. La série s'ouvre, comme pour le papier, par des découpages de surfaces : carrés, rectangles, différentes surfaces à angles droits, triangles, etc., puis cercles (avec des transformations, étoiles en angles curvilignes, cercles dentelés, etc.), hexagones, octogones, etc. Sur les fonds de carton ainsi découpés, on applique des figures de papier de différents contours et multicolores.

Le cartonnage sur surfaces planes se continue par la confection d'objets usuels : collage sur fonds de carton à grands bords ou non d'emplois du temps, de modèles à écrire, d'images, tablettes à écrire avec œillet pour le crayon, dossiers avec rubans, cartes géographiques pliantes, buvard avec poches, avec pattes, poches à journaux, à lettres et à cartes pouvant se suspendre au mur.

Parallèlement marche le travail sur volumes : cubes, tire-lires, prismes, pyramides, des boîtes de

formes correspondantes, avec ou sans compartiments, avec ou sans couvercles mobiles, telles que boîtes à plumes, avec couvercles fixes, telles que boîtes à ouvrage, avec devants mobiles, telles que cartons à classer ; objets à rebords saillants, tirelires, maisonnettes ; des objets cylindriques et hexagonaux, octogonaux, etc., boîtes à manchettes, à faux-cols, cartons à chapeaux et à manchons, anneaux de serviettes ; boîtes avec dessus cylindriques, rebords saillants ; les objets à parois inclinés, plateaux à cartes ; cylindres appliqués sur plateaux comme porte-allumettes, porte-cigares, etc.

Le cartonnage, aux termes des programmes de l'Hilfsschule de Leipzig et des Nebenklassen de Berlin (en y comprenant les exercices introductifs, très voisins de lui sur propre carton) s'étend sur quatre divisions et, puisque, seule, la division préparatoire (Vorstufe) ne s'en occupe pas, on peut dire sur l'ensemble de l'enseignement. Il a le plus grand développement dans la deuxième division, la première donnant au travail sur bois à l'établi la prépondérance.

Le travail sur bois présente des avantages analogues au cartonnage : il ne le lui cède en rien au point de vue de l'intérêt qu'il éveille chez les écoliers ; sa moins grande variété, déterminée par la difficile malléabilité de la matière première, qui entraîne une moins grande puissance figurative aux yeux des enfants, est compensée par le caractère plus achevé

des ouvrages de longue haleine qu'il produit, au moins sous sa forme dernière, à l'établi. Ensuite, exigeant en général, à l'établi plus encore, une grande dépense de forces, outre le profit mental indirect qui en résulte (éducation de la volonté et de l'attention), il fournit le meilleur stimulant du développement physique comme un contrepoids de première valeur au travail intellectuel. Enfin il donne à la formation professionnelle, en mettant la main en contact avec l'une des matières premières les plus industrielles et un outillage compliqué, se rapprochant de celui qu'on manie dans les ateliers, une place centrale. Ces qualités même ne laissent pas d'avoir comme correspondants quelques inconvénients. L'un est l'impossibilité pour les faibles, ainsi qu'il y en a beaucoup dans les classes d'arriérés, de prendre part à toute la filière des travaux ; ils doivent être dispensés de ceux qui se font à l'établi. L'autre, plus général, repose dans la grande cherté de l'outillage. Or, pour conserver ce caractère individualisant, indispensable de l'enseignement manuel, un achat d'établis et d'outils assurant l'emploi de tous les élèves en classe s'impose. La pratique scolaire a trouvé d'ailleurs des remèdes ingénieux à cette difficulté, par différents procédés d'établis collectifs, de constructions. Néanmoins le travail sur bois est tenu en grand honneur dans les *Hilfsschulen*, qui lui réservent le rôle d'achever et de couronner l'éducation manuelle,

Il atteint, nous l'avons dit, sa plus grande extension dans la première division (Leipzig et Berlin) sous la forme de menuiserie à l'établi.

La première phase est celle du travail sur planchettes en bois léger, au moyen de la scie à bois, (Laubsägearbeiten). Il se limite, afin de parer aux dangers qu'il peut avoir pour la vue, à la mise en œuvre de lignes simples, droites. La matière provient de boîtes à cigares ou d'aulne préparé. Les premiers objets (programme des Neben-Klassen de Berlin) sont : des formes géométriques, triangles, carrés et rectangles ; ensuite des bancs, des tables, des chaises, tabourets, pupîtres à notes, des boîtes et caisses diverses (avec ou sans couvercles), des écuries à chevaux, niches à chiens, guérites, coquetiers, plateaux arrondis, brouettes, voitures à deux et quatre roues, porte-clefs en forme de croix, etc.

Le recouvrement des objets de bois par de légères feuilles de fer blanc, en exigeant une ingéniosité plus grande de la part de l'enfant, en éveillant son intérêt plus vif, lui fait connaître une matière première nouvelle, le métal... Ainsi des boîtes armées de fer-rures et de cloutures, etc...

Le travail sur planchettes a une contre-partie excellente, d'exécution parallèle dans le travail sur baguettes (saule). Celui-ci a pour résultat propre d'apprendre intensivement le maniement du couteau, outil domestique, qu'il est si nécessaire que l'arriéré

connaisse. Les objets fabriqués sont principalement empruntés à l'enseignement et au jeu, croix, équerres, trapèzes, piquets, échelles, brancards, barres, poteaux indicateurs, barrières, chaises, pupitres, bois de lit, ponts, etc. Avec l'emploi du fer blanc, on obtient des truelles, des pelles, des faux, etc... Avec la combinaison du travail sur planchettes, la fabrication d'objets compliqués est rendue possible : par exemple une crèche, une ferme avec tous ses meubles, une maison de poupée, etc...

Les outils employés pour ces diverses branches d'enseignement sont, outre la scie et le couteau, le marteau, les clous, les tenailles, les limes, les vrilles, les tourne-vis.

Le travail se fait sur des tables ordinaires, auxquelles, pour les opérations de force, peut être adapté un étau. Les jointures se font à la colle ou au clou.

Comme ils fournissent un apprentissage du travail à l'établi et qu'ils n'exigent point un déploiement d'énergie impossible pour des enfants de huit à dix ans, on les commence à la même époque à peu près que le cartonnage... (dès la quatrième division, à l'Hilfsschule de Leipzig pour les meilleurs élèves, à la troisième dans les Nebenklassen de Berlin).

Le travail à l'établi se place, lui, immédiatement avant la sortie de l'école, dans la première division (Berlin), dès la deuxième (Leipzig), mais seulement pour les plus avancés, de sorte que son centre de-

meure la première division. Nous ne reviendrons pas sur ses difficultés techniques générales (cherté de l'outillage) ni sur les pédagogiques déjà exposées (dispense d'un grand nombre d'élèves trop faibles). Pour s'adapter à l'arriéré, il doit borner son champ ; c'est pourquoi son programme est plus réduit que celui des autres disciplines manuelles ; il est encore, ainsi qu'on peut le penser naturellement, moins compliqué que dans les programmes des écoles de normaux. Il se fait (programme de Leipzig) à deux degrés... D'abord sur des lattes, ensuite sur des planches ordinaires. Dans un cas comme dans l'autre, on fait usage de bois léger (pin, aune, tremble).

Le travail sur lattes (école de Leipzig) emploie, à côté de l'outillage déjà mentionné pour le bois léger, le rabot, la varlope, les ciseaux à bois, le vilbrequin, etc... Les jointures se font d'abord à la colle et au clou ; ensuite par emboîtement. Parmi les objets produits, les suivants : planchettes pour marquer le nom des fleurs, sabres d'enfant, planches à clefs et porte-manteaux, bancs à pied, fauteuils de jardin, bobines, supports à linge, supports d'arbres de Noël, etc...

Le travail sur planches met l'enfant en contact avec la plupart des outils simples de menuiserie, outre ceux déjà mentionnés, les différents rabots, rabots simples, à rainures, etc... les différentes scies, etc...

Il commence utilement par la taille de surfaces

planes, rectangulaires, polygonales, arrondies, et d'objets plans, tels que bois de fenêtres, porte-clefs, porte-mousoirs, planches à repasser les couteaux, à hacher, porte-manteaux, roues ; puis plateaux, octogonaux ou ovales, brouettes, traîneaux, guérites, étagères à ais arrondis, étagères de coin, encriers à rainures, cadres, plumiers, caisses à fleurs, boîtes à ouvrage, boîtes à clous, etc... Autant de types de fabrication qu'on trouve aussi dans le travail manuel des écoles de normaux, ici, pourtant, moins nombreux et construits selon des procédés plus simples, à l'exclusion des emboîtements difficiles.

Le travail sur métal, malgré son importance professionnelle, n'a point de place dans les programmes. D'ailleurs, même dans les écoles ordinaires, il n'a qu'une portée très restreinte, n'est, en général, pratiqué que dans les cours d'adultes (Fortbildungsschulen), et dans les hautes classes de l'enseignement normal supérieur. Cela s'explique par la difficile malléabilité de la matière première, qui, d'une part, force à limiter beaucoup le nombre des objets à fabriquer, premier inconvénient pédagogique, et d'autre part, exige du maître qui le dirige une foule d'aptitudes et de connaissances techniques, à lui peu accessibles, deuxième inconvénient. D'autre part, en l'état actuel des choses, le cartonnage et la menuiserie suffisent à absorber le temps réservé à l'éducation manuelle.

Il semble, cependant, que le travail sur métal (fer, cuivre, zinc), ramené à quelques exercices (torsions de fils de fer, de cuivre, de lames de fer blanc, de zinc, soudures simples) familiarisant la main avec ses outils et procédés spéciaux, aurait droit, sans exigences trop lourdes, à entrer dans les écoles d'arriérés.

Les travaux féminins comprennent la couture et l'initiation à la tenue du ménage (cuisine, blanchissage, nettoyages, etc...) Les premiers ouvrages à la main sont : la broderie (exercices préparatoires sur canevas ou sur fond de drap blanc, avec dessin préalable, de dentelles simples) ; le tricotage (confection de dessous de toilette, dessous de pot à eau, de savon, de bourses : puis de parties de bas (haut, milieu du pied, bout et talon), de bas entiers, le reprisage (bas) ; la couture (confection de points, d'ourlets, de boutonnieres, etc... sur carrés de drap, apprentissage du marquage du linge, de sa réparation au moyen d'empièçages, taille de tabliers, camisoles, pantalons, d'après des patrons ou des dessins) ; le travail à la machine à coudre (enseignement des divers points, couture d'un tablier, d'une camisole, d'une chemise, etc.).

Les travaux de maison, point enseignés dans les Hilfsschulen, à cause des difficultés pratiques d'organisation, trouvent leurs droits dans les Idiotenanstalten. Nous ne nous attacherons pas à leurs détails. Quant à leur importance, qui devrait peut-être leur

faire sacrifier davantage, la remarque vaut que beaucoup d'arriérées sont appelées, d'une part, à demeurer dans leurs familles, sans prendre de profession, et qu'un grand allègement de charges résulterait de la capacité à tenir régulièrement le ménage, d'autre part, à entrer en place comme domestiques ; enfin, que ce qui est vrai pour les normales est encore plus vrai pour les anormales des classes pauvres, à savoir qu'en gros les travaux de la femme ne s'apprennent point ou s'apprennent mal dans la famille.

Une suite naturelle, qui fait contraste avec eux, aux différentes branches de l'enseignement manuel examinées jusqu'ici sont les travaux d'apprentissage. Là, si l'élément professionnel entre c'est d'une manière générale et largement éducative : assouplissement de la main au maniement des outils, assimilation de notions techniques d'ensemble ; et par le moyen de la construction en séries méthodiques, aussi étendues que le permettent les conditions psychologiques et scolaires, des objets les plus instructifs. Ici, il est concrétisé et spécialisé dans une préparation immédiate à un gagne-pain futur. Le but économique : amener l'arriéré à la plus grande rapidité de production, dans des industries conformes à ses aptitudes et ayant sur le marché des débouchés faciles, prend le pas sur le but pédagogique : il doit, quand même, ne point trop lui réduire le champ, et

pour les différentes raisons qui suivent : Les tâches simples, exigeant un petit nombre de mouvements, peu d'outils et aboutissant à la fabrication de quelques types rarement variés d'objets, telles qu'elles conviennent à des travailleurs de moindre valeur, entraînent, supposent même un mécanisme croissant. Tout mécanisme lie et rend esclave l'activité corporelle et mentale, nourrie seulement pour la nouveauté de l'initiative ; il a son maximum de danger chez ces individus, si peu spontanés, si peu doués de volonté. D'autre part, les objets finis, au lieu d'être abandonnés à l'enfant ou gardés par l'école comme modèles, ainsi que ceux du cartonnage ou de la menuiserie, seront d'ordinaire vendus, soit au profit de qui les a produits, soit pour l'établissement et en décharge de ses frais, soit à profit partagé. Il est à craindre que le résultat vénal, du moins si l'établissement y est intéressé, ne domine tout le reste, avec les conséquences du surmenage, du délaissement de l'éducation individuelle tant générale qu'économique. Le remède, il faut le chercher dans l'introduction des travaux d'apprentissage seulement dans les dernières années d'école, quand l'éducation manuelle a déjà été donnée par le cartonnage et le travail du bois ; dans la pratique des seules industries propres à assurer à l'arrière sa subsistance dans la vie indépendante ; dans leur limitation au temps nécessaire pour acquérir la compréhension de la technique et

une exécution régulière. Les travaux les plus usuels en Allemagne sont : la broserie (brosses de toute nature, balais) ; la natterie (tressage de nattes, de paillassons), la fabrication d'ouvrage de lisières (savates), la vannerie (comprenant l'empaillage de chaises et la confection de paniers, etc.). Par la nature même des choses, les Idioten-Anstalten, avec leurs ateliers spéciaux et leur organisation économique, offrent à ces applications de l'enseignement manuel un milieu tout préparé, et peuvent lui donner relativement une grande variété. Les Hilfsschulen se trouvent infiniment moins favorisées et, pour la plupart, sont forcées de n'en point tenir compte. L'Hilfsschule de Leipzig, cependant, enseigne à ses élèves l'empaillage, et projette l'introduction de la natterie et de la vannerie.

Entre les deux types : travaux d'enseignement professionnel général, travaux de métiers, le jardinage et les travaux agricoles sont comme un rouage mixte. L'agriculture sous ses diverses formes offre, nous le verrons, la meilleure carrière possible pour l'arriéré, particulièrement pour celui qui se tient sur les derniers degrés de l'éducabilité. — D'autre part, la richesse indéfinie des occupations qu'elle embrasse donne une éducation pratique de premier ordre, au moins comparable à celle qui résulte du cartonnage et de la menuiserie. — Là ne s'arrêtent point ses caractères. Elle est encore une annexe de l'enseignement intellectuel,

une illustration de sa discipline fondamentale, les leçons de choses. — Ces différentes faces, et surtout les deux premières plus que la dernière, ont leur représentation dans la pratique pédagogique. L'intérêt professionnel, large ou spécial, quand les conditions (de lieu principalement, ainsi que c'est le cas pour les Idiotenanstalten, situées à la campagne) permettent qu'on le satisfasse, fait donner aux travaux du jardin et des champs une place indépendante dans le programme scolaire. Les autres occupations manuelles sont vis-à-vis de lui en alternance, employant toutes les heures laissées par l'enseignement intellectuel pendant la mauvaise saison, tandis que les travaux agricoles ont leur part de temps, quand la saison est devenue favorable. Cette discipline, comme toute autre, gagne à être menée dans un certain ordre méthodique, qui, tout en suivant la direction de la nature, mène l'enfant de notions et de tâches simples (culture des fleurs de parterres, des légumes hâtifs) à de plus en plus complexes (arboriculture). La culture du jardin d'école peut, d'autre part, et ce sera le cas quand l'espace de terrain est restreint (par exemple dans les Hilfsschulen situées dans les villes), servir à un but de théorie, à solliciter la curiosité et l'observation de l'enfant sur les faits multiples climatologiques, biologiques que révèle la vue des plantes ; par elle, l'histoire naturelle acquiert une base véritablement expérimentale. — Sous l'une

ou l'autre forme, le travail agricole a une valeur du plus haut degré pour le développement physique et pour l'édification morale de l'arriéré. On trouve dans les livres et les rapports des philanthropes des exemples frappants de l'équilibre, des sentiments de tendresse qu'appellent dans l'âme fruste d'un imbécile, les soins continus à donner à une fleur. — Quant à la réalisation pratique, il résulte abondamment de ce qui précède que les Hilfsschulen se trouvent, pour donner au travail de la terre la portée à laquelle il a droit, dans une situation beaucoup moins avantageuse que les Idiotenanstalten ; la plupart, et non les moins grandes, ne possèdent point de jardin. Dans les seconds établissements, au contraire, l'enseignement agricole arrive à acquérir une individualisation extrêmement poussée, chaque élève ayant son coin de terre et cultivant pour son propre compte. Dans une Anstalt même, qui, bien que n'étant point précisément pour idiots, mais pour Fürsorgezöglinge, ne laisse point d'avoir avec un Idiotenanstalt de nombreux points de contact, la division est poussée si loin que pour chaque culture (maraichère, horticulture, culture des champs, arboriculture) un terrain spécial est réservé, et l'ensemble constitue une sorte de jardin botanique.

Le travail manuel, si on le considère non plus comme fin indépendante, en vue de la formation professionnelle mais comme moyen pédagogique

s'associant aux leçons de choses, aux diverses disciplines spéculatives, comme figuration des objets, des notions soumis par elles à l'esprit de l'enfant, a sa forme la plus complète dans le modelage. Le modelage satisfait excellemment, avec sa technique simple, sans l'aide ou presque d'outils, au rôle d'approfondir par la main, d'interpréter et de vérifier les sensations de l'œil. Il reproduit les objets en totalité ; et à ce titre il précède le dessin ; il est, on l'a dit, le dessin en matière. Par lui se réalise cette relation nécessaire, qui doit toujours être présente, de l'éducation de l'arriéré, de faire agir après avoir fait percevoir et avant de faire représenter et penser. Selon la logique, il se présente sous deux formes : une forme indépendante, identique à celle d'autres travaux manuels (cartonnage, menuiserie, etc.) ; une forme annexe, où, nous l'avons dit, il entre comme complément des diverses branches d'enseignement intellectuel. Il est clair qu'avant de pouvoir être appliqué, le modelage doit être cultivé en lui-même et dans sa technique, suivant une succession méthodique de difficultés d'exécution, c'est-à-dire suivant un programme. Dans sa réalisation actuelle par les *Hilfsschulen* et les *Idioten-Anstalten*, le modelage n'est considéré que dans son premier état, et traité comme tout autre travail manuel. Il appartient à l'avenir de développer et le caractère pédagogique général du travail manuel et celui du modelage, dans son extension à tout ensei-

gnement. Le modelage se fait en argile ou en plastilina, sorte d'argile préparé, d'une grande malléabilité et se desséchant moins rapidement. Il s'exécute dans les salles de classe, sur les tables ordinaires recouvertes d'un carré de cuir. Plusieurs méthodes sont suivies, ou bien, il est d'après nature, ou modèles, ou dessins, ou bien de mémoire. On commence par les volumes, et les arrondis, la sphère (représentée par la pomme), puis, sous des transitions successives par l'orange, la prune, la poire, on arrive aux corps ellipsoïdes (l'œuf), aux corps cylindriques, etc., enfin aux surfaces, d'abord à lignes droites, ensuite à lignes courbes; et enfin à des combinaisons de surfaces et de volumes. Une complication est le coloriage.

Le dessin, qui échange avec le travail manuel en général et avec le modelage en particulier de si multiples rapports, a deux formes : le dessin linéaire, qui s'adjoit si pratiquement au pliage, au cartonage, etc., que point n'est besoin pour lui d'une place en dehors, et le dessin d'ornement. Celui-ci remplit le même rôle éducatif que le modelage : perfectionner la vue de l'enfant, lui faire saisir correctement les formes et les couleurs ; d'autre part, nous l'avons dit, il est plus abstrait que lui, schématise l'objet perçu en le reproduisant. De fonction esthétique du dessin, il ne saurait être question que dans la mesure où la curiosité et un goût naturel portent

des établissements tantôt indépendants, tantôt associés aux maisons d'aliénés, de sourds-muets, aux maisons de correction, institutions publiques, mais d'une façon prépondérante institutions privées, fondées par des pédagogues, des ecclésiastiques ou des congrégations religieuses, des aliénistes, elle s'est ensuite prolongée, pour l'Allemagne et, à sa suite, dans l'ensemble des pays civilisés, en des externats, en des écoles (Hilfsschulen, écoles d'arriérés). Cette transformation s'explique, au moins partiellement, par l'impossibilité, pour les établissements trop restreints en nombre, d'arriver à assister les idiots, que les progrès de la statistique aliéniste enregistraient en nombre sans cesse croissant, sous la forme démontrée la plus efficace d'une action éducative exercée dès le jeune âge, et d'autre part, par une intervention de plus en plus puissante des pouvoirs publics en faveur des arriérés, là où ils se trouvent dans la proportion la plus élevée et où leur abandon entraîne pour la société le maximum d'inconvénients, dans les villes.

Des causes historiques ne sont qu'une explication : ici, un simple fait est éclairci, la coexistence d'établissements et d'écoles. La justification, la continuation de l'exemple ou la réaction à ouvrir : ici le maintien égalitaire de l'externat à côté de l'internat ou la prépondérance qu'on donnera à l'un ou l'autre se déduit d'une opposition critique entre le fait et une philosophie, un système de principes. La Hilfsschulen

et l'Idiotenanstalt doivent être examinés dans leurs rapports respectifs avec les principes de la pédagogie de l'arriéré.

L'arriéré est un malade incapable de réagir spontanément au sein des conditions de la vie normale ; de là la nécessité d'un milieu artificiellement créé pour lui, aussi souplement et continuellement adapté que possible à son caractère physique et moral si multiple. — Il ne s'agit point de l'action éducative ordinaire, exercé par l'enseignement, mais d'une indéfiniment étendue, pesant sur l'ensemble de la vie défectueuse dans son fondement, groupant en elle indistinctement les forces de la famille et de l'école.

La première conséquence, déjà déduite, rattachée au principe de l'individualisation, est un contact constant de l'éducateur avec l'enfant. Le maître qui enseigne doit être le compagnon qui aide et surveille aux heures libres des récréations, des repas, du sommeil. Ces actes divers supposent, se soutiennent et se limitent les uns les autres. Ils ne sont point seulement intéressants au point de vue du direct, des actions et réactions habituelles ; mais encore de l'indirect, des rapports de second plan, qui une fois ou l'autre naissent d'eux. Tantôt ils présenteront une illustration intéressante des choses expliquées au cours de l'enseignement (nourriture, promenades, etc.), tantôt ils permettront de mettre en lumière telle ou telle façon d'agir, manifestation

probable qu'à de rares exceptions près, elle ne détermine en lui, comme chez le sauvage, qu'un instinct d'imitation, du moment qu'elle intéresse, qu'elle moralise, que sous sa forme collective, les chœurs, elle développe l'instinct social, elle est en droit de revendiquer un large domaine. Les Hilfsschulen et les Idiotenanstalten allemandes, tout en réservant à l'enseignement direct un nombre déterminé d'heures dans la semaine scolaire, intercalent encore le chant au cours des leçons de choses ou d'autres disciplines, suivant la méthode créée par Froebel pour les jeux du Kindergarten.

CHAPITRE V

Le milieu social éducatif

Il résulte de la spécialité de l'éducation de l'arriéré qu'elle ne pourra en aucun cas être assurée par le fonctionnement des institutions normales, de l'école normale. C'est un principe sur lequel une partie des développements postérieurs insistera, mais qui d'ores et déjà, par suite de l'individualisation poussée très avant, de la limitation de l'enseignement à un minimum, au-dessous de ce que l'école d'ordinaire fournit, se trouve fondé en général. Les faits montrent effectivement une organisation scolaire spéciale, comme pour les aveugles ou les sourds-muets.

Cette organisation spéciale examinée, dans son développement historique, va de l'unité à la dualité de rouages. Commencée, à l'époque où l'observation des aliénistes français, suisses et allemands a mis en lumière le crétinisme et les formes les plus frappantes de l'idiotie, dans la première moitié du dernier siècle, par le régime unique de l'internement dans

des établissements tantôt indépendants, tantôt associés aux maisons d'aliénés, de sourds-muets, aux maisons de correction, institutions publiques, mais d'une façon prépondérante institutions privées, fondées par des pédagogues, des ecclésiastiques ou des congrégations religieuses, des aliénistes, elle s'est ensuite prolongée, pour l'Allemagne et, à sa suite, dans l'ensemble des pays civilisés, en des externats, en des écoles (Hilfsschulen, écoles d'arriérés). Cette transformation s'explique, au moins partiellement, par l'impossibilité, pour les établissements trop restreints en nombre, d'arriver à assister les idiots, que les progrès de la statistique aliéniste enregistraient en nombre sans cesse croissant, sous la forme démontrée la plus efficace d'une action éducative exercée dès le jeune âge, et d'autre part, par une intervention de plus en plus puissante des pouvoirs publics en faveur des arriérés, là où ils se trouvent dans la proportion la plus élevée et où leur abandon entraîne pour la société le maximum d'inconvénients, dans les villes.

Des causes historiques ne sont qu'une explication : ici, un simple fait est éclairci, la coexistence d'établissements et d'écoles. La justification, la continuation de l'exemple ou la réaction à ouvrir : ici le maintien égalitaire de l'externat à côté de l'internat ou la prépondérance qu'on donnera à l'un ou l'autre se déduit d'une opposition critique entre le fait et une philosophie, un système de principes. La Hilfsschulen

et l'Idiotenanstalt doivent être examinés dans leurs rapports respectifs avec les principes de la pédagogie de l'arriéré.

L'arriéré est un malade incapable de réagir spontanément au sein des conditions de la vie normale ; de là la nécessité d'un milieu artificiellement créé pour lui, aussi souplement et continuellement adapté que possible à son caractère physique et moral si multiple. — Il ne s'agit point de l'action éducative ordinaire, exercée par l'enseignement, mais d'une indéfiniment étendue, pesant sur l'ensemble de la vie défectueuse dans son fondement, groupant en elle indistinctement les forces de la famille et de l'école.

La première conséquence, déjà déduite, rattachée au principe de l'individualisation, est un contact constant de l'éducateur avec l'enfant. Le maître qui enseigne doit être le compagnon qui aide et surveille aux heures libres des récréations, des repas, du sommeil. Ces actes divers supposent, se soutiennent et se limitent les uns les autres. Ils ne sont point seulement intéressants au point de vue du direct, des actions et réactions habituelles ; mais encore de l'indirect, des rapports de second plan, qui une fois ou l'autre naissent d'eux. Tantôt ils présenteront une illustration intéressante des choses expliquées au cours de l'enseignement (nourriture, promenades, etc.), tantôt ils permettront de mettre en lumière telle ou telle façon d'agir, manifestation

d'humeur, acte de violence, d'indiscipline, bonne action etc., point déterminée par eux, seulement coexistente. La présence continuelle d'une même direction, qui voit ce régulier et cet accidentel, donne la plus haute garantie d'une complète psychologie individualisante en même temps que d'une influence éducative forte parce qu'immédiate, s'appliquant dès que l'occasion naît, de façon à frapper et retenir l'attention fugitive de l'arriéré. D'elle naît l'ascendant, la subordination, la tendresse et l'intimité entre le maître et l'élève. Que l'établissement se prête naturellement, dans la mesure la plus parfaite possible, à la réalisation d'une semblable communauté d'existence, cela ne saurait être nié. En admettant même, cas assez général, que la communauté complète soit un idéal, que le pédagogue se fasse, en fait, assister et remplacer pour une partie de la surveillance (au dortoir) par des aides (Wærter), il n'en demeure pas moins que la pratique actuelle déjà, qu'une pratique réformée et meilleure des établissements leur assure d'incomparables ressources à éducation finement individualisante, que ne possèdent point les *Hilfsschulen*.

La seconde est celle d'un milieu collectif harmonisant avec le gouvernement, le milieu pédagogique. L'arriéré a un besoin d'autant plus impérieux à être plié à la vie collective que le commerce ordinaire avec les hommes lui est réduit ou fermé par son

infériorité intellectuelle. Il a souvent un naturel penchant à s'isoler ; et d'autre part, sa famille, ses camarades éprouvent la plupart du temps pour lui de l'éloignement, voire du mépris et de l'aversion. Il devient l'objet de moqueries, de brutalités, pour lui inexplicables, germes de rancunes, de sentiments et d'actions violents, d'immoralité. En supposant même un autre ordre de choses, des parents compatissants par exemple, il se sentira dépaysé, vis-à-vis d'êtres qu'il ne comprend pas et qui ne paraissent point le comprendre. — Sa vraie patrie, c'est le groupe de ses semblables, arriérés aussi, sous la surveillance de maîtres habitués depuis longtemps à leur tâche pédagogique. Il y prend l'intelligence, le goût et l'habitude de la collectivité, des rapports qu'elle entraîne, des inclinations et des principes qu'elle inculque ; il s'y développe comme sujet de moralité. Nulle part plus que dans l'établissement, le milieu harmonieux, naturellement égalitaire ne se trouve constitué d'une façon durable. Dans l'Hilfschule, sans doute il existe, mais principalement, même le plus souvent exclusivement pendant l'enseignement ; l'enfant arriéré est ensuite rendu à la vie du dehors, avec ses âpretés et ses duretés, à la méchanceté de ses compagnons d'âge, que sa qualité d'Hilfsschüler porte davantage encore à la persécution, à l'autorité maladroite de ses parents. La saine influence exercée d'un côté est sans cesse com-

battue par la néfaste qui vient de l'autre ; et dans la pauvre âme, naît et grandit, du passage continuel de l'école bienfaisante à la rue et à la maison ennemies, la plus lourde incertitude, agent d'engourdissement de la sensibilité et de l'intelligence.

Une troisième conséquence a trait au régime. Un élément est ici pour nous de valeur : la succession réglée des occupations au cours de la journée. La régularité de l'emploi du temps a, au point de vue physique, une valeur point douteuse, plus complète s'affirme sa valeur largement éducative. Un maître respecté de l'aliénisme des idiots, M. le Direktor Schwenk, au cours d'une conférence tenue à la Konferenz für das Idiotenwesen, considère comme fondements de la culture morale et de la discipline trois causes : l'exemple, l'habitude et l'enseignement. Négligeant la première, spéciale à l'éducateur et la dernière, il reste l'habitude. Le régime a pour premier mérite de la créer. Aux tendances désordonnées, à l'inaction de chacun l'heure du règlement oppose son ordre que l'ancienneté et l'obéissance générale rendent souverain. L'habitude acquise donne à la vie psychologique harmonie et unité, exclut l'indécision oisive, produit le calme des sentiments. La mémoire trouve dans l'exécution périodique des mêmes actes, soutenus par les mêmes représentations et états affectifs une base solide sur laquelle elle peut construire l'idée du temps, de la continuité

passée et à venir, si insaisissable d'abord pour l'arriéré, si indispensable à la formation de la personnalité intellectuelle et morale. Le régime renforce le sentiment de l'autorité, celui-ci naissant de l'action du maître sur l'enfant. Il développe aussi l'instinct collectif, rend plus étroite la communauté avec le groupe soumis à la même subordination. Les objections si souvent adressées, au nom de l'éducation des normaux, ne trouvent point ici leur place. Un règlement des occupations, si on le concilie avec l'initiative du maître et une progressivement laissée à l'élève, bien loin d'amollir la volonté, la fonde. Il force d'abord qui ne sait agir à une concentration régulière d'attention et d'énergie vers un acte déterminé, il prépare à l'action spontanée, réfléchie et opportune. La monotonie, l'ennui, né d'une répétition indéfinie d'heures semblables, est infiniment moins senti par l'arriéré que par le normal. La conscience de celui-là pivote autour de représentations et de sensations simples, restreintes. L'éducation, pour pénétrer en lui, doit se faire quelque peu à son image. D'autre part, si réglée et si méthodique qu'elle s'exerce, elle amène toujours, non seulement plus d'unité, mais plus de diversité que la nature à laquelle elle s'applique ne peut en concevoir par elle-même. Le régime, avec ses avantages, appartient à l'établissement, non à l'école.

Des trois conséquences qui précèdent, les unes

sont d'ordre général (action individualisée de l'éducateur, régime); une autre est d'ordre proprement moral (milieu collectif); toutes ont été examinées d'un point purement pédagogique. Celle qui vient en quatrième lieu, et qui les complète, est d'ordre proprement physique : elle se rapporte au traitement corporel. Puisque la faiblesse mentale de l'arriéré s'accompagne souvent de misère physique, il importe que les soins les plus éclairés, les plus multiples et les plus constants soient donnés au corps : un milieu éducatif approprié a à réunir autant ces conditions que les psychologiques. Les infirmités, les maladies endémiques ou aiguës fréquentes nécessitent un contrôle médical et une organisation hospitalière très complets. D'autre part, l'hygiène doit avoir ses droits les plus larges. Si nous mettons en parallèle l'établissement et l'école, nous voyons que le premier seul donne la place au traitement corporel.

Lui seul se prête à soigner les malades et les infirmes dans toute la mesure voulue. Lui seul offre une irréprochable organisation hygiénique : 1° au point de vue de l'air, par sa situation à la campagne ; 2° au point de vue de la nourriture, les pensionnaires recevant des mets fortifiants et variés, en quantité convenable et à des heures régulières ; 3° au point de vue des vêtements ; 4° au point de vue de la propreté (lavages quotidiens, douches, propreté du linge, etc.) ; 5° au point de vue de l'exercice physique (l'établis-

sement permettant de pousser d'une façon plus intensive l'enseignement de la gymnastique, assurant la possibilité de promenades quotidiennes, etc.) ; 6° au point de vue du sommeil, celui-ci étant toujours prolongé autant qu'il est nécessaire et ayant lieu dans les conditions les plus favorables (aération des salles, bonne literie, etc.), sous la surveillance des maîtres, (constatation et déracinement des mauvaises habitudes (uriner au lit, masturbation, etc.), soins à donner aux élèves sujets aux insomnies).

L'ensemble des raisons exposées démontre que le milieu de l'établissement est, en général, le plus conforme à une influence éducative bien exercée. On peut le considérer comme un centre et un idéal. Tel que la réalité le fait voir, il n'a point la suprématie de la vérité indiscutée. Il se heurte, lui, l'exception, au grand courant du monde social normal, la règle, et de deux façons : d'abord, parce qu'il enlève l'enfant à son entourage naturel, la famille ; ensuite, parce qu'il ne le prend, dans la grande majorité des cas, que pour un temps et le rejette ensuite dans la société libre. D'autre part, des difficultés de fait rendent son application lente et difficile.

Une opposition absolue entre l'établissement et la famille ne serait soulevée que s'il existait une contrainte légale de règle permettant d'enlever l'arriéré à l'une pour le remettre à l'autre. Qu'une semblable contrainte soit souhaitable ou à réprouver, elle

n'existe point dans l'ensemble des pays civilisés, du moins immédiatement, sans se combiner avec d'autres causes que l'arriérisme de la descendance (parents indignes, condamnés, etc.). En pratique la famille et l'établissement contractent : l'une cède sa garde et son autorité à l'autre. Non plus les droits, mais l'influence du foyer familial se trouve contrariée. Sur la valeur de l'éducation au sein de la famille pour l'enfant arriéré, il a déjà été dit qu'elle était réduite. Beaucoup d'arriérés appartiennent aux classes inférieures : ceux-là sont exposés à la rigueur de conditions économiques déprimantes et à leur résultat dans l'âme des hommes, l'égoïsme, la violence et le désordre de vie. Quand les parents pauvres sont pitoyables, et dans les classes riches, l'inharmonie subsiste ; elle vient alors du manque de compréhension, partant de soins efficaces pour l'esprit et pour le corps débiles. La famille n'est point fondée d'ordinaire à élever : il existe cependant des exceptions, où une individualisation intelligente peut s'exercer. — On n'en doit pas moins lui reconnaître ses droits acquis par la communauté avec l'enfant, et ensuite les ressources qu'elle offre pour aider l'éducateur dans sa tâche, et lui succéder. La tendresse attachant les parents à leurs descendants disgraciés laisse des germes, que l'éducation étrangère n'a point toujours puissance de détruire, bien mieux, qu'elle doit entretenir comme un soutien pour

l'arriéré, dont le cercle de sentiment est si réduit, un enrichissement de son cœur, et un aiguillon d'action, aussi comme une garantie précieuse en face de l'avenir. Puisqu'à la famille incombe plus particulièrement la charge d'assistance, tant pendant les années d'école que par la suite, où elle sera appelée fréquemment à recueillir l'individu incapable de se suffire à lui-même, il importe de l'intéresser toujours à faire son devoir, par une séparation point par trop étroite. Ces nécessités, il faut que l'établissement les respecte, en conférant un large domaine aux rapports avec les parents des internés, en les consultant, les conseillant, en les avisant de tout ce qui intéresse leur enfant, en leur permettant de fréquentes visites, la réunion de la vie de vacances, etc. Dans des cas particulièrement favorables, la famille conservera même la garde et l'entretien de l'arriéré, celui-ci, allant à l'Hilfsschule, ou même recevant un enseignement spécial à la maison.

Une seconde opposition existe, et c'est entre l'existence d'établissement et l'existence normale. Pour nombre d'idiots, à vrai dire, la rentrée dans les conditions libres n'aura pas lieu : leur grande faiblesse mentale ou leurs infirmités physiques, tout en n'excluant pas une amélioration par l'éducation, les rendent à jamais incapables de se suffire à eux-mêmes. Mais il n'en demeure pas moins un certain pour cent à l'égard desquels une réintégration dans

la société peut se présumer. — La plupart des établissements donnent marge à cette rentrée future par une préparation professionnelle, un apprentissage. Mais ce n'est pas le point de vue dont nous avons à nous occuper ici. Il importe encore que l'enfant soit familiarisé avec les multiples rapports du dehors, qu'il ait contact avec l'organisation sociale, économique. L'enseignement, l'*Anschauungsunterricht*, se préoccupera particulièrement de satisfaire ce besoin. Sous une autre face, l'établissement fera place, dans une mesure progressivement plus étendue, à l'initiative du pensionnaire, en l'associant au service de maison à l'intérieur et, pour les plus âgés, à l'extérieur (commissions). L'établissement doit s'efforcer de s'adapter autant que possible à la situation sociale, non pas tant à celle à laquelle l'enfant appartient qu'à celle où il se tiendra plus tard. Habituer à une vie simple et sobre, au commerce avec des paysans, des artisans (ainsi que cela se produit dans les *Idioten-Anstalten*, où les *Waerter* sont les *Händler*, chargés de diriger le travail dans les ateliers) se recommande de soi-même. Ici aussi, et assez largement pour les meilleurs sujets, vivant dans des bonnes conditions de famille, la *Hilfsschule* se substitue, même avantageusement, à l'établissement.

Dans les faits, la constitution d'établissements entraîne de grandes difficultés : en premier lieu financières (réunion des capitaux nécessaires pour acheter

le terrain, faire les constructions nécessaires, pourvoir aux charges de l'éducation et de l'entretien des enfants indigents, etc.) ; en second lieu sociales, comme celles qui résultent de la limitation légale de l'initiative privée en cette matière dans un but protecteur de l'arriérisme, le recrutement d'un personnel de choix. Si grands que soient les sacrifices consentis par l'assistance privée et publique, le nombre des arriérés à secourir dépassera de beaucoup celui des places libres dans les divers établissements. D'autre part, bien souvent les familles se refuseront à interner leurs enfants ; et il n'y a pas de moyen de vaincre leur résistance.

Pour ces raisons de fait, et pour ne point arracher l'enfant à son milieu naturel, la société s'acquitte de son devoir vis-à-vis de ses membres disgrâciés en fondant, en leur faveur, des écoles, des *Hilfsschulen*.

La question, en partie éclairée par les principes précédents, se pose maintenant de savoir quel départ doit être fait entre les arriérés, quels sont ceux qui appartiennent à l'*Idioten-Anstalt* et quels à l'*Hilfsschulen*.

Il ne saurait être parlé d'une délimitation absolue, car celle-ci supposerait un critérium également absolu de l'arriérisme en général et de ses différents degrés, qui n'existe point. La classification très large en idiots, imbéciles (ceux-ci relevant de l'*Idioten-Anstalt*), débiles (relevant en général de l'*Hilfsschule*)

ne donne elle-même qu'une limite, un idéal. Dans la doctrine, et plus encore dans la pratique, telle qu'on la constate en Allemagne, règne un grand flottement. Il y a à cela des causes provisoires, par exemple le mouvement récent des *Hilfsschulen*, et un règlement incertain de leur champ d'action vis-à-vis des établissements, plus anciens, disposés à conserver jalousement leur ancien monopole. Il y en a d'autres, permanentes, psychologiques principalement. Si l'on a droit d'affirmer que les idiots, avec la perspective d'éducabilité restreinte qu'ils offrent de prime abord, ne se développent que sous l'action extensive et intensive de la vie d'établissement, l'affirmation devient moins fondée, si on l'applique en bloc aux imbeciles ; parmi ceux-ci, un relatif équilibre des facultés et des forces physiques peut se trouver, qui les rend plus aptes à suivre l'*Hilfsschule* que tel ou tel débile maladif, ou doué d'une façon exclusive, ou de sensibilité violemment troublée. Ici encore et toujours le principe demeure : individualisation. Il y a aussi des causes sociales, et essentiellement le milieu de famille : plus variables dans le lieu et le temps que les causes psychologiques, elles sont aussi de nature permanente. — En conclusion, le partage des attributions entre l'*Idioten-Anstalt* et l'*Hilfsschule* ne peut s'exposer théoriquement que pour les formes excessives pathologiques sous lesquelles, outre l'idiotie, il faut comprendre la cécité, le mu-

tisme, l'épilepsie et le moral insanity. — Par ailleurs, pure question de pratique, à résoudre à la suite d'un examen des caractères psychologiques et corporels de l'arriéré, d'une enquête sur son milieu, et eu égard aux ressources locales (grand nombre ou petit nombre d'idiots, établissements ou écoles déjà fondées, activité du mouvement d'assistance, etc.).

Les établissements d'idiots, examinés dans leur universalité, ce qu'on appelle l'assistance fermée des idiots, entendant le mot idiots dans son sens le plus général, primitif, (*Geschlossene Fürsorge*), présentent deux caractères : l'hospitalisation (*Pflege*) et l'éducation (*Erziehung*). Par le premier, ils se rapprochent des établissements d'aliénés ; par le second, des autres établissements d'éducation d'anormaux (*Abnormen*), dont les premiers, à l'origine, sont les maisons d'aveugles, de sourds-muets et de correction. L'histoire montre que cette communauté de directions s'est exprimée jadis dans le rattachement des établissements d'idiots soit à ceux d'aliénés, soit, bien que dans une mesure moindre, à ceux de sourds-muets et de correction. L'étude scientifique et la pédagogie nouvelle qui en est née, la propagande de plus en plus élargie et efficace de la charité ont progressivement donné à l'idiotie et à son traitement une sphère autonome. De l'ancienne dépendance, il subsiste tout au plus une subordination de certains établissements publics d'idiots à des maisons d'aliénés ;

mais sous la garantie d'une très large liberté d'action.

Par rapport au sourd-mutisme, une relation de nature le relie à l'idiotie, la réunion fréquente de l'un et de l'autre état pathologique chez le même sujet. Cela explique d'abord que dans le passé les institutions correspondantes aient pu parfois coïncider. Cela explique encore le problème actuel de l'assistance des sourds-muets idiots. D'après l'opinion la plus courante comme la logique, ils doivent être recueillis dans les maisons de sourds-muets et, s'il est possible, dans des services spéciaux.

Une autre complication, d'expérience courante aussi, particulièrement dans les formes supérieures de l'arriérisme, est le déséquilibre des instincts moraux (moral Schwachsinn, moral insanity). Tous ceux qui en sont atteints nécessitent une spécialisation de l'éducation et l'internement dans des établissements spéciaux. Leur exclusion de fait des maisons d'idiots et des Hilfsschulen, où ils apporteraient les plus dangereux germes de désorganisation, se comprend sans peine. La même séparation s'impose à l'égard des névroses et des psychoses (psychopatische Minderwertigkeiten) distinctes de l'arriérisme en ce qu'elles apparaissent à un âge tardif de l'enfant et qu'elles ne sont point généralement liées avec une faiblesse mentale générale, mais qui procèdent souvent par des démarches analogues, de sorte que seul l'œil de l'aliéniste exercé a pouvoir de les reconnaître.

Une dernière grande délimitation a sa place vis-à-vis de l'épilepsie. 37 0/0 des idiots sont, aux termes des statistiques allemandes, épileptiques. A l'origine, l'épilepsie n'a point eu ses institutions autonomes : une minorité de jeunes sujets était recueillie dans des maisons d'idiots ; les vieux dans des établissements d'aliénés ; le plus grand nombre demeuraient à la vie libre, incompris, réprouvés, souffrant plus douloureusement de leur mal. Dans la dernière moitié du dernier siècle, une tendance, dirigée par les aliénistes et les philanthropes allemands a porté, avec une force sans cesse croissante, vers des fondations spéciales. L'épileptique, en effet, nécessite un régime particulier, sous une forme prépondérante médicale ; il est également mal placé parmi les normaux et parmi les autres anormaux, comme les arriérés, pour qui les attaques constituent une perpétuelle cause de frayeur, de démoralisation. Dans les cas où une influence pédagogique a à s'exercer, pour les jeunes, la grande difficulté naît de combiner, avec le traitement médical assez unitaire, l'éducation, dont la tâche, étant donnée l'extrême diversité d'aptitude des épileptiques, les uns arriérés, beaucoup d'intelligence normale, quelques-uns supérieurs, n'a point forte cohésion. L'espoir d'amélioration de l'état mental, de préparation sûre à la vie pratique et indépendante, s'il n'a pour l'arriéré qu'un champ de vue restreint, est davantage livré au doute pour

l'épileptique faible d'esprit. La marche capricieuse de la maladie, le fait assez commun de son incurabilité rendent l'effort du pédagogue un des plus âpres qui soient, aussi l'un des moins récompensés par l'avenir.

Les établissements d'idiots se distinguent les uns des autres, suivant qu'ils font porter leur centre de gravité sur l'hospitalisation ou sur l'éducation. L'hospitalisation prépondérante s'exerce à l'égard des arriérés non éducatifs (idiots au sens étroit) : il importe de lui remettre, d'aussi bonne heure que possible, les individus qui lui appartiennent et qui, maintenus dans les milieux principalement éducatifs, causent un trouble nuisible à l'ensemble. Cependant un groupement *a priori* entre arriérés éducatifs et arriérés non éducatifs violerait l'extrême complexité naturelle. Outre que la notion d'éducabilité varie, que les uns y renferment la simple aptitude à une modification opportune de l'esprit, sous l'action rationnelle d'un normal, que les autres, et nous sommes de ceux-là, veulent la mesurer par l'acquisition d'une certaine indépendance économique, le développement irrégulier de maints individus modifie l'efficacité des germes éducatifs dans une mesure si variable qu'un enfant, d'abord réceptif, tombe peu à peu dans un abrutissement réfractaire à toute influence, et qu'à l'inverse, des imbéciles qu'on aurait d'abord cru de mentalité extrêmement basse arrivent à égaler les

bons élèves. Dans les faits, les *Idiotenanstalten* allemandes ne se laissent point absolument classer en : *Pflege-anstalten* et *Erziehungs-anstalten*. Le courant moderne, tel qu'il se manifeste dans les établissements les plus récents, se dirige dans ce sens. Mais nombre de vieilles *Anstalten* reçoivent indifféremment idiots éducatibles et inéducatibles, c'est surtout vrai des établissements privés, pour lesquels une division de fonctions se laisse infiniment plus difficilement accomplir que pour des établissements publics.

Une autre circonstance, également présente dans les *Idiotenanstalten* anciennes et modernes, qui enlève à cette classification une rigueur absolue, est l'hospitalisation des pensionnaires ayant terminé leurs études et leur apprentissage, mais qui, au lieu d'entrer dans la vie libre, restent dans l'*Erziehungs-anstalt*, où ils trouvent un emploi de leur main-d'œuvre. Il ne s'agit plus ici d'une persistance de la tradition, mais d'une tendance, d'un besoin actuel encore naissant. La difficulté de placement économique des idiots le fonde. L'*Idiotenanstalt* rattachée à l'*Erziehungsanstalt* pure, qui joue à l'égard de ces pensionnaires arrivés à l'âge adulte le rôle d'employeur, de patron, revêt un nouveau caractère : celui de *Beschaeftigungsanstalt*, ou maison de travail.

Les établissements d'idiots se rattachent à l'assistance publique ou à l'assistance privée. L'une et l'autre formes sont représentées en Allemagne, en France,

en Angleterre, en Danemark, Norwège, Suède. Mais partout, prédomine la forme privée ; dans certains pays, comme la Suisse, elle se trouve seule. A la question : l'assistance des idiots doit-elle être chose d'administration publique ou d'initiative privée, les faits nous donnent donc une première réponse. Il convient de la comprendre, et pour cela d'examiner l'histoire. Le développement si complexe des institutions allemandes fournit ici la meilleure base.

A négliger quelques essais épars, trop hâtifs, voués à un précoce insuccès, comme la fondation de l'instituteur Goggenmos à Salzburg en 1835, la véritable impulsion à une charité active en faveur des idiots en Allemagne a été donnée par le docteur suisse Guggenbühl et son établissement illustre de l'Abendberg (1841). De là date une première période, où se croisent divers courants, mais où particulièrement domine celui créé par les aliénistes (*Psychiater*). L'activité de ceux-ci se manifeste sur le terrain scientifique, par l'étude de l'idiotie dans ses symptômes, ses causes et ses remèdes médicaux, en coexistence et correspondance avec les recherches de l'aliénisme français ; sur le terrain pratique, par des démarches auprès du gouvernement des différents Etats, pour les amener à fonder des établissements, par des publications de propagande, des statistiques, des missions principalement vers l'Abendberg. Les aliénistes, par la nature des choses,

infiniment plus hommes de science que d'action, isolés, trop confiants dans l'aide des pouvoirs publics, ne réussirent que dans des cas exceptionnels à constituer ou faire constituer des Idiotenanstalten : tels le Dr Ettmueller en Saxe, à qui est due la fondation par l'Etat de l'Idiotenenstalt Hubertusburg (1846) ; le Dr Roesch, qui fonda de sa propre initiative l'Anstalt Mariaberg en Würtemberg (1847) ; le Dr Brandes en Hanovre, dont l'influence fit naître l'Anstalt Langenhagen (1862). Juxtaposé, assez indépendant, se meut un courant pédagogique, représenté par l'instituteur Kern, qui devint par la suite docteur en médecine, et qui instruisit les idiots successivement à Eisenach et à Leipzig, où il fut le père de l'Austalt Moeckern (1847) ; par Saegert, directeur du Taubstummenanstalt de Berlin, fondateur d'une Heil : et Bildungsanstalt für Schwachsinnige (1845). Un courant plus tardif, qui commence, il est vrai, à côté des deux précédents, mais qui appartient plutôt à une seconde période qu'il caractérise et domine est le courant social religieux. Il se place dans la dernière moitié du xix^e siècle, et a eu une activité ininterrompue jusqu'à nos jours. Dessiné d'abord dans le sud de l'Allemagne, en Würtemberg, où le Dr Müller, soutenu par les milieux religieux du pays, crée l'établissement appelé actuellement Stetten (1849) ; en Bavière, où l'abbé Probst fonde Ecksberg (1852) et le pasteur W. Loehe annexe à l'établissement de

Diaconisses Neuendettelsau, qu'il dirigeait, une Idiotenanstalt (1854), il se développe dans l'Allemagne du Nord, à l'appel célèbre du pasteur Disselhof de Kaiserswerth : « La situation présente des crétins, idiots et imbeciles dans les pays chrétiens » (1857) ; sous la propagande active de l'Innere Mission (Héphata à München-Gladbach (1861) ; puis Kückenmülhe en Poméranie, etc.). A l'action de l'Innere Mission s'ajoute celle des sociétés évangéliques et des pasteurs agissant de leur initiative propre comme le célèbre pasteur Sengelmann à Hambourg. (Alsterdorf, 1863). Les sociétés catholiques de leur côté et les ecclésiastiques ont pris part au mouvement. Mais tandis que la charité catholique, d'après une statistique des établissements d'idiots et d'épileptiques de 1902, a constitué 19 œuvres, la charité évangélique s'étend sur 31. Les pédagogues continuent dans cette seconde période d'agir : mais leur mérite de beaucoup prépondérant se manifeste plus dans la fondation d'Hilfsschulen (à partir de 1866) que d'Idioten Anstalten. On pourrait même caractériser plus spécialement cette influence, intense surtout dans le dernier quart du précédent siècle, en la localisant dans une troisième période pédagogique. A côté des pédagogues, des sociétés sans caractère confessionnel et des particuliers enrichissent l'assistance des arriérés de fondations nouvelles. A ces deux derniers groupes (pédagogues, sociétés laïques et particu-

liers), appartiennent. d'après la statistique de 1902 : 28 établissements.

Le résultat final statistique est que sur un ensemble de 93 établissements, 16 seulement sont publics, (8 nationaux, 6 provinciaux, 2 municipaux). D'autre part, le nombre maximum des pensionnaires appartenant à chaque établissement public, bien que peut-être la moyenne et sûrement les minimums soient plus élevés, n'atteint pas le maximum des grands établissements privés. Si on néglige diverses maisons spécialement réservées aux épileptiques, comme Hochweitzschen, établissement national en Saxe, comprenant 776 pensionnaires, Wuhlgarten, près de Berlin, avec 1.008, et du côté privé, Bethel, (1.713 épileptiques), Carlshof(723), etc..., on a, pour 12 établissements publics avec au-dessus de 120 pensionnaires, 12 privés en ayant au moins 300. A la Provinzialanstalt Langenhagen, qui a le plus gros effectif du premier groupe, 712 individus, parmi lesquels 161 épileptiques, c'est-à-dire 551 idiots simples, on peut opposer avec avantage les Privatansaltten Kückenmuhle, avec son effectif de 875 individus, dont il faut, il est vrai, déduire 306 épileptiques, mais qui n'en demeure pas moins à 569 idiots simples, et Ursberg en Bavière, qui compte 987, et déduction faite de 148 épileptiques, 839 idiots.

Ce mouvement historique allemand avec ses multiples tendances qui se croisent, et malgré la tendance

nationale, étatiste à outrance, l'incomparable épanouissement de l'assistance privée des arriérés illustre en définitive une loi de nature. C'est que l'action des pouvoirs publics, traditionnelle, centralisée, ne peut s'exercer que lorsque l'action privée lui a ouvert la voie nouvelle, l'a jalonnée de ses sacrifices et de ses conquêtes successifs. Savoir si la forme publique doit en toute matière d'assistance, pour celle des arriérés, en particulier, être préférée à la forme privée ne se laisse point apprécier théoriquement, mais suivant les faits, dans le lieu et le temps. Il ne nous appartient point de dire si, en Allemagne, après la longue expérience constituée, d'une part, par les psychiatres sur le terrain de science, d'autre part, par les pédagogues et les philanthropes sur le terrain pratique, une main-mise des services publics se justifierait. Elle aurait toujours l'injustice de déposséder de leur sublime champ d'action des initiatives individuelles, exercées et fécondes, et le danger d'assumer une charge financière énorme, sans l'aide désormais découragée de la charité privée.

A ces inconvénients, il ne semble pas que la raison d'une organisation plus rationnelle, plus efficace puisse encore fournir un puissant contre-poids. S'il faut accorder que l'assistance en grand, telle qu'elle est exercée par les puissantes collectivités administratives (Etat, province), permet une opportune

division des fonctions, une spécialisation, suivant le degré et les complications de l'idiotie (établissements pour idiots éducatibles, non éducatibles, pour épileptiques, etc.) plus aisément que des entreprises particulières isolées ou même fédérées, comme c'est le cas par exemple pour l'« Innere Mission » ; que peut-être, au point de vue scientifique de la collaboration des aliénistes, quelque peu contrariée dans les œuvres privées, d'une façon prépondérante fondées et dirigées par des pédagogues et des ecclésiastiques, une socialisation serait souhaitable, la comparaison d'ensemble des Anstalten privées et publiques actuelles, qu'on la fasse porter sur l'hospitalisation (logement, nourriture, habillement, etc., soins médicaux habituels), sur l'éducation et le traitement moral des pensionnaires (discipline), montre des qualités égales d'organisation et de direction. Une conclusion générale en faveur de l'assistance publique paraît difficile à tirer. Tout au plus, peut-on poser comme principe général que l'Etat et les grands groupes administratifs agiraient, dans l'intérêt commun, en monopolisant l'hospitalisation des idiots inéducables, en laissant aux entreprises des individus et des sociétés le domaine plus complexe, plus inconnu, plus hasardeux de l'éducation ; comme principe particulier, que dans telles ou telles conditions accidentelles, par exemple, abus de direction, mauvaise gestion financière, une expropriation se fonde.

Que les établissements soient publics ou privés, leur organisation revêt en fait les formes diverses, qui s'échelonnent entre les deux types extrêmes de grands internats et de groupements avec le caractère des pensions de famille, comprenant au maximum dix à quinze enfants. Il est clair que plus le nombre des sujets est restreint, davantage s'exerce l'action individualisante de l'éducateur. Ce système recommandable se heurte à des difficultés pratiques énormes ; et surtout financières, telles qu'il ne recevra qu'une application exceptionnelle.

Dans un grand internat, situé sur une vaste superficie de terrain, avec des constructions multiples, des jardins, des champs, des bois, une division intelligente se laisse accomplir, qui concilie aux avantages d'une nombreuse collectivité autonome ceux qu'on se promet des petites communautés. Les enfants y sont répartis, principalement suivant leur sexe, leurs caractères psychologiques, et, dans la mesure réalisable, suivant leur âge, par petits groupes, sous un maître particulier, habitant séparément (appartements spéciaux, bâtiments spéciaux, pavillons); la faculté est maintenue d'une fusion temporaire avec des groupes voisins, par exemple en récréations, en promenades. Ainsi est rempli le double besoin de plier le milieu aux conditions individuelles et l'individu au milieu. L'arriéré, malgré l'isolement qui naît nécessairement de son infirmité mentale, doit être formé aux

sentiments et aux plus simples principes de la vie en société. Un commerce spontané et d'autre part organisé, surveillé par les maîtres, avec ses condisciples, ceux qui vivent à ses côtés, les autres des divisions voisines, parfois avec l'ensemble des enfants instruits par l'établissement est propre à laisser à son esprit et à son cœur une base d'altruisme. Si la destinée permet qu'il puisse un jour revenir au monde libre, il aura acquis dans l'internat les germes qui, développés et adaptés à sa condition nouvelle par des transitions opportunes, l'attacheront aux autres hommes. Si, d'autre part, il doit demeurer dans l'établissement, il aura sa place toute faite dans la communauté de ses compagnons de jeunesse, qu'il aimera comme un lieu d'élection, sa vraie patrie.

Une agglomération de 200 à 250 enfants arrive ainsi en pratique à obtenir d'excellents résultats, contre lesquels la théorie, le culte dévot qu'on voue à des imitations plus ou moins inexactes du milieu de famille ne prévalent point.

Les chiffres des Idioten-Anstalten révèlent des agglomérations encore plus considérables : nous avons déjà noté des maximums dépassant 500 pensionnaires et de nombreux effectifs à 300. Cela tient à ce que les trois formes, d'éducation, d'hospitalisation et de maison de travail sont exercées simultanément ; d'autre part, à la présence d'épileptiques. Nous avons déjà dit que l'hospitalisation

devait être séparée de deux autres fonctions, et que les épileptiques relevaient d'établissements spéciaux. Si cette exigence était réalisée partout les effectifs tomberaient à 100 à 150 enfants, autant d'adultes employés dans les exploitations, moyennes raisonnables, au-dessus desquelles un travail éducatif et assistant efficace et une administration bien ordonnée se réalisent difficilement.

A considérer l'établissement d'idiots sous le relief qu'il a dans la réalité, d'abord comme un centre d'éducation d'anormaux, avec les fonctions multiples qu'un tel rôle suppose, et ensuite comme un centre économique où stationnent les arriérés adolescents, avant leur entrée dans le milieu libre, où demeurent en permanence les arriérés adultes, incapables de s'employer dans les conditions économiques normales, on aperçoit quelles exigences s'adressent à sa direction. Il faut qualités administratives, qualités pédagogiques, intelligence économique, capacités médicales; il faut que le directeur, dans le petit État autonome, aux circonscriptions qui embrassent tous les âges de la vie humaine et une diversité infinie d'individus, comprenne et surveille sans cesse le fonctionnement de chaque service, en même temps qu'il maintienne l'ensemble en équilibre. Ces conditions personnelles réalisées, les conditions extérieures propres à leur favoriser leur salutaire développement s'imposent. La première

de toutes est l'indépendance. L'existence d'une collectivité de mal doués, d'infirmes est continuellement traversée par des faits d'exception, imprévisibles, à l'égard desquels a seul pouvoir la décision souple d'un homme de pratique. D'ailleurs, une réglementation étroite, limitant l'initiative personnelle de qui dirige, n'est point de mise où la théorie n'a point encore de base ferme, n'a et n'aura jamais qu'une très relative généralité. Il semble qu'à ce dernier point de vue l'assistance publique présente une infériorité. Mais en pratique, ainsi qu'en témoignent les Idioten Anstalten nationales, provinciales et communales, une décentralisation, aussi libérale que possible, se laisse accomplir.

La multiplicité de fonctions qu'a à remplir un directeur d'établissement d'arriérés éducatibles suppose évidemment une préparation empruntée aux études et pratiques les plus diverses. Bien que l'essentiel de la base soit fourni par la pédagogie, les nombreuses contiguités qui existent entre l'idiotie et les autres psychoses, le traitement corporel nécessaire chez la plupart des sujets donnent à la médecine, spécialement à l'aliénisme une grande importance ; enfin une connaissance des principes économiques, industriels, commerciaux et de l'ensemble des sciences sociales, malgré qu'actuellement on la néglige, est l'achèvement nécessaire d'une culture complète.

Une formation théorique et pratique portant sur

tant de domaines divers rend difficile de savoir à quelle profession revient la direction des établissements d'éducation pour arriérés, si c'est aux médecins ou aux pédagogues.

En Allemagne, depuis quelques années, gravite autour de cette question une profonde lutte entre aliénistes et pédagogues. Le mouvement historique a fait que la plupart des *Idioten-Anstalten*, fondées par des ecclésiastiques ou des instituteurs, et nous qualifions les uns et les autres de pédagogues, ont continué à être dirigées par eux. Les aliénistes ne sont directeurs que dans quelques *Anstalten*, la plupart appartenant à l'Etat ou aux provinces. Ce partage inégal, qui, au point de vue purement assistant, ne semble pas avoir de désavantages, a nui grandement au développement scientifique de l'aliénisme arriériste allemand. Bien que représenté par des noms illustres, malgré des affirmations opposées, comparable en puissance à celui de France et des pays anglo-saxons, il se trouve dépendant, restreint dans l'avenir pratique de ses membres, privé de son meilleur champ d'observation et d'expérience. Il est clair qu'une situation en sous-ordre, sous l'autorité d'un pédagogue, point toujours pourvu d'une culture scientifique qui lui donne ouverture d'esprit, et le rende accueillant aux recherches médicales, à leur réalisation en réformes, n'offre aucune garantie sérieuse, aucun appât pour

qui exerce semblable spécialité de médecine, exigeant une préparation laborieuse et prolongée, l'acceptation de risques énormes d'existence. D'autre part, les cliniques des Facultés ne sont point assez nombreuses, n'ont point chacune d'elles une extension suffisante pour recevoir en permanence le riche matériel de sujets à observer, ni pour occuper un nombreux personnel d'aliénistes, que comporte une grande nation. L'esprit de lutte, né dans le monde aliéniste allemand de ces considérations de science, a été avivé par la constatation, établie au milieu du scandale, que différents établissements sous direction pédagogique religieuse ne correspondaient même point à leur œuvre humanitaire.

Commencée dans la presse et les réunions, avec pour premier objectif les *Idioten anstalten* religieuses, la campagne a acquis son ampleur et sa date historique par les déclarations arrêtées par le *Verein deutscher Irrenärzte* dans une séance tenue à *Frankfurt-am-Main*, en mai 1873. Les articles les plus essentiels sont conçus ainsi qu'il suit :

« Les établissements pour aliénés, épileptiques et idiots, qui ne sont pas placés sous la direction de médecins, ne satisfont pas aux exigences de la science, de l'expérience et de l'humanité et ne peuvent partant être considérés comme appropriés au traitement et à l'entretien de ces malades, même au sens de la loi prussienne du 11 juillet 1891.

Il est partout un devoir pour l'Etat, les Provinzial- und Kreisverbaende (les fédérations d'assistance provinciales et de cercles) d'hospitaliser, traiter et entretenir les aliénés, épileptiques et idiots indigents dans des établissements placés sous la direction et la responsabilité de médecins.

Tous les établissements se trouvant en possession de particuliers ou de confréries religieuses doivent être placés sous la direction responsable de médecins et sous la surveillance spéciale de l'autorité.

L'acceptation postérieure par un médecin d'une place en un établissement point placé sous direction médicale viole l'intérêt public et la dignité du corps médical. »

Le ton quelque peu tranchant de ces déclarations souleva un grand émoi dans le monde pédagogique. Maintes protestations furent portées dans la presse et les réunions. L'une d'elles, tant par l'autorité dont elle partit que par son éloquence forte et simple, mérite mention. C'est la motion votée lors de la *septième conférence für das Idiotenwesen* à Berlin (1893).

I. — « Pour la direction d'établissements d'idiots les pédagogues, les ecclésiastiques et les médecins sont à mettre sur la même ligne.

II. — Nous reconnaissons que la collaboration médicale dans ces établissements est nécessaire, mais tenons spécialement dans les établissements qui,

d'une façon prépondérante, poursuivent des fins éducatrices, l'action pédagogique pour antérieure. »

Nous n'avons point ici à prendre parti dans cette querelle, du moins en ce qui concerne spécialement l'Allemagne. Bornons-nous à dire que les faits montrent qu'elle a d'ores et déjà dépassé le terrain de la théorie, et que l'Etat prussien, favorable aux thèses aliénistes, a d'abord réglementé les établissements d'idiots, d'épileptiques et d'aliénés, sous la prescription d'une direction médicale (arrêté ministériel de 1895). A la suite des réclamations des directeurs d'Anstalten pédagogiques, des modérations ont été introduites pour les Erziehungsanstalten recevant des idiots au-dessous de dix-huit ans, et telles que la direction médicale n'y est plus nécessaire. Mais il ne demeure pas moins que le médecin de l'établissement, aliéniste ou non, reçoit un pouvoir de contrôle et des fonctions plus étendues que jadis.

A un point de vue général, l'assistance éducative des arriérés ne peut prospérer que par une collaboration sur le pied de considération mutuelle des aliénistes et des pédagogues. Cette situation ne peut s'obtenir que si le pédagogue a acquis une certaine éducation aliéniste, et l'aliéniste une pédagogique.

Nous ne croyons pas cependant que cette collaboration, cette considération mutuelle entraînent la conséquence revendiquent que les pédagogues allemands, dans leur milieu spécial et sous l'action de

circonstances particulières : l'égalité de droits des pédagogues et des aliénistes à la direction d'établissements. Il est vrai, il est universellement reconnu que la médecine avec ses moyens ordinaires n'a point un peu de prise sur l'infirmité mentale de l'arriéré ; mais il s'agit de savoir si, de ce fait, l'antériorité et la supériorité du pédagogue se trouve fondée, si la conclusion n'est pas simplement que le médecin doit se tenir ici, comme il arrive pour les maladies mentales, pour les maladies nerveuses, sur une région neutre, anatomique, physiologique et psychologique, pédagogique aussi, assembler les aptitudes et les connaissances du praticien, de l'hygiéniste et du maître d'âmes. L'aliéniste arriériste, ainsi défini, se prête mieux que nul autre à diriger dans un sens conforme à l'intérêt pratique et à l'intérêt théorique de la science. Au point de vue pratique, une agglomération d'arriérés suppose une assistance infiniment diverse, pédagogique, mais aussi corporelle, mais aussi économique et sociale. Ces formes d'action hétérogènes ne peuvent être exercées sûrement qu'en partant de la science, qui, par ses observations et ses expériences, par sa notion des êtres arriérés et des conditions successives capables de leur assurer tout leur développement, donne le pratique coup d'œil d'ensemble, sous lequel les multiples rouages harmonisent leurs mouvements. Le pédagogue a la part exclusive d'éducation de l'enfance ; le chef

d'atelier se joint à lui, puis, à partir de l'âge viril, le remplace peu à peu, pour la plupart, jusqu'au jour où l'individu rentre dans la vie libre, pour certains toute leur vie ; tous deux sont des spécialistes : à l'aliéniste le gouvernement, la charge des intérêts généraux, que ses connaissances plus générales que celles du pédagogue et du chef d'atelier lui permettent excellemment de représenter vers le dehors, les organisations collectives et les particuliers en contact avec les arriérés confiés à l'établissement, et de régir à l'intérieur, en réglant les conditions communes de la vie au sein de la petite société, les conditions spéciales propres aux différents ordres des fonctions, les conditions individuelles d'ensemble, tirées de l'observation physique et psychologique, au sein desquels chaque arriéré recevra traitement efficace. Au point de vue de théorie, les études scientifiques des aliénistes n'ont vraiment l'indépendance et le champ nécessaire que si celui qui les accomplit a un contact perpétuel avec les malades, peut expérimenter et réformer suivant les besoins de ses recherches, sans permission ni compte à rendre : privilège point facile à concevoir autrement qu'avec l'autonomie d'un directeur d'établissement.

On a parfois vu une opposition entre les deux ordres d'intérêts, l'intérêt pratique assistant et l'intérêt scientifique. On a craint que trop de puissance donnée aux médecins n'aboutisse à sacrifier l'éduca-

tion des arriérés, leur préparation à une situation future au sein de la société à de cruelles expériences aux succès douteux pour la science, aux résultats certainement nuisibles pour l'individu qui y est soumis. En vertu de multiples arguments d'analogie fournis par d'autres directions monopolisées entre les mains du corps médical par ex. établissements d'aliénés, en vertu de l'expérience qu'offrent déjà en Allemagne et dans d'autres pays les établissements d'idiots à la tête desquels sont des aliénistes, l'affirmation vaut qu'un directeur médecin sait exercer sa charge dans un sens positif et faire prévaloir le haut devoir d'humanité dont il a la garde à ses besoins et à sa curiosité de savant.

Là où la direction est dans les mains pédagogiques, vient immédiatement après le directeur le médecin. Ce qui a été dit plus haut démontre assez l'importance du rôle que celui-ci a à jouer au sein de la société des arriérés à éduquer, et quelle considération, quelle indépendance doivent lui être conférées. Il va de soi que le médecin, pour se tenir à la hauteur de ses fonctions, doit d'abord avoir reçu la formation aliéniste spéciale, ensuite être à demeure dans l'établissement, y habiter, et là où cette condition ne peut se réaliser, y avoir son centre d'occupations, sa principale clientèle.

Sous l'action régulatrice de la direction, travaillent dans une large autonomie les éducateurs. A

eux appartient la fine influence individualisante exercée sur le groupe d'enfants arriérés avec lequel ils vivent en commun. La forme spéciale d'éducation exigerait qu'un même maître guidât ses élèves dans toute la suite des actes de leur vie au sein de l'établissement : mais ce n'est qu'un principe, et dans les faits une division des tâches a lieu entre des pédagogues, chargés principalement de l'enseignement et des employés subalternes, surveillant au repas, au dortoir et pendant les heures de liberté. Enfin, pour les pensionnaires les plus âgés, approchant de l'âge où l'on quitte l'école, les chefs d'ateliers ont leur rôle.

L'extrême difficulté de ses fonctions suppose du corps enseignant des établissements d'idiots des qualités morales d'élite et une préparation empruntée à des domaines divers, dépassant en étendue celle des pédagogues ordinaires, d'autre part plus spéciale que celle-ci. Deux conséquences en découlent : l'exigence d'un recrutement choisi, la nécessité d'une spécialisation antérieure, d'un temps d'études et de pratique dans le domaine de l'arriérisme avant d'occuper un emploi. Cette dernière conséquence, par suite même de ses grandes difficultés de réalisation, qui tiennent à l'absence d'institutions propres (séminaires, cours, bourses d'études), permettant à des pédagogues pourvus des diplômes ordinaires de se for-

mer à l'éducation des arriérés n'est point satisfaite en général dans les Idiotenanstalten. La première s'y trouve seulement partiellement réalisée. Les établissements, pour prétendre à un personnel de choix, doivent faire à leur pédagogues une situation plus avantageuse au point de vue économique, plus libre et plus considérée, plus ouverte à l'avenir que n'offre le service d'enseignement dans les écoles ordinaires. Si cette position privilégiée, moyennant quelques sacrifices, se trouve présente dans les établissements publics, elle est exceptionnelle dans l'assistance privée. Sans parler de causes accidentelles diverses tenant à l'organisation de telle ou telle œuvre, une a un caractère général : la grande insécurité pour les instituteurs de l'Etat à prendre service dans les Idioten-Anstalten privées. C'est parmi ceux-ci naturellement que se rencontrent le plus d'aptitudes, de goûts, par conséquent de garanties à pratiquer la pédagogie arriériste. L'Etat, les administrations publiques devraient avoir à devoir, considérant le bienfait social rendu par toute Idioten-Anstalt, de donner aux instituteurs tout ce qui peut favoriser une spécialisation pour le salut des déshérités de l'esprit exercée dans les œuvres privées : identification aux membres du corps enseignant des écoles publiques de normaux, traitement, avancement, droits à la retraite semblables, possibilité de rentrer en place dans l'enseignement d'Etat, etc.

La législation dans l'ensemble des Etats allemands se montre au contraire rigoureuse à l'égard des instituteurs et institutrices qui quittent les écoles pour entrer dans les *Idioten-Anstalten* privées : la législation prussienne leur refuse même de compter, en vue de la retraite, pour un temps supérieur à dix ans, la période passée en dehors de l'enseignement public et ne leur compte dix ans que sous la restriction qu'ils versent à la caisse de retraites une contribution de 270 marks par an pour instituteurs et de 120 pour institutrices. Le Wurtemberg et d'autres Etats ont édicté une réglementation analogue : plus de libéralisme existe seulement en Bavière et en Saxe. Il en résulte d'énormes difficultés pour la bienfaisance privée arriériste à s'assurer le concours de maîtres, pourvus des diplômes et ayant déjà une certaine pratique dans les écoles communales ; plus encore à se l'attacher pour un temps prolongé ; de sorte qu'infiniment souvent des hommes point doués de l'expérience nécessaire seront appelés : d'où des méprises, des lenteurs et un ensemble de conditions opposées aux succès pratiques de l'assistance des arriérés et à ses progrès théoriques.

Des exigences moindres en connaissances, aussi élevées en dons, en caractère et en pratique s'adressent aux surveillants, qui succèdent aux maîtres totalement ou partiellement en dehors des heures d'enseignement. La charge délicate leur incombe de diriger

le groupe des arriérés rendus à la spontanéité de leurs penchants par l'interruption de la discipline de classe, de les habituer aux actes élémentaires de la vie, manger, s'habiller et se déshabiller, se nettoyer, faire des commissions, etc., se servir eux-mêmes et servir aux autres, choses que la plupart ont incapacité à exécuter spontanément, enfin leur donner le pli de l'existence collective, de l'ordre et de l'obéissance aux interprètes du règlement, de mettre en action les germes de moralité déposés par l'école. C'est pourquoi les grandes Idiotenanstalten soumettent leurs candidats aux postes de surveillants, *Pfleger*, à un stage préalable, de deux ans par exemple, au bout duquel ils les placent définitivement ou les éliminent comme impropres à leur service.

Nous renvoyons aux chapitres postérieurs, qui seront consacrés à l'apprentissage et à l'utilisation économique des arriérés, la question des chefs d'atelier.

La caractéristique des pupilles des établissements dont nous nous occupons a déjà été fixée en grande partie. Vers en bas, il y a intérêt à séparer absolument l'établissement, maison d'éducation de l'établissement, maison d'hospitalisation de là l'exclusion des premiers établissements des sujets inéducables. Comme la mesure de l'inéducabilité s'acquiert purement par l'expérience faite, qu'elle ne suit point absolument la ligne de capacité ou d'incapacité sco-

laire, il y a à tout moment dans un établissement d'éducation un certain nombre d'arriérés que leur mentalité inférieure désignerait en apparence plutôt pour l'hospitalisation simple, mais à l'égard desquels cependant une action éducative doit être tentée. D'autre part, les enfants chez qui l'idiotie se complique d'infirmités des sens (cécité, sourd-mutisme, etc.), d'autres lourdes infirmités, de maladies endémiques contagieuses (tuberculose), puis d'épilepsie, enfin d'aliénation mentale et de dépravation morale profonde (moral Schwasin) n'ont point non plus là leur place. La séparation vers en haut se heurte à des obstacles, particulièrement quand, ainsi que c'est le cas en Allemagne et dans l'ensemble des pays civilisés, à côté des établissements existent des écoles d'arriérés. Là encore, point de mur qui partage. En général, les Hilfsschüler présentent un esprit moins obtus que les pensionnaires des Anstalten, mais avec infiniment d'exceptions : les unes de nature, qui seront toujours, déterminées par des situations de fait (absence d'Hilfsschulen, conditions de famille nécessitant ou empêchant l'internement, etc.), qui amènent ici à placer un enfant relativement doué dans un établissement, là au contraire à conserver un faiblement doué dans un Hilfsschule ; les autres, d'accident, tenant au temps présent, où le mouvement nouveau des Hilfsschulen n'a point encore abouti à une délimitation nette de

leur domaine. Sur le terrain mouvant de transition de l'Hilfsschule à l'Anstalt, un seul point demeure dès maintenant fixe : c'est la convenance dans la seconde, l'inconvenance dans la première de tous les arriérés impropres à être éduqués d'une façon prépondérante par l'enseignement, mais qu'une pédagogie appropriée peut quand même amener à un certain développement d'esprit, voire à une indépendance économique totale ou partielle.

Une condition importante, dont dépend la réussite de l'effort éducatif, est l'âge des arriérés : ceux-ci devant être mis en traitement prolongé commençant aussitôt que possible, dès la première enfance, finissant par delà l'âge adulte. Tandis que les écoles d'arriérés sont assujetties au règlement des écoles de normaux, à un âge minimum, correspondant à l'époque normale de la vie où l'intelligence a capacité de recevoir une culture abstraite, idéologique, les établissements s'ouvrent aux arriérés, d'après leurs besoins propres, dès que se constate avec suffisamment de certitude leur faiblesse d'esprit et la nécessité d'un traitement spécial : le minimum peut ainsi descendre jusqu'à quatre ou cinq ans. En fait, la plupart des pensionnaires n'entrent que plus âgés, à sept, huit et neuf ans, et non immédiatement, mais après avoir subi l'épreuve de l'école de normaux, de celle d'arriérés, de l'éducation familiale, parfois de l'une des trois, parfois de deux, parfois de

toutes. Quels inconvénients découlent de l'entrée en œuvre trop tardive du régime d'établissement, la fragilité de nature des arriérés le fait prévoir : stagnation de développement intellectuel, allant jusqu'à l'irréremédiable arrêt et à la décadence commençante, développement pathologiquement localisé, et principalement en ce qui concerne la sensibilité violée par des conditions contraires, amenée à l'aliénation ou aux déviations de la moralité, tels sont les plus ordinaires. Quant aux remèdes, il faut les envisager en vue des causes déterminatrices du mal, généraux comme elles. A l'ignorance de la société, de la famille, de l'école, qui engendre la plupart des méprises dans l'éducation des arriérés, celle-ci en particulier, obvie la vulgarisation de plus en plus large des connaissances de l'aliénisme, de la pédagogie arriéristes, un fonctionnement de plus en plus facilité de la caractérisation des arriérés. — Le deuxième terme qui limite le temps d'éducation, l'âge de sortie, ayant sa principale détermination non plus tant dans les besoins de l'éducation générale que dans ceux de l'éducation technique, économique, ne sera précisé que dans les développements postérieurs ; et nous nous bornerons à affirmer qu'en général, il doit être reculé par delà l'âge de puberté, où prend fin l'école, qu'en particulier, il doit être fixé d'après le caractère propre de chaque arriéré.

Une autre condition, sous laquelle doivent être

examinés les pupilles de l'établissement, c'est celle de leur situation de famille. Elle a un grand poids dans l'éducation en milieu fermé. Outre que l'influence passée du milieu familial laisse sur chaque enfant des traces ineffaçables, il entre toujours beaucoup des parents dans l'établissement ; et enfin à eux appartient l'avenir, quand viendra l'heure de la sortie. Avoir contact étroit avec la famille pour la connaître en vue de connaître l'enfant, pour agir sur elle et recevoir son action parfois éclairante, l'élever, s'il se peut, au rang de membre éducateur, s'il est impossible, pour arriver à la remplacer, même à la combattre : c'est un devoir inviolable pour la direction et les maîtres. — La situation de famille, examinée au point de vue social, de classe et de fortune, devrait demeurer, au regard du traitement pédagogique, sinon sans intérêt, au moins sans répercussion de fond. Il est vrai que la plupart des enfants arriérés reçus dans les établissements, et principalement dans les établissements publics fondés et entretenus par l'assistance de l'Etat et des autres groupes administratifs appartiennent à un milieu homogène, pauvre. Mais il se trouve parmi eux de mieux situés économiquement. Les derniers doivent vivre sur un pied d'égalité absolu avec les premiers, pour que la société demeure harmonique, concordante, et l'action éducative exactement proportionnée aux besoins essentiels de chacun. Ce principe n'est malheureu-

sement point respecté toujours : dans le cas particulier de l'Allemagne, beaucoup d'Idiotenanstalten répartissent leurs pensionnaires, suivant le prix de pension versé pour eux, en classes (3 classes, le plus souvent), qui ne se fondent point, il est vrai, sur une séparation dans l'enseignement, mais aboutissent à des privilèges de logement et de nourriture n'en arrivent pas moins à constituer une série de groupes hétérogènes en soi et s'opposant les uns aux autres.

Le fonctionnement des différents facteurs dont le caractère vient d'être analysé, c'est-à-dire l'éducation, la vie d'établissement, se précise et s'exprime dans un cadre d'espace. Ce cadre, s'impose à un court examen. Tel que les progrès modernes l'ont constitué, la construction de l'établissement d'idiots, suivant un mouvement commun avec d'autres établissements, maisons d'aliénés, de correction, hôpitaux, etc., a évolué de l'ancienne apparence de caserne et de cloître à celle de petite cité. Dans sa situation au sein de la campagne, mais à proximité d'un gros village ou d'une petite ville, de façon que les exigences de l'hygiène et ceux d'une éducation pratique bien entendue, rattachant les pensionnaires par quelque contact au milieu libre, qu'ils doivent connaître puisqu'ils y rentreront un jour, il s'ordonne en bâtiments complexes, indépendants les uns des autres, séparés par des carrés de

jardin ou de parc. D'une part, les pavillons d'habitation : une réunion de petits groupes d'enfants, de familles, au nombre de deux ou trois, les occupent ensemble, chaque groupe ayant ses pièces spéciales où dormir, se laver, se tenir pendant le jour, en dehors des heures de classe ; une salle commune s'y trouve pour les jeux, les occupations collectives. D'autre part, les bâtiments plus considérables destinés aux écoles, aux ateliers, aux gymnases, aux réfectoires et aux cuisines réunis, aux bains ; les bâtiments des services d'administration, la chapelle et l'hôpital ; ceux de la blanchisserie, de la chaufferie et de la machine électrique servant à l'éclairage ; enfin les bâtiments d'économie rurale, écuries, étables, granges, remises, etc.

La première impression qui se dégage de la vue totale est exactement celle qui répond au principe primordial de la pédagogie arriériste : décentralisation, individualisation. La seconde suppose, complète et réduit dans une certaine mesure la première : celle de collectivité souple, libre, naturelle. Le travail éducatif s'aperçoit ici dans sa double tâche, d'agir fortement sur l'individu immédiatement donné et aussi de le rattacher à la vie sociale. Celle-ci a d'abord son point de départ dans la constitution de petites communautés vivant ensemble sous la direction d'un éducateur, dans lesquelles les enfants sont répartis d'après le principe de leur affinité de nature,

puis dans les collectivités plus larges de la classe, de l'atelier, du réfectoire ; enfin dans celles où le corps formé par l'établissement apparaît tout entier, à l'église, dans la salle de réunion, où sont donnés périodiquement des spectacles et des concerts.

Il a déjà été dit combien l'établissement permet une éducation plus foncièrement individualisante que toute autre institution, telle que l'Hilfsschule. Cela résulte, nous l'avons dit aussi, du contact de tous les instants des éducateurs avec leurs pupilles. Dans la pratique, si une division de fonctions entre pédagogue, surveillant, etc., a lieu, qui affaiblit dans une certaine mesure l'unité de rapport de maître à enfant, que nous avons supposée dans notre précédente exposition de principes, la coexistence, la communauté professionnelle, la hiérarchie, qui mettent sans cesse en présence les uns des autres les différents agents éducateurs, créent une continuité réelle dans la connaissance de l'individu et l'action sur lui : la part de vie connue par l'un est répétée à l'autre, qui l'ajoute à sa propre page, et ainsi se compose un livre entier, auquel a travaillé une collaboration si étroite que chacun des auteurs le considère comme étant du commencement à la fin son œuvre propre. Cette individualisation extensive est d'autre part supérieurement naturelle et pratique. Quoiqu'elle fasse, la culture de l'école demeure artificielle, parce que localisée ; malgré ses tentatives,

son accommodation à l'arriéré, l'adjonction à l'enseignement intellectuel d'un enseignement manuel, elle néglige l'être actif de l'enfant. Elle néglige d'abord celui qui exécute les fonctions générales de la vie. L'établissement a au contraire une emprise puissante sur cette partie de la personne ; il l'observe, il la cultive en soi et simultanément avec le reste. Il forme le faible d'esprit à manger, boire, dormir, à s'habiller, se déshabiller, à se nettoyer, etc., bref à se servir lui-même, ce qu'un normal sait de lui-même, ce que celui-ci doit apprendre. L'école ne pèse que d'une façon restreinte sur l'enfant agissant spontanément, sous l'action de son caractère, ou en détermination, en réaction vers le dehors. Cela tient à son domaine singulièrement schématique par rapport à la réalité, et d'autre part à la contrainte, que son caractère de milieu spécial, étranger, oppose à une expansion pleine de la jeune nature ; et si chez l'anormal, incapable de se concentrer et réfréner autant que le normal, plus se manifeste des tendances et des sentiments aux heures de classe, ce n'est cependant qu'en retrait et par échappées, derrière la crainte du maître, l'impression du silence environnant et le malaise de ne point se mouvoir à volonté. L'établissement voit et tient au contraire tout entière la personnalité impulsive et réagissante, sous le flux continu de l'instinct, des habitudes, des humeurs, des brusques courants

de tendances et des impulsions extérieures. A l'action défectueuse, il a le pouvoir, si utile, étant donnée la faible mémoire de l'arriéré, de faire suivre immédiatement la rectification appropriée, selon les conditions personnelles de l'auteur et selon celles du dehors.

La conséquence d'une individualisation extensive, intensive et pratique est une culture forte de l'initiative individuelle. Un contraste singulier existe ainsi entre l'influence de l'internat sur l'arriéré et sur le normal. Tandis que les nombreux soutiens qu'il donne nuisent à celui-ci, né pour croître de sa poussée libre à l'air rude et fortifiant, et le rendent esclave, ils affranchissent graduellement celui-là, à la faiblesse duquel ils sont nécessaires, comme des appareils orthopédiques aux jambes encore trop frêles pour marcher en équilibre. L'enseignement en action et la constante surveillance inculquent à l'arriéré un fond solide d'habitudes : après des flottements sans nombre, il arrivera à exécuter les actes biologiques et de la moralité élémentaire avec une régularité automatique. Se sentant au bien-être d'un entourage créé pour lui, aidé et dépendant, comme c'est au début impérieusement, comme ce sera toujours un peu son besoin, il s'enhardit progressivement à agir d'une façon autonome, il en prend le goût. Mais l'éducateur qui a su faire germer le jeune penchant saura aussi l'exercer par mille sollicitations,

demandes, commissions, le rendre puissamment déterminateur, nécessaire, et d'autre part, l'amener au regard d'une conscience de plus en plus claire, judicieuse, habile à adapter les manifestations d'activité aux circonstances extérieures et aux moyens personnels. Ces éléments : automatisme des actes des plus instinctifs et ordinaires, goût et sentiment de la nécessité d'une action spontanée, jugement sûr de son opportunité, si on y joint une intelligence, une sensibilité, une volonté et une idée de personnalité développées par ailleurs pédagogiquement élèvent l'individu arriéré qui les a acquis au rang d'individu voulant et agissant d'une façon autonome.

L'établissement, nous l'avons dit, offre la meilleure éducation de l'esprit collectif. La raison essentielle, déjà mise en valeur, est que l'arriéré s'y trouve au milieu de ses semblables, qu'il comprend, qu'il est disposé à aimer et à servir. Une autre raison est que l'établissement forme une petite société cohérente, complète et complexe, telle que l'arriéré peut en avoir conscience. Cette société tient sur un champ d'espace facile à embrasser : les individus qu'elle groupe, l'enfant, par le commerce quotidien ou par des occasions de rencontre et de réunion, les connaît pour la plupart. Sa hiérarchie du directeur au Pfleger est simple, continuellement présente à ses yeux comme une forte image. Il perçoit, comprend, a appris quelles institutions distinctes elle renferme : celles de la vie

domestique, celles de l'ordre scolaire, celles de l'ordre économique, celles de l'ordre religieux et social. Il en connaît le but bienfaisant, son assistance et l'assistance de ses semblables, déplacés au sein du vaste monde libre. L'établissement, milieu collectif, a, dans le temps, une histoire, et une branche de celle-ci est imprimée dans la mémoire de chaque pensionnaire, singulièrement incomplète, il est vrai, désordonnée, pivotant autour de l'axe chancelant des souvenirs de la vie individuelle, mais qui crée un lien d'attachement, qui est occasion à réminiscences, à récits, preuve d'ancienneté et d'états de service. L'ensemble des conditions sociales, comprises et aimées, crée l'harmonie dans la république et au sein de l'âme de chaque citoyen. L'arriéré, sous l'idée qu'il se forme d'une communauté avec ses maîtres, ses camarades, se sent d'une part sujet de devoirs et d'autre part sujet de droits. Il reconnaît sa dépendance, son obligation à obéir, à sacrifier de ses sentiments personnels, parce qu'il trouve réalisée, dans l'ordre collectif, la défense de ses intérêts, sa protection. Il arrive peu à peu à l'opinion qu'il occupe, dans l'établissement, sa place de membre utile à soi et aux autres, et à y conformer ses pensées et ses actes.

A l'étude de l'établissement envisagé comme milieu collectif se rattache immédiatement l'étude de la discipline. Celle-ci se présente sous deux formes

principales : l'une impérative, l'autre répressive. A examiner la première dans ses rapports avec les pensionnaires, elle a au début son unique centre, plus tard son centre principal, dans l'influence personnelle de l'éducateur sur l'enfant. Elle n'a d'abord point du tout, elle ne revêt dans la suite que très légèrement le caractère de règle et d'autorité générale, respectable à tous. De sorte qu'on est fondé à se demander si l'action éducative, constamment exercée sous le caractère d'extrême individualisation, peut vraiment, si on l'examine sous sa forme autoritaire, impérative, s'appeler discipline, au même titre, si une loi faite pour chacun peut s'appeler une loi. De la discipline répressive nous dirons que, si à l'égard des normaux elle ne doit exercer que le rôle le plus limité possible, son domaine, à l'égard d'arriérés, se restreint plus encore. Elle apparaît plus comme curative que répressive, a à tâche, non de maîtriser violemment, mais de traiter, par le calme, l'isolement les dispositions le plus souvent malades qui créent les volontés rebelles. Dans les cas extrêmes seulement se justifient les punitions proprement dites, et à la condition essentielle qu'elles respectent la limitation du jugement, la fréquente faiblesse corporelle des arriérés.

L'éducation d'établissement a été examinée jusqu'à présent en général. Il convient maintenant de l'examiner dans ses applications et moyens parti-

culiers : ceux-ci constituent l'éducation systématique, et le principal est l'enseignement.

L'enseignement ne peut avoir dans un établissement d'idiots la quasi-omnipotence qu'il revêt dans une école. Cela résulte de deux raisons essentielles. La première est que l'établissement a une destination d'éducation large, s'appliquant à tout arriéré capable d'arriver à une relative indépendance économique et sociale. Cet avenir ne dépend point absolument de l'aptitude à recevoir une culture intellectuelle. La seconde raison est la possibilité d'exercer sur les facultés mentales entravées dans leur développement une influence éducative multiple, à tous les moments de la vie et non seulement *ex cathedra*, au cours des heures de classe, le seul temps où une Hilfsschule par exemple a en somme contact avec le sujet à éduquer.

L'enseignement n'est pas également étendu à tous les pensionnaires. Les uns, les mieux doués, le recevront sous une forme complète, conforme aux principes déjà exposés ; les autres n'en recevront qu'un embryon, et l'effort portant sur eux consistera essentiellement à les former immédiatement à une vie pratique. A leur égard, il n'est guère exact de parler d'enseignement, mais plutôt d'éducation méthodique.

Une organisation pratique permet la constitution des deux groupes auxquels s'appliqueront les deux

formes d'éducation : ce sont les classes élémentaires (Vorschule). Dans ces classes, l'esprit des jeunes arriérés est occupé d'une façon simple, préparatoire, en vue d'organiser ce développement des sens, de la mémoire, de l'intelligence, de la main et de la voix qui représente un antécédent nécessaire de l'école, et qu'à la différence du normal, le faible d'esprit ne saurait atteindre avec ses seules forces. Exercices des sens, premières leçons de choses, exercices de la main (travaux et jeux de Froebel), exercices de prononciation et d'articulation, mouvements coordonnés du service de la personne (Selbstbedienung), jeux, etc., tel est le programme. La petite école est subdivisée elle-même en plusieurs divisions, de façon que l'enseignement suive un ordre croissant de difficultés et de complications, et les élèves passent de l'une à l'autre, au fur et à mesure que leurs progrès le permettent. Des observations faites, des résultats acquis se déduisent l'appréciation sur les aptitudes de chaque individu et s'il doit ou non entrer à l'école.

L'école, composée des mieux doués, présente tant par son organisation que par son enseignement une physionomie à peu près analogue à celle d'un Hilfsschule, que nous décrirons par la suite : 6 classes réunissant un petit nombre d'élèves (12 à 16), un programme comprenant les matières les plus simples et les plus pratiques. Les divergences se rattachent d'abord au fait que le personnel d'élèves se

tient à un niveau intellectuel inférieur, et selon la formule peut-être un peu catégorique qu'on en a donnée, qu'il peut au plus apprendre les notions enseignées dans les basses classes des écoles de normaux, tandis que l'Hilfsschüler peut recevoir la culture d'un normal des classes moyennes. Une seconde divergence et un second fait, c'est l'importance, par rapport aux autres disciplines l'égalité, même, comme il arrive dans les hautes classes, la prépondérance donnée à la formation pratique économique manuelle.

Le soin apporté à l'enseignement manuel s'explique aussi bien par les tendances utilitaires qui dominant toute cette éducation que par les ressources multiples, ateliers, personnel technique, etc... que renferme l'établissement. Cependant la remarque s'impose que, pour que l'édifice de l'enseignement conserve son caractère harmonique, le travail manuel doit être organisé sous les conditions de large culture de la main et de l'esprit, par lesquelles nous l'avons déjà défini, ne point se mécaniser, ni se spécialiser avant l'heure, encore moins se laisser asservir à des buts vénaux.

La division des arriérés inaptes à suivre l'école est soumise, d'une part, à une sorte d'enseignement suivant les directions de la Vorschule, (leçons de choses, exercices des sens et de la main, de la parole), et d'autre part, à une préparation pratique extensive :

celle-ci consistant à faire apprendre d'aussi bonne heure que possible à l'enfant un métier ou partie de métier, qui lui assure plus tard son gagne-pain dans la vie libre. Ici le travail manuel, conformément à la constitution mentale des sujets, suppose au contraire une spécialisation, une mécanisation précoce.

Une œuvre d'assistance des arriérés est, par sa nature même, non seulement éducative de l'esprit, mais encore traite le corps. Ce besoin est satisfait, d'un côté, par une rigoureuse application des principes d'hygiène collective (aération, éclairage, eau etc.), d'un autre, par une hygiène individualisante, fortifiant et développant les forces physiques (nourriture, vêtements, éducation physique et sportive, etc.), et d'un autre enfin, par le traitement méthodique de toutes les maladies et infirmités dont sont atteints les pensionnaires.

La vue que nous avons eue jusqu'ici sur l'établissement est une partielle et analytique. Elle n'a point porté sur tous les éléments constitutifs, mais seulement sur ceux qui fonctionnent pour l'éducation de l'arriéré enfant. Elle eût tout examiné, et ces éléments là et les autres, qu'elle ne donnerait pas encore impression de l'ensemble. Pour avoir la vue totale, il faut se placer à un point d'où apparaisse l'unité de la bâtisse, le moteur central de l'activité qui y règne. Le point dominant, qui commande l'aspect général

de la société d'arriérés est l'examen de son esprit collectif, des tendances et des courants d'idées que la vie commune et l'œuvre entreprise solidairement ont imprimés sur la personnalité de ses membres dirigeants. Notre objet n'est point d'entreprendre une semblable analyse, qui d'abord supposerait une exposition infiniment plus complète et précise des conditions de la vie d'établissement; nous n'en dégagerons, en toute brièveté, qu'un élément déjà touché, assez typique par lui-même pour donner quelque aperçu général, quelque unité. Les choses et les gens de l'établissement reflètent l'utilitarisme, l'esprit pratique. Le point de vue auquel se place l'école, qui est, par la nature des choses, celui des résultats pédagogiques acquis plus ou moins immédiats, disparaît complètement de la scène; et l'éducation générale, l'enseignement, tous les facteurs d'influence travaillent de concert au but lointain de l'affranchissement économique et social de l'arriéré. Ici deux choses caractérisent la tendance pratique: d'une part le but défini, d'autre part les moyens les plus simples et sûrs de parvenir au but. Le but, c'est-à-dire les conditions futures au sein de la société, où à l'individu élevé peut subsister, une longue expérience, la connaissance psychologique, le contact prolongé avec les faibles d'esprit de tous les âges, avec les normaux engagés en rapport avec eux, les essais faits sur place même permettent de le préciser avec rigueur. Quant

aux moyens, la vieille tradition de l'établissement les a dégagés et appropriés, alors que l'école n'existait point encore; et, par l'étendue, de la tâche éducative dont elle naît sans cesse, elle demeure leur principale, leur meilleure ouvrière. Le milieu physique est constitué de façon à fortifier et à tremper le tempérament de l'arriéré, hygiénique, plaisant et sobre, analogue à celui qu'il pourra habiter plus tard ; le milieu collectif, dans sa simplicité, prépare la morale élémentaire et fortement empreinte qui sauvegardera ; la pédagogie générale et appliquée a souci de n'exposer que le constamment utilisable, soit dans la vie économique, soit dans la vie sociale, sous leur forme donnée. Dans la ferme conception du but et des moyens les divers organes et les diverses fonctions de l'organisme éducatif se limitent, se hiérarchisent et se soutiennent : point de petite tâche, point d'agent inférieur qui n'ait sa part à l'œuvre complète, à qui puisse être attribuée une participation aux résultats définitifs. Le continuel courant d'esprit pratique qui harmonise les efforts à un moment déterminé entretient leur sûre succession, leur évolution. Chaque étape de l'éducation a sur l'avenir cette direction générale commune : l'indépendance définitive de la personne arriérée, et aussi une direction particulière ; l'indépendance provisoire de pensée et d'action, qu'exige l'étape suivante. Les périodes que la théorie oppose sont des abstractions ;

et, suivant un chemin, insensibles à l'action éducative passe de son premier objet, l'usage régulier par l'enfant au développement dévié de ses facultés spontanées à son second, concentration de la pensée et de l'activité en vue de fins réfléchies, à son dernier, concentration de la pensée et de l'activité en vue de fins économiques et sociales déterminées.

Le but de l'Hilfsschule est d'assister par l'éducation les enfants arriérés que leur développement intellectuel rend incapables de demeurer dans les écoles de normaux, mais qui, cependant, par l'ensemble des conditions physiques, mentales et sociales qui les caractérisent, se prêtent à demeurer dans la vie libre. L'Hilfsschule remplit son but principalement au moyen de l'enseignement. Si l'on tient compte des principes précédemment exposés de la pédagogie arriériste, qui veulent que l'influence des différents facteurs éducatifs s'unifie et se solidarise en vue d'une culture générale du corps, de la pensée et de l'action, les différences tranchées, d'ailleurs contestables, que l'usage établit entre l'enseignement et l'éducation n'a point ici de fondement : si l'Hilfsschule dans le sens ordinaire du mot enseigne, elle éduque aussi et dans la plus large mesure. De sorte qu'elle place, entre l'école de normaux, institution d'enseignement et l'établissement d'arriérés, institution d'éducation, comme un chaînon intermé-

diaire. Cette qualité d'organe mixte, sa cause, les besoins complexes des sujets à éduquer que l'école d'arriérés, doit satisfaire, donnent à l'organisation une sorte d'indécision de caractère, où se jouent et luttent les courants venus du milieu scolaire pour normaux et du milieu éducatif fermé pour arriérés. Le principe de l'Hilfsschule, et sa marque propre, son organisation sont un produit lentement élaboré au cours d'une succession de faits, point encore définitif ; quelque introduction historique est donc ici nécessaire, et la logique commande, d'autre part, de maintenir l'examen sous un point de vue constamment relatif aux faits, réaliste.

L'Hilfsschule a eu son origine en Allemagne. Une agitation d'idées, déterminée, d'une part, par les progrès de l'assistance des arriérés en général, d'autre part, par les conditions spéciales de l'assistance arriériste allemande, en a été le point de départ. Dans le troisième quart du dernier siècle, vers les années 1863-1864-1865, où la propagande en faveur des nouvelles écoles se localise, la pédagogie arriériste avait déjà, dans les établissements, acquis ses vérités essentielles et principalement en ce qui concerne l'enseignement proprement dit, envisagé dès le commencement comme la principale tâche, la plus difficile et la plus productive, en faveur des faibles d'esprit. La pédagogie et la médecine arriériste, à mesure que leurs observations s'étendaient, voyaient

sans cesse s'élargir leur domaine de cas, et à côté des formes extrêmes, telles que le crétinisme, sur qui s'était uniquement concentré l'attention des prédécesseurs, se dessiner les formes moyennes et bénignes, dissimulées sous leur similitude avec la normalité. Les Idiotenanstalten se développaient trop lentement au gré des besoins nouveaux, et leurs ressources ne leur permettaient que de recevoir les idiots inéducables ou ceux dont l'éducation exigeait un sacrifice d'efforts particulier, laissant les autres végéter sur les bancs des écoles communales.

La première voix qui s'éleva en faveur des abandonnés fut celle du Dr Kern, le pédagogue arriériste, fondateur d'une des premières Idiotenanstalten. Une conférence tenue en novembre 1863 à la Paedagogische Gesellschaft à Leipzig, sur l'éducation et le traitement des idiots, lui fournit l'occasion de proposer la fondation d'écoles spéciales. En 1864, Stœtzner, qui avait enseigné à l'Idiotenanstalt royale d'Hubertusburg, reprit l'idée dans une brochure : *Schulen für schwachbefähigte Kinder. Erster Entwurf zur Begründung derselben*. (Ecoles pour faiblement doués. Premier projet en vue de leur fondation), et la revêtit de la forme positive d'un plan d'organisation et d'études. Comme le Dr Kern, comme autrefois les promoteurs du mouvement des Idiotenanstalten, il argumentait de la haute signification sociale de l'institution nouvelle : « Que dans toutes les grandes

villes on fonde des écoles pour faiblement doués, afin que ceux-ci, qui pour la plupart tombent ensuite à la charge de la commune, soient formés, par les personnes aptes et l'enseignement convenables, à la qualité d'hommes utiles ! » Il reprit ses vues dans une conférence faite pendant la session de l'Heilpädagogische Sektion à Hannover, du 18 au 20 septembre 1865 et dans un mémoire adressé au Rat de Leipzig, sur la fondation d'une Nachhilfschule dans cette ville même. Stöetzner concevait cette Nachhilfschule comme une sorte d'école avec pensionnat, où les enfants les plus pauvres pussent recevoir, outre l'enseignement, les soins physiques et moraux appropriés, voire le logement en permanence.

La proposition trop large de la réforme en fit l'échec : le corps municipal, craignant des charges financières trop lourdes, refusa de passer à l'exécution. Et l'idée de Kern et de Stöetzner ne germa point d'abord à Leipzig, mais dans d'autres villes d'Allemagne. Les premières de celles-ci furent Halle, Chemnitz et Dresde.

A Dresde, en 1865, une conférence d'instituteurs exprima le vœu que des écoles spéciales pour arriérés fussent fondées. Et un rapport fait la même année par un instituteur délégué à la session de l'Heilpädagogische Sektion à Hannover, exposa les idées de Stöetzner.

La Schuldeputation (direction de l'enseignement

municipal), favorable en principe à la chose, ne passa cependant pas à la fondation immédiate d'une école, parce que les projets soumis lui semblaient trop onéreux, et s'arrêta au système intermédiaire de répétitions données à domicile aux frais de la ville aux enfants incapables de suivre l'enseignement, désignés par la conférence des directeurs d'école et examinés par le médecin du quartier. Ce ne fut et ne pouvait être qu'un moyen d'attente. La Schuldeputation revint à la première idée, et fit un projet, arrêtant la création d'une classe d'arriérés à deux divisions à Dresden-Altstadt. Le Rat vota son assentiment. Et le 16 septembre 1867, la classe fut ouverte avec 16 enfants. L'année suivante, le 2 janvier 1868, une autre classe à 2 divisions aussi, fut établie à Dresden-Neustadt. L'une et l'autre de ces deux nouvelles organisations scolaires se présentent comme des démembrements de la Volksschule, qui lui demeurent étroitement rattachées. Les maîtres chargés de l'enseignement sont des Hilfsehrer (instituteurs stagiaires, qui, outre leurs fonctions dans les classes d'arriérés, continuent leur service après comme avant dans les Volksschulen. Chaque classe est placée sous la direction et la surveillance d'un directeur d'école du quartier. Le programme et la durée des heures de classe sont limités aux proportions les plus modestes : deux heures par jour (matin ou après-midi) portant alternativement sur les leçons

de choses, la lecture, l'écriture et le calcul. Sous la pression de l'expérience, indicatrice des besoins et des moyens de les satisfaire, les classes d'arriérés acquièrent une indépendance et une extension de domaine croissantes : corps enseignant propre, dispensé de tout autre service, accroissement des heures de classe, sectionnement en classes nouvelles, création de classes nouvelles dans d'autres quartiers de la ville. L'école de l'Altstadt, au développement particulièrement favorisé, groupant six classes, dirigée d'une façon autonome par un Oberlehrer, est arrivée, sous sa forme actuelle, au rang de véritable unité scolaire.

Des Hilfsschulen furent fondés successivement à Gera (1874), Apolda (1877), Elberfeld (1879), Braunschweig et Leipzig (1881), Dortmund (1883), Koeln (1886), Düsseldorf, Lübeck, Aachen (1888), Frankfurt (1889).

Dans les dix dernières années du xix^e siècle et dans celles du siècle qui commence, le nombre des Hilfsschulen s'est multiplié avec une rapidité vertigineuse. Pour la Prusse seule, une statistique officielle, dressée en 1903, qui est déjà vieillie, révèle que, depuis 1892, le nombre des écoles, qui était de 26 avec 64 instituteurs et 700 élèves, s'élevait déjà alors à 143 écoles à 395 classes, avec 398 instituteurs donnant tout leur enseignement et 31 institutrices pour le travail manuel, et 8.207 élèves. Le nombre des villes possédant une Hilfsschule s'était accru de 18

à 76. De 1903 à 1905, le nombre de ces villes s'est augmenté de 7. Pour toute l'Allemagne, le nombre des villes possédant une Hilfsschule était en 1905 de 143. Pour les Etats de l'Allemagne, en dehors de la Prusse, une statistique dressée en 1907 relève 110 Hilfsschulen, avec 298 classes, comprenant 4.006 garçons et 3.043 filles, en tout 7.049 enfants.

Le développement historique des Hilfsschulen ne se caractériserait pas suffisamment, si on arrêtait sa forme moderne à ce vaste mouvement de masse, à cette multiplication. En fait, non seulement les unités croissent en nombre, mais chacune d'elles évolue, se transforme. L'expérience a fait que le terrain trop voisin des écoles normales, sur lequel les premiers fondements avaient été posés, est apparu comme singulièrement étroit et qu'à la mission purement enseignante envisagée au début s'est ajoutée, dans la conception et la pratique, une mission éducatrice étendue, sociale, assistante, celle que les initiateurs avaient pensée, aux origines de l'œuvre, mais que des nécessités de fait avaient jetée dans l'oubli. Si bien qu'à l'heure actuelle, qui appartient encore à un temps de début, la Hilfsschule revêt déjà le caractère que nous avons dit, non d'une école, mais d'un établissement d'éducation, et de la Volksschule, d'où elle est issue, se déplace de plus en plus vers l'Idiotenanstalt. Ce fait de transformation, nous le mettrons dans une lumière beaucoup plus précise, quand nous

étudierons les fonctions de l'Hilfsschule, les pédagogiques et les sociales.

Le type mixte de l'Hilfsschule exige qu'on expose sa nature à un point de vue de démarcation aussi rigoureux que possible entre les deux types absolus : l'école communale et l'établissement d'idiots. Elle se distingue essentiellement par la catégorie d'élèves qu'elle enseigne et par son personnel enseignant ; c'est en qualifiant les uns et les autres que commencera l'examen de son organisation.

La caractérisation des élèves de l'Hilfsschule est à la fois pédagogique et psychophysiologique. Elle déterminera, d'une part, l'incapacité qu'a l'enfant à suivre l'enseignement donné dans les écoles de droit commun, sa capacité à suivre celui de l'Hilfsschule. D'autre part, elle détermine les particularités pathologiques corporelles et mentales, leurs causes, leur évolution à un point de vue d'observation général et scientifique. Les deux formes se complètent et se suivent continuellement ; de telle sorte qu'elles se présentent jointes et inséparables à l'étude. La caractérisation sous cette double face évolue dans le temps, et à travers deux périodes : la période précédant l'entrée à l'Hilfsschule, qui commence en règle générale à l'âge de l'école ; et la période postérieure.

La caractérisation dans sa première période résulte d'abord du fait fondamental que l'enfant se

montre incapable de suivre l'enseignement normal, et principalement de l'école primaire. De sa nature, une telle incapacité se manifeste tout au début des classes et dans les premiers temps qui suivront l'entrée à l'école. Qu'une mesure rigide et un critérium d'inaptitude à vivre dans les conditions pédagogiques ordinaires ne puisse être donné, la moindre intelligence de la psychologie le donne à pressentir : l'observation du maître, soutenue par ses connaissances et son expérience, demeure le principal juge. Cependant une certaine norme est nécessaire, qui garantisse contre l'arbitraire, les erreurs et l'ignorance : la plus usuelle comme la plus naturelle est déterminée par un temps minimum d'enseignement sans fruits pour l'enfant. Les idées courantes régnant en Allemagne fixent le minimum à deux ans passés dans la plus basse classe sans possibilité d'avancement. L'objection doit être opposée que dans la plupart des cas d'arriérisme une si longue durée de mise en observation est excessive, nuisible à l'enfant, qu'il y a intérêt à soumettre le plus rapidement possible à une forme spéciale d'éducation. Six mois, un an, suffisent en général ; et nous voyons que, dans la pratique, certaines *Hilfsschulen*, celle de Leipzig par exemple, n'imposent point comme condition d'admission un stage à durée fixe, en tout cas deux ans.

Le second principe de la caractérisation est l'arrié-

risme constaté. L'enfant, incapable de suivre l'école normale, doit être un arriéré. Une première exclusion s'en suit, celle des mal doués (*Schwachbefähigten*), qu'il est fort difficile de séparer *a priori* des arriérés, mais qui cependant constituent une catégorie à part, où la faiblesse mentale n'a pas l'étendue caractéristique de l'arriérisme, se localise plutôt à certaines facultés, où une influence de la pédagogie normale, sagement mesurée exerce son effet salulaire. Une seconde exclusion est celle des aveugles et des sourds-muets, dont l'incapacité éducative provient principalement des sens et aussi des aveugles et sourds-muets arriérés, dont l'incapacité est double. L'enfant doit être un arriéré, mais un arriéré à type simple. De même que les aveugles et sourds-muets arriérés ne peuvent trouver admission dans l'Hilfsschule, de même les épileptiques, de même ceux qui sont atteints d'aliénation mentale, de Moral Schwachsinn, ceux qui souffrent d'une maladie endémique contagieuse (phtisie), etc.

Cette première partie de la caractérisation s'élabore au cours des formalités d'admission. Celle-ci commence par une demande d'admission dans l'Hilfsschule motivée, documentée, adressée en fin d'année scolaire (qui en Allemagne se termine à Pâques) par les recteurs de l'école communale pour leurs enfants considérés comme arriérés à l'administration scolaire municipale (Schuldeputation). Trans-

mission en est faite au recteur de l'Hilfsschule, à charge d'examiner l'élève proposé, de concert avec le médecin de l'Hilfsschule ou un autre médecin aliéniste. Cette enquête, ayant pour but d'éclairer et de préciser les renseignements déjà donnés dans la demande d'admission, porte sur l'ensemble des circonstances corporelles, mentales, sociales, pédagogiques de la vie, qui sont caractéristiques de l'idiotie. Les caractères obtenus sont consignés sur une feuille individuelle et communiqués à l'administration scolaire qui décide le transfert dans l'Hilfsschule ou le maintien à l'école normale.

Du jour de l'admission dans l'Hilfsschule, l'élève est soumis à une expérience pédagogique, qui a pour résultat de déterminer s'il est ou non propre à l'enseignement qu'on y donne. Deux faits peuvent se produire : l'essai court ou prolongé démontre que le niveau de ses facultés ou bien lui permet de remplir sa place dans les écoles de normaux, ou bien le tient au-dessous des exigences de l'Hilfsschule et le désigne pour les établissements : ici comme là, son élimination s'impose.

A l'égard de l'Hilfsschueler, définitivement classé, la caractérisation se poursuit durant toute la vie scolaire, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue pathologique général, et ses résultats font suite aux observations déjà recueillies antérieurement à l'entrée dans l'Hilfsschule, sur la feuille

individuelle. L'instituteur, au jour le jour des changements scolaires, et le médecin d'école, à des intervalles de temps régulier ou à l'occasion d'accidents extraordinaires dans le développement du jeune arriéré, collaborent à sa constitution.

Si l'on interroge les caractérisations d'Hilfsschulen et les statistiques qui les groupent, on reçoit une réponse qui répète les données de l'idiotie, misère physique, misère psychologique, misère sociale aussi. Le type d'un arriéré supérieur, moins éprouvé dans son esprit ou dans son corps qu'un autre, ne se dégage point complètement. Et il apparaît qu'aux diverses catégories d'individus ne correspondent qu'approximativement, dans la réalité, des catégories d'institutions. C'est une question qui a déjà été traitée antérieurement, lorsqu'il s'est agi de distinguer les domaines de l'établissement et de l'école. Mais ce qui a été dit à un point de vue de principe peut être affirmé de nouveau à un point de vue de fait. Une mesure de valeur ne sépare les Hilfsschueler des pensionnaires des Idiotenanstalten que d'une façon très flottante. Parmi les premiers, se trouvent souvent, à côté des mieux doués, des mal doués, appartenant à des formes accusées d'imbécillité, qui, d'emblée, sont considérés comme incapables de passer par la complète filière scolaire, mais que des circonstances particulières (refus des parents de se séparer de leur enfant, éloignement

d'un établissement d'idiots, etc.), maintiennent à l'Hilfsschule. Et aussi dans l'Idiotenanstalt, à côté des imbéciles qu'on lui attribue en propre, il y a des débiles, aptes à assimiler une culture scolaire relativement forte. Des circonstances particulières aussi les ont placés là, par exemple, l'absence d'Hilfsschulen dans les environs. Ces causes diverses, qui aboutissent à l'effet commun, la présence dans les Hilfsschulen et les Idiotenanstalten d'individus doués d'une mentalité identique, nous les avons nommées les unes provisoires, les autres permanentes. A l'égard des permanentes, de celles qui survivront au temps de début où se tiennent encore l'école d'arriérés et sa théorie, qu'il suffise de dire que la pédagogie arriériste, consciente de la largeur de son rôle, doit leur donner rang de facteurs essentiels ! Non seulement un plus haut développement des hautes facultés intellectuelles, l'aptitude à apprendre et les connaissances assimilées permettent de décider de l'attribution de tel ou tel à l'Hilfsschule ou à l'Idiotenanstalt, mais encore le moral, les tendances, la volonté, l'état physique, l'état social. Si l'éducation de l'arriéré veut être totale, elle doit partir d'un jugement psychologique total et en suivre fidèlement les conséquences étendues.

Une mise en présence faite par la théorie entre les arriérés et les maîtres chargés de les éduquer aboutirait à la conclusion qu'à la fonction spéciale et nou-

velle correspond de nécessité un organe spécial et nouveau. Nous avons déjà montré que cette condition n'était pas remplie dans les Idiotenanstalten ; elle ne l'est pas non plus dans les Hilfsschulen. Les Hilfsschullehrer sont des volontaires sortis des rangs des Volksschullehrer (instituteurs primaires), nommés sur leur demande, au fur et à mesure que de nouvelles écoles ou de nouvelles classes se fondent ou que des vacances se produisent, et qui entrent d'emblée en fonction sans préparation particulière. Une raison historique d'ordre général explique un semblable état de choses : la nécessité de faire face aux besoins nouveaux apparus subitement, plus vite développés qu'il n'est prévisible, avec des moyens anciens. Le mouvement des Hilfsschulen si latent d'abord, puis si brusquement propagé n'a point laissé place à une spécialisation lentement élaborée du corps enseignant. A examiner ce caractère en quelque sorte improvisé des Hilfsschullehrer eu égard au temps présent, il n'entraîne point les inconvénients qu'on pourrait croire. Ce n'est point tant une préparation antérieure, théorique et pratique, qui est nécessaire à l'éducateur des arriérés, que la vocation, c'est-à-dire le naturel et les goûts que son état suppose. L'homme doué acquiert vite, dans le feu du premier travail sur la faible âme, l'expérience voulue et le besoin de l'éclairer par des études de science. Tel est le cas très général de ceux qui enseignent dans

les Hilfsschulen allemandes. L'âpreté de leurs fonctions, si peu reconnue au fond matériellement et moralement par la société, n'attire que les natures d'élite, et il est difficile de concevoir plus de talents innés pédagogiques, une autorité, une action individuelle plus forte que ne révèle la visite des classes d'arriérés là-bas. Eu égard à l'avenir, malgré les compensations que le recrutement trop largement ouvert rencontre maintenant, il faut quand même conclure à une préparation, à des études et à une pratique spéciale de l'Hilfsschullehrer. Bien des tâtonnements et des erreurs seraient évités par là pour chacun, plus encore pour l'ensemble, pour l'esprit collectif du corps entier, dans ses traditions, dans ses méthodes, dans sa collaboration et ses relations avec les divers autres agents de l'assistance des arriérés, dans les services à rendre en matière théorique.

Reste la question de savoir quelle forme prendra cette préparation. Lui laissera-t-on forme de liberté, exigeant seulement du candidat à un poste dans une Hilfsschule la déclaration qu'il a suivi des cours spéciaux et qu'il a pratiqués et les certificats correspondants, ou bien la délimitera-t-on étroitement dans un programme, et la mettra-t-on à l'épreuve par un examen d'entrée? Le recrutement par examen a été maintes fois proposé. Un projet très précis en a été donné notamment dans une conférence faite au V^e Con-

grès du « Verband der Hilfsschulen Deutschlands » : analogie y est tirée de l'examen pour instituteurs dans les Taubstunmenanstalten (établissements de sourds-muets), qui existe en Prusse depuis 1878. Parmi les conditions d'admission proposées : état de Volksschullehrer, stage de deux ans, examen écrit et oral portant sur la pédagogie arriériste, sur la psychologie infantile et sur la psychologie pathologique, sur l'anatomie et la physiologie, principalement du cerveau, du système nerveux et musculaire, sur la phonétique à l'usage des bègues, des enfants atteints d'infirmités des organes de la voix, etc., sur l'hygiène ; un certificat d'aptitude à l'enseignement du travail manuel, etc. Le milieu enseignant des écoles d'arriérés est dans son ensemble opposé à l'organisation d'un examen d'entrée. Sans chercher de délicates raisons professionnelles de cette opinion, on peut simplement penser que l'idée est trop nouvelle et que sa réalisation présente pourrait nuire au développement de l'institution qu'elle prétend soutenir, fixer et dogmatiser une expérience encore incertaine, décourager la libre action et la libre vocation individuelle, si méritantes jusqu'à présent. Le principe d'une préparation à formel libre est au contraire très généralement accepté. A cette fin, on a mis en proposition l'organisation de cours spéciaux dans les Universités. D'après le type fourni par les cours tenus en Suisse pour les

Hilfsschullehrer, l'emploi du temps, prévu pour une période assez longue (2 mois par exemple), se partagerait en conférences sur la pédagogie arriériste et les diverses sciences (psychologie, physiologie, anatomie, hygiène, etc.), qui la fondent, et en des exercices pratiques (stage dans des classes d'arriérés, visites d'établissements d'arriérés, de sourds-muets, d'aveugles, de maisons de correction, etc.). A la suite du cours, chaque auditeur recevrait un certificat. Bien qu'en règle générale, ces cours soient prévus pour des Hilfsschullehrer déjà en exercice, il serait très facile de les réserver progressivement à des candidats à une chaire d'Hilfsschule, et de faire de leur fréquentation une condition d'admission. Jusqu'à maintenant, l'une et l'autre réformes ont été presque exclusivement affaire de discussions théoriques. Cependant des cours spéciaux ont déjà été tenus à Iéna et à Bonn.

La situation administrative des Hilfsschullehrer devrait, à raison de la difficulté de leurs fonctions, être une privilégiée, et d'un échelon au-dessus de celle d'instituteur ordinaire. En Allemagne, et cela s'explique en général par le mode de recrutement actuel, les Hilfsschullehrer sont identifiés en principe aux Volksschullehrer. Un supplément de traitement, très modique du reste, qui varie suivant les villes, mais toujours au-dessous d'un minimum de 400 marks par an, une moindre durée d'enseignement qui dans les

écoles normales les distinguent seulement. Tout donne à croire que dans ce pays, si favorable aux institutions d'assistance des arriérés, et particulièrement aux *Hilfsschulen*, un meilleur et plus juste sort sera dans l'avenir réservé au personnel enseignant de ce qu'on a appelé les nouvelles écoles, l'élèvera en condition matérielle, pour qu'une considération morale plus haute attachée à son rôle s'ensuive.

Le fondement de l'organisation des *Hilfsschulen*, par suite de leur but spécial qui les distingue des autres écoles, est l'indépendance. La *Hilfsschule* ne fonctionne et se développe régulièrement qu'autant qu'elle jouit de l'isolement, sous une direction et avec une constitution autonomes. L'évolution historique allemande la montre, au contraire, très généralement, à ses débuts, étroitement rattachée à la *Volksschule*, ou plus, classe spéciale de celle-ci, telle par exemple l'école de Dresde. Il y a là une situation, explicable sans doute en fait, peu satisfaisante et que l'expérience a condamnée. Les élèves arriérés, les maîtres, avec le pli professionnel que leurs fonctions leur donnent, les voies pédagogiques spéciales où se tient le pédagogue qui sont suivies dans les programmes, dans les méthodes d'enseignement, dans la direction et la discipline ont rendu maintes fois l'entente impossible entre l'école mère (la *Volksschule*), et la filiale (l'*Hilfsschule*). C'est pourquoi la plupart des

grandes villes allemandes ont d'ores et déjà constitué une organisation scolaire indépendante pour les arriérés, rattachée immédiatement à l'administration municipale centrale des écoles. La *Hilfsschule*, telle qu'on la trouve à Francfort, à Dresde, a ses bâtiments propres et son rectorat particulier exercé par un *Hilfsschullehrer*.

Sur la base commune de l'autonomie, l'organisation des *Hilfsschulen* peut présenter de grandes variations. Le principal facteur qui détermine les formes diverses sont les conditions de lieu. Les *Hilfsschulen*, de leur nature, n'appartiennent qu'aux agglomérations d'habitants assez importantes pour leur fournir leur matériel d'élèves. Si dans aucun pays encore une statistique ne fonde à déterminer avec certitude le pour cent d'arriérés, qu'en fait ce nombre subit des fluctuations très notables non seulement d'un pays à l'autre, mais d'une région à l'autre, et d'un endroit à un autre endroit, un minimum de population largement conçu, largement appliqué, à partir duquel la fondation d'une école d'arriérés est opportune, se laisse sans doute partout fixer. Aux termes des évaluations faites pour l'Allemagne, chaque ville de 20.000 habitants peut avoir son école. De ce point de départ, où la *Hilfsschule* est évidemment donnée dans ses proportions les plus modestes, avec une seule classe à deux ou plusieurs divisions, son importance suit une marche ascendante, d'après le

nombre de ses élèves. La grande affluence facilite et nécessite l'extrême division de l'œuvre scolaire. Si bien que dans les grands centres : Leipzig, Dresde, Francfort, Brünswick, Hannover, etc., quand la tendance des faits n'est pas contrariée par des influences défavorables, sociales, particulièrement comme l'inactivité ou l'hostilité des pouvoirs publics, les *Hilfsschulen* atteignent un développement comparable à tous égards à celui des écoles ordinaires. De la classe unique, des deux classes de la petite ville, le nombre est atteint de six et même sept classes, avec de nombreuses divisions séparées, dirigées chacune par un maître spécial.

Les conditions de lieu ont une autre action sur l'organisation des *Hilfsschulen*, et c'est, si on les considère non plus dans la population en elle-même, prise *in abstracto*, mais dans la population telle qu'elle s'étend dans l'espace d'une ville. La question se pose de savoir si cette école, de sa nature amenée à se centraliser, doit quand même se dédoubler suivant les besoins et les possibilités. Il y a un grand intérêt, plus encore que pour les normaux, pour les arriérés, à qui leur ordinaire faiblesse physique rend un long chemin d'école fatigant, que leur indolence et leur manque d'équilibre moral, servis souvent par la complaisance de leurs parents, porteraient, à des absences fréquentes, à rapprocher autant que possible le centre d'enseignement de la maison. La réali-

sation de cette proximité se heurte à des difficultés de fait, telles qu'elle ne sera qu'à demi satisfaite, par exemple dans une grande ville comme Dresde, par la création d'une classe pour chaque faubourg, et avant tout à des difficultés de principe. Il a été dit que la complexité de constitution, sa perfection, en résumé que la complexité et la perfection de l'enseignement, étroitement liées à elles, dépendent du plus ou moins grand nombre d'élèves. Mais ce n'est qu'autant que les élèves demeureront réunis et groupés sous une même direction, dans un même établissement que l'avantage du nombre aura sa valeur, permettra une distribution perfectionnée et économique des services généraux, une souple répartition des forces enseignantes, une véritable individualisation des sujets à enseigner, des moyens d'enseignement supérieurs en qualité et en quantité. Dans infiniment de cas d'ailleurs, une centralisation de l'Hilfsschule sous la forme même développée qu'elle revêt au sein des grandes villes, se laisse concilier avec les nécessités locales. Les heures de classe sont fixées de manière à éviter à l'enfant de faire quatre fois le parcours de l'école à son domicile, n'ont lieu que le matin. La libre circulation sur les tramways et omnibus est accordée aux habitants des quartiers éloignés. Enfin la forme nouvelle que tend à prendre l'Hilfsschule, d'un établissement où les élèves sont conservés durant tout le jour, rend plus

acceptable encore et soutient une constitution centralisée. Les faits montrent que les importants Hilfsschulen allemandes sont jalouses de maintenir leur intégrité et leur développement sur place. L'exemple le plus fameux est donné par l'Hilfsschule de Leipzig, réunissant 249 enfants.

Dans sa division intérieure, la Hilfsschule a à se préoccuper de remplir le principe fondamental de l'individualisation. Les classes sont infiniment moins nombreuses que celles de normaux. Tandis que celles-ci atteignent dans les Volksschulen des chiffres de 40, 50 élèves, et qu'on prévoit même un maximum de 60, elles se tiennent ici à 25, 20 et au-dessous. Beaucoup de pédagogues et d'aliénistes pensent même que les chiffres de la pratique actuelle dépassent les limites opportunes. On a proposé un maximum de 15 élèves pour les Hilfsschulen à une seule classe, et de 20 pour les Hilfsschulen à deux ou plusieurs.

La composition des classes a évidemment un caractère des plus variables.

A prendre d'abord le cas de l'Hilfsschule à une seule classe, plus spécialement nommée Hilfs-oder Nachhilfsklasse, tous les âges et tous les sexes se trouvent ensemble réunis. Dans les organisations plus importantes, où une différenciation, un avancement et au besoin une rétrogradation des élèves a lieu, l'homogénéité demeure assez lâche, si on l'apprécie

au point de vue extérieur, principalement de l'âge. Les principes de l'Hilfsschule expliquent et justifient l'apparente inharmonie des divisions scolaires, au nom de l'harmonie interne, psychologique et pédagogique, de la convenance des intelligences les unes par rapport aux autres, seule vraie mesure de groupement.

Au point de vue de l'âge, les arriérés ont un développement infiniment moins régulier que le normal, plus variable d'un sujet à l'autre, plus irrégulier chez le même sujet. Cette condition, à portée générale, se complique encore par le fait que beaucoup d'enfants n'arrivent sous la direction de l'Hilfsschule qu'à un âge déjà avancé, après des années passées à la Volksschule ou ailleurs. Par le jeu de ces deux causes, les classes élémentaires se composent souvent d'enfants de 7, 8, 9 et jusqu'à 12 ans. La proportion entre l'âge et la classe suit un mouvement de plus en plus régulier, à mesure qu'on s'élève en degrés.

Le disparate de l'âge, la différence des années qui sépare les enfants siégeant sur les mêmes bancs ne laisse pas, dans les limites étendues où elle est réalisée au temps présent, d'avoir de sérieux inconvénients. Le plus important est que pour beaucoup d'élèves le moment de quitter l'école arrive, avant que les résultats successifs de l'enseignement les aient assez pénétrés pour les rendre mûrs à la vie pratique. Ils sortent, n'ayant acquis que les

notions élémentaires, préparatoires, supposant le complément des classes supérieures, auxquelles se restreint l'œuvre des basses classes. Le principal remède consiste, d'une part, à réduire de plus en plus l'irrégularité et le retard des entrées ; à diminuer la durée du stage passée à la Volksschule, ou même à en supprimer l'exigence, en recevant d'emblée les arriérés à un âge inférieur à celui prescrit pour l'inscription sur les registres scolaires normaux ; à fixer plus bas le maximum d'années pour l'admission ; mais, d'autre part et par une mesure plus simple et plus efficace, à élever le minimum de l'âge des sorties, identique jusqu'à présent pour toutes les écoles primaires, Volksschulen en Hilfsschulen, de deux ou trois années, de 14 à 17 ans par exemple.

Au point de vue des sexes, la séparation qui est de règle dans les Volksschulen, au moins pour les classes moyennes et supérieures, n'a point lieu dans les Hilfsschulen. Une conséquence, au point de vue du personnel enseignant, est qu'instituteurs et institutrices, au moins dans les basses classes, enseignent concurremment filles et garçons.

La fonction de l'Hilfsschule, d'éduquer l'arriéré est remplie d'une façon prépondérante, par l'enseignement qu'elle donne. Mais d'autres voies, d'autres organes lui appartiennent : ceux qui prennent non plus seulement dans l'individualité, pour ainsi dire, abstraite, de l'enfant, mais dans son individua-

lité rattachée à son milieu, sociale. A ne considérer de la seconde forme d'action que ce qui soutient immédiatement la première, l'Hilfsschule se présente comme un centre d'assistance de l'enfance, dans les nécessités de son existence physique et morale, au sein de sa famille, au sein de la société. Pour éduquer, pour enseigner et assister, l'école a d'abord à prendre une connaissance précise de son protégé en lui-même, avec ses caractères présents et son passé, dans ses relations avec le dehors, à le caractériser. Du fait que la caractérisation établie à l'entrée et tenue à jour au cours des études a une étendue générale, où la vie physique, psychologique et collective du sujet est embrassée, elle a aussi une valeur générale et constitue une opération à part dans l'œuvre pédagogique, qui la dépasse et lui survivra. Elle mérite donc d'être présentée pour cela comme une fonction distincte. Les développements déjà consacrés à la caractérisation, envisagée comme premier devoir social envers l'arriéré, ce qui a déjà été dit de l'Hilfsschueler, autorisent à n'envisager que très rapidement comment l'Hilfsschule prend connaissance de son élève, en manière d'introduction à l'exposition de son activité enseignante et assistante.

Par quels actes l'Hilfsschuler est caractérisé, c'est ce qui est déjà connu. Le premier, les formalités d'admission s'exécute par une double collaboration de la Volksschule, et de l'Hilfsschule. Il faut entendre

que la Volksschule, avec ses organes propres, moins spécialisés, il est vrai, mais qui doivent, soit qu'on considère l'instituteur, soit qu'on considère le médecin d'école, avoir été appropriés, par tant soit peu de préparation antérieure (études psychologiques [et psychopathologiques]), à leur rôle en faveur des arriérés, à qui tout loisir d'observation est donné, à la plus large part du travail, et qu'elle doit documenter ses demandes si sûrement et si complètement que l'examen de l'Hilfsschule n'ait, dans la plupart des cas, qu'un but de vérification à son point de vue particulier.

De l'examen à l'admission, aussi préparé et opéré minutieusement qu'on voudra, ne résulte cependant pas des conclusions définitives sur la question de savoir si l'individu présenté convient ou non dans l'Hilfsschule. Une expérience pédagogique, plus ou moins longue, auquel il paraît difficile de fixer un délai en général, est nécessaire. Aussi dit-on : l'enfant présenté pour les classes d'arriérés n'est jamais admis qu'à l'essai. Suivant les résultats fournis, il y aura lieu à classement définitif dans l'Hilfsschule, ou à renvoi dans la Volksschule, hypothèse à laquelle il a été autrefois beaucoup pensé, mais très rarement réalisée dans la pratique, ou, hypothèse plus fréquente, au transfert dans un établissement d'idiots, d'éducation ou d'hospitalisation pure.

La caractérisation de l'Hilfsschüler, partant de ce

premier fond acquis, est tenue à jour au cours des années d'école. De même que le médecin et le pédagogue l'ont commencée, de même ils la continueront de concert. Au médecin appartient la mise au courant des bulletins de santé (Gesundheitsscheine), où sont mentionnées les principales particularités du développement physique de l'aliéné ; au médecin et au pédagogue la tenue des feuilles, des fiches individuelles (Personalbogen), ou l'ensemble du développement individuel avant l'entrée à l'Hilfsschule, et après l'entrée, le développement psychologique, ainsi que la situation sociale sont consignés.

Les observations caractéristiques ainsi réunies pendant l'enfance constituent une documentation de premier ordre, permettant des conclusions vers l'avenir, à tous les moments de la vie, l'explication du présent par le passé. A tel titre, elles mériteraient une place constante, à côté de l'état civil, ainsi que le casier judiciaire du criminel, et d'être utilisées par tous les éléments de la société, publics et privés, avec lesquels l'ancien Hilfsschüler entrera en contact. Si une aussi haute estime n'est encore qu'un idéal, les faits actuels témoignent pourtant que le corps enseignant des Hilfsschulen donne emploi aux dossiers de leurs élèves au delà de l'école, dans les circonstances les plus graves où il y a intérêt à reconnaître l'arriéré devant les tribunaux et l'armée.

La fonction centrale de l'Hilfsschule est d'ensei-

gneret, par là, d'arriver au but éducatif final, le développement de l'enfant arriéré en homme capable de vivre en harmonie avec les conditions de la société. L'enseignement, qui, dans l'établissement, se coordonne avec de multiples autres moyens éducatifs, partie importante, mais non essentielle et indispensable, donne ici la base. Les arriérés qui ne peuvent recevoir d'enseignement, pour qui, du reste, la question d'éducabilité, de mise en état pour une existence future indépendante demeure encore à résoudre ne relèvent point du domaine de l'Hilfsschule.

Dans sa position particulière, par les voies pédagogiques semblables à celles de l'école de normaux, par le but distinct, l'Hilfsschule a eu longtemps, a encore, dans une certaine mesure le devoir difficile et contradictoire de faire de l'éducation de classe une préparation complète à la vie pratique. Ses origines expliquent qu'elle ne l'a point généralement rempli, au cours du développement de sa pédagogie lente à se former, avec l'indépendance d'idées nécessaire ; qu'elle a dirigé le développement de ses élèves arriérés dans les directions trop voisines de l'école normale, attachée à des connaissances spéculatives, à une moralisation par les principes, non à une instruction usuelle, professionnelle et à une éducation réaliste, c'est-à-dire conforme aux conditions personnelles et collectives de l'enfant, à sa destination future. Les faits actuels montrent au

contraire que la *Hilfsschule*, instruite par l'expérience, soumet l'influence qu'elle donne par l'enseignement à des vues de plus en plus utilitaires. Jusqu'où elle peut aller dans ce sens, c'est une question à quoi l'avenir répondra. Sans doute son évolution la porte vers le type d'un établissement d'éducation total, de l'enfant à l'âge d'homme, et dès lors, disposant de multiples ressources d'agir, elle n'aura plus besoin de tant mettre dans l'enseignement, le dégageira de tout ce qui peut s'apprendre en dehors de lui, maints côtés de la vie usuelle et morale, et, dépouillé de son ancienne grandeur, le placera au sein de l'organisation pédagogique complexe, comme un élément égal aux autres, d'une part remplissant sa fonction propre, la culture intellectuelle en faveur du rôle social postérieur, d'autre part soutenant les fonctions du reste.

L'enseignement de l'*Hilfsschule*, comme il est naturel, n'est séparé de l'enseignement de l'*Idiotenanstalt* que par une limite flottante. En étendue, il est plus ample. En hauteur, il est de quelques degrés au-dessus. On en a proposé une démarcation rigoureuse. Tandis que l'école de l'*Idiotenanstalt* se tiendrait au niveau des basses classes de la *Volksschule*, l'*Hilfsschule* s'élèverait au niveau des classes moyennes. Tant de précision n'existe point dans les faits.

Nous n'avons point ici à entrer dans les détails de l'enseignement, les programmes, les méthodes. Quel-

ques courtes remarques suffiront sur la filière scolaire, par laquelle passe l'Hilfsschüler.

Dans beaucoup de Hilfsschulen, ainsi que dans beaucoup d'Idiotenanstalten, le premier travail pédagogique est donné dans des classes préparatoires (Vorschule), où, d'une part, un essai est fait de l'enfant et de ses aptitudes à poursuivre la série des études, où, d'autre part, il est préparé à ces études même. Tandis que les classes proprement dites, dans la mesure où s'y prête l'arriéré, donnent un enseignement d'école systématique (lire, écrire, calculer, etc...), celles-ci apprennent à l'élève les expériences, les actions que le normal acquiert de lui-même, et qu'il présente complètement constituées à son entrée à l'école ; d'une façon prépondérante, le fonctionnement des facultés spontanées de l'esprit dans ses relations les plus essentielles avec le monde extérieur (perception, mémoire, abstraction et jugement commençants, etc.), les activités élémentaires (marcher, parler, se servir soi-même, etc.). Le programme comprend : exercices des sens, de l'œil (formes et couleurs), de l'ouïe, etc., leçons de choses, leçons d'articulations, travaux manuels (Frœbel) et jeux. Il est partagé entre 3 ou 4 classes (années), de telle façon qu'une transition finement graduée soit ménagée entre ce premier enseignement élémentaire et l'enseignement proprement d'école.

Dans la suite des classes, les divisions tranchées

de l'école de normaux sont fort nivelées dans la Hilfsschule. De façon à se conformer aux aptitudes inégales pour certaines branches d'enseignement, (calcul par ex.), un échange d'élèves a lieu entre les différentes classes. Un procédé, qui arrive à donner à la direction pédagogique plus de continuité, à l'individualisation satisfaction plus large, consiste à faire suivre les élèves par leurs instituteurs à travers les changements de classe.

Quant à l'emploi du temps, place est faite aussi grande que possible à ce qu'on peut appeler l'hygiène de l'enseignement. Durée moindre d'heures de classes que pour les Volksschulen, (24 heures par semaine), durée moindre du temps d'enseignement, (1/2 heure ou 3/4 d'heure, après quoi récréation), l'usage général de tenir les classes seulement le matin, pour éviter aux enfants habitant les quartiers éloignés, de faire quatre fois le chemin de l'école à la maison, etc.

Le rôle social de l'Hilfsschule consiste à intervenir dans les conditions sociales de l'arriéré qu'elle éduque. La première action se porte vers la famille ou les éducateurs : de là la question de savoir quels caractères ont en droit et en fait les rapports entre l'Hilfsschule et la famille ou ceux qui la remplacent. Là où la famille ou le milieu domestique se montre incapable ou indigne, ou vient à disparaître, la Hilfsschule a devoir d'exercer un pouvoir tutélaire.

Là où la famille ou le milieu domestique se montrent trop faibles, la Hilfsschule a devoir d'assistance.

Quant aux rapports entre l'Hilfsschule et les éducateurs légaux de l'enfant, au point de vue du droit, il semble qu'ils devraient être analogues à ceux qui existent pour l'enfant suivant la Volksschule : les éducateurs étant légalement tenus à faire instruire leur enfant dans la Hilfsschule, dans laquelle, après l'essai habituel tenté dans la Volksschule, il a été transféré. Le principe d'instruction obligatoire dans l'Hilfsschule est cependant une chose discutée en Allemagne. La loi ne prescrit partout explicitement une contrainte que pour la Volksschule ; et l'Hilfsschule n'est point, ne serait-ce que par la nature de ses élèves, un pur et simple démembrement, une partie, une section de la Volksschule. Dans un certain nombre d'Etats allemands, la loi ou les décisions administratives (arrêtés ministériels) ont défini explicitement l'obligation pour les parents ou éducateurs d'envoyer leurs enfants dans la Hilfsschule. Tels sont par exemple la Saxe et la Bavière. Dans d'autres, la question, bien que non tranchée législativement ou réglementairement, vaut cependant comme résolue. Tel est le cas de la Prusse, où le personnel enseignant des écoles d'arriérés réclame depuis longtemps la reconnaissance législative d'une instruction forcée, et où des décisions récentes de la jurisprudence (Arrêt d'un Kammergericht, 25 janvier 1905), ont interprété les lois scolai-

res existantes comme donnant par elles-mêmes une contrainte contre les familles et éducateurs, négligeant ou refusant de faire suivre à leurs enfants arriérés l'Hilfsschule. Il est à prévoir et souhaiter que dans un avenir prochain la Hilfsschule jouisse, dans toute l'étendue de l'empire, par rapport aux représentants légaux de ses élèves, d'une situation juridique aussi définie que la Volksschule.

Là où son éducation n'est pas reconnue comme obligatoire, plus encore, là où ce n'est pas le cas, la Hilfsschule a le plus large intérêt à entretenir des rapports de fait avec les familles. Etant donné que les Hilfsschüler appartiennent en général à la classe pauvre, la nécessité de ces rapports apparaît comme plus pressante encore. Il importe en principe que ceux qui ont la charge d'arriérés les connaissent, sachent quels soins spéciaux ils doivent avoir d'eux et qu'une éducation spéciale dirigée en partie par eux, en partie par des écoles spéciales doit prendre place. L'école doit d'abord contrôler et au besoin pour réformer, le traitement corporel dans la maison familiale, les conditions de logement, de nourriture, d'occupation des enfants entre les heures de classe, de façon que tout emploi abusif des forces en vue d'un gain industriel soit évité, du sommeil, et en somme tout ce qui concerne l'hygiène domestique. Elle doit ensuite diriger son intervention vers le régime moral et, principal objectif, obtenir des familles qu'elles

exercent, sur leurs enfants arriérés, une surveillance minutieuse, dans une vie commune aussi étroite et constante que possible. Des moyens d'action qui lui sont offerts le principal est les visites de l'instituteur dans la famille, puis les relations tenues à l'école même, soit avec l'instituteur, soit avec le recteur de l'Hilfsschule, soit spontanément, soit sur lettre. Enfin, là où l'autorité morale de l'Hilfsschule ainsi exercée se heurte au mauvais vouloir ou à l'incurable négligence des parents, demeure la ressource de faire appel à l'intervention administrative, policière. Les résultats pratiques de l'action scolaire au sein des familles des Hilfsschüler sont évidemment des plus divers. Les indications que renferment à ce sujet la littérature et les conversations qu'on peut avoir avec les gens du métier témoignent en somme que la Hilfsschule obtient le plus souvent reconnaissance morale et active de son effort. Nous mentionnerons spécialement ici l'œuvre des écoles de Leipzig et de Brême. A Leipzig, l'Hilfsschullehrer, et c'est aussi le cas dans les autres Hilfsschulen d'Allemagne, est tenu à visiter les familles de ses élèves au moins une fois par trimestre. Ces visites ont, comme il est naturel, souvent dégagé une grande incurie, de mauvaises conditions hygiéniques (par exemple de sommeil, les enfants partageant leur lit avec plusieurs frères ou sœurs, d'emploi industriel, etc.), un défaut de surveillance moral. Mais elles ont eu presque toujours à

leur suite des réformes accomplies volontairement par les parents, si bien que les cas de dénonciation à la police sont extrêmement rares.

Quand l'autorité de la famille se démontre comme abusive, incurablement pernicieuse au point de vue physique et moral, soit par mauvaise intention, soit par incapacité d'intelligence, de volonté, là où cette autorité vient à manquer, la *Hilfsschule* s'efforce de la faire remplacer. Elle peut, cas le plus fréquent, s'adresser à la justice, qui prononce la déchéance paternelle, met en *Fürsorgeerziehung*, enlève le droit de garde, met en tutelle les orphelins, les enfants naturels. Elle peut, là où une mise en mouvement des tribunaux n'est point nécessaire, faire agir la police, l'assistance publique ou les œuvres d'assistance privée.

L'action assistante de la *Hilfsschule*, par laquelle elle vient au secours de la famille trop faible ou économiquement ou moralement pour supporter, à elle seule, les charges et obligations de sa mission éducative, se porte, revêtue de formes diverses, vers l'ensemble ou le détail des besoins physiques et moraux en souffrance de l'enfant. Elle peut assister directement ou fonctionner seulement comme intermédiaire d'assistance par rapport aux organisations philanthropiques publiques et privées ; elle peut assister d'une façon permanente, dans la satisfaction des besoins journaliers, nourriture, garde

pendant la journée, ou seulement d'une façon discontinue, dans la satisfaction de besoins irréguliers, distribution de vêtements, envoi en colonies de vacances, dans les villes d'eau, etc.

L'assistance directe de l'Hilfsschule, appliquée à la satisfaction des besoins journaliers de ses élèves, auxquels leur famille n'est point en situation de complètement pourvoir, apparaît dans ce domaine, comme la plus intéressante, comme s'exerçant en prolongement de la fonction éducative, comme destinée, là où il lui est donné place, à déplacer le caractère de l'organisation scolaire du type de l'école vers celui de l'établissement.

Dans cette évolution, qui a pour terme la transformation des Hilfsschulen des grandes villes, où un changement de leur état actuel incomplet se fait le plus impérieusement sentir, en sortes d'établissements, ceux qu'on a nommés Tages-anstalten, expression que l'on peut traduire par demi-pensionnats, destinés d'une façon prépondérante à garder, traiter et éduquer les arriérés pendant tout le cours du jour, une école en Allemagne crée, par l'ensemble de ses innovations, un précédent illustre, un exemple à l'étude théorique et à la pratique, la Hilfsschule de Leipzig.

La Hilfsschule de Leipzig, avec son puissant développement et la portée de son rayonnement sur une grande ville industrielle et commerçante de 500.000

âmes, où elle est pour ainsi dire seule, devait, de nature des choses, éprouver vite l'insuffisance, les inconvénients pratiques d'une éducation strictement limitée aux heures de classe et la nécessité d'étendre son action, à l'égard des enfants si nombreux, dont la grande faiblesse physique et mentale était déterminée ou aggravée par la grande misère économique des parents, au-delà des limites de la pure pédagogie, sur le domaine de l'assistance. Entre tous, trois catégories d'Hilfsschüler méritaient sollicitude particulière : ceux habitant dans des quartiers très éloignés de l'école, ceux qui, par suite de la pauvreté de leur famille, ne trouvaient dans leur foyer qu'abri nécessaire et nourriture insuffisante durant la journée, ceux que la famille employée au dehors du matin au soir ne pouvait ni garder ni nourrir. La Hilfsschule, pour retenir les enfants l'après-midi, étendit le nombre des heures obligatoires d'enseignement proprement dit sur trois après-midis de la semaine ; puis institua pour deux autres après-midis des heures facultatives, où les enfants dont les parents voulaient étaient à la garde d'instituteurs et occupés de façon diverse à des jeux, à des exercices physiques, à des travaux manuels, à la rédaction de devoirs de classe, etc. Pour rendre ces réformes accessibles aux enfants des quartiers éloignés, pour leur donner une portée plus bienfaisante encore à l'égard des enfants les plus pauvres ou les plus délaissés,

l'organisation se recommandait de repas populaires. Depuis le mois d'octobre 1891, la Hilfsschule sert à ses écoliers des déjeuners dans un réfectoire aménagé dans le bâtiment d'école même. La nourriture est fournie par une soupe municipale du voisinage, où la concierge de l'école va la prendre chaque jour. Chaque enfant reçoit sa portion : un demi-litre de soupe garni de viande et de légumes dans des assiettes creuses, et mange à la cuiller. La nourriture apportée est toujours assez abondante pour permettre de servir à ceux qui ont faim plusieurs portions et jusqu'à satiété. Le grand nombre des enfants pensionnaires fait que les repas sont pris en plusieurs groupes. La surveillance est exercée par les instituteurs à tour de rôle. Après le déjeuner ou avant, pour ceux qui attendent leur tour, les enfants sont tenus en récréation dans la cour d'école ou, si le temps est mauvais, dans des salles de classe, et occupés à des jeux, à des petits travaux, à des exercices point fatigants, qui se prolongent jusqu'aux heures de classe, se fondent avec les heures facultatives. Les élèves admis par l'école à ces repas sont ceux-là seulement qui appartiennent aux différentes catégories précédemment mentionnées ; ceux au contraire dont le domicile est proche, les parents dans une situation satisfaisante et point retenus au dehors pendant tout le jour peuvent seulement prendre part aux heures facultatives. D'après les chiffres du Bericht (Rapport

annuel) de l'Hilfsschule de 1905-1906, le nombre des Hilfsschüler admis au repas a été, pour les trois jours où a lieu un enseignement d'après-midi, de 149 (98 garçons et 51 filles), pour les deux jours qui ont lieu des heures facultatives, de 128. La moyenne des pensionnaires présents a été, pendant les 116 jours d'enseignement pendant l'après-midi, de 133 par jour ; pendant les 77 jours d'heures facultatives, de 115. Les frais, couverts partiellement par les parents, à raison de 10 pfennigs par repas, partiellement, ce qui est le cas le plus général, quand les parents ne se trouvent pas en mesure de payer, par la ville, sont montés, durant la même période de temps, à 3.026 m. 80, 700 seulement ont été versés par les familles, et le reste couvert sur deniers publics. Le nombre des enfants payants a été, pour les jours à enseignement pendant l'après-midi, de 47, tandis que 102 étaient nourris gratuitement ; pour les autres jours, de 41, tandis que 87 appartenaient à la seconde catégorie.

L'Hilfsschule se préoccupe en outre de distribuer du lait le matin à ceux de ses élèves que le médecin d'école lui désigne comme débiles. Pendant l'année scolaire 1905-1906, 205 enfants (plus de 80 o/o du nombre total des élèves) ont bu. Les frais pendant cette période, couverts par les familles pour 72 enfants, à raison de 0,05 pfennigs parfois, et, pour les plus pauvres, par les collectes réunies par

l'école, sont montés à 1.350 marks, dont 336,90 payés, et 1.013 M. 10 incombant au budget d'assistance de l'école.

Enfin l'Hilfsschule de Leipzig réunit chaque année ses élèves les plus pauvres à une fête d'arbre de Noël et leur donne des vêtements, des objets d'utilité, des jouets, etc. Les dépenses en résultant sont couverts par les collectes de l'Hilfsschule et les dons que lui adressent les fondations, les sociétés et les particuliers de la ville. Elles ont été en 1905-1906 de 1271 M. 10, pour 144 enfants gratifiés.

Au lieu de fonctionner immédiatement comme un organe d'assistance, la Hilfsschule, et c'est la forme la plus fréquente, se borne à servir d'intermédiaire entre les diverses institutions bienfaisantes et ses élèves. L'assistance ne se présente plus comme scolaire, mais comme extra-scolaire. Elle est exercée, soit par les administrations et fondations publiques, soit, comme il arrive généralement, par des œuvres privées. Parmi celles-ci, les œuvres spécialement consacrées au secours des arriérés et particulièrement des Hilfsschüler, dont la connexion avec les écoles, par suite des membres qui les composent, dont beaucoup sont Hilfsschullehrer, médecins d'Hilfsschulen, etc., par nécessité même de fonctionnement, est la plus étroite, méritent mention. Comme ces dernières sociétés (Fürsorgevereine für Schwachbefähigte, für Hilfsschüler, etc.) déploient leur acti-

tivité la plus importante en faveur de l'arriéré sorti de l'école, nous renvoyons aux pages qui suivent l'étude de leur organisation, ne parlant ici que de leurs fonctions d'assistance des arriérés à l'école. L'assistance extra-scolaire se préoccupe d'une façon essentielle de compléter l'action éducative de l'école, en gardant les enfants pendant le jour, elle nourrit les plus nécessiteux, les secourt dans leurs besoins de vêtements, de propreté, d'hygiène, de traitement physique, etc.

La garde des enfants suivant les écoles d'arriérés, après les heures de classes, qu'elle soit organisée par des sociétés spéciales s'occupant des *Hilfsschüler* ou par des sociétés consacrées en général à la jeunesse des écoles, a lieu dans des asiles, *Knabenhorte*, *Aufbewahrungsanstalten*, etc., où, sous la surveillance d'instituteurs, d'institutrices, de *Kindergaertnerinnen*, etc., les écoliers sont occupés durant la journée, jusqu'à l'heure où leur famille rentre du travail, à des jeux, des travaux manuels, à la confection des devoirs de classe ou à des objets faciles d'enseignement.

A la garde se joint dans beaucoup de cas la question de la nourriture. Il y a intérêt à prendre l'enfant immédiatement au sortir de l'école et à ne pas lui imposer d'aller prendre son repas dans sa famille pour revenir ensuite à l'asile. De là la tendance de ces *Knabenhorte* à nourrir ceux qui les fréquentent

au déjeuner et à leur collation ou seulement à la collation, gratuitement ou contre une minime rémunération versée par les familles ou par la municipalité ou par des sociétés diverses.

Les soupes populaires diverses, qu'elles soient publiques ou privées, reçoivent aussi les arriérés, soit par choix direct, soit sur la désignation que leur en fait la Hilfsschule.

Par suite même de l'importance que la question de l'hygiène, d'un traitement opportun de leurs faiblesses physiques, de leurs maladies et infirmités, a pour les infirmes des Hilfsschulen, et par suite du manque de moyens à agir dans cette direction qu'a la Hilfsschule, l'assistance publique ou privée, en envoyant aux bains de ville, en faisant séjourner les débilités en forêt, en villégiature à la campagne, dans les villes d'eaux, aux bains de mer, etc., en les réunissant, pendant les vacances, dans de fréquentes promenades à but hygiénique et éducatif, s'exerce sur un large domaine autonome, soutient dans la plus effective mesure l'œuvre proprement éducative.

L'assistance publique ou privée associe encore son action à celle de la Hilfsschule sur le terrain de la protection légale et sociale de l'enfance arriérée. Elle s'efforce de remplacer la famille venant à manquer (orphelins), ou trop faible pour exercer son autorité (maladies mentales et physiques) ou indigne

(parents criminels, alcooliques, maltraitant leurs enfants, etc.), aussi de l'aider dans l'ensemble de ses fonctions juridiques (filles-mères, veuves, etc.). Elle s'efforce de représenter les enfants devant les pouvoirs publics, particulièrement la police et les tribunaux.

L'assistance de l'enfance arriérée, par la nature des choses, étend son activité multiple au delà des limites de temps où l'école est enfermée, avant qu'elle commence et après qu'elle a fini : dans la première période comme dans la seconde, son rôle moral et éducatif a considérablement plus d'ampleur que lorsque ses protégés se trouvent sous l'autorité scolaire ; sur l'œuvre de l'assistance après l'école nous reviendrons par la suite ; de son œuvre avant l'école, la plus grande partie sort des limites de notre point de vue et nous ne voulons retenir que ce qui commence l'action pédagogique. Les institutions, *Kindergärten*, *Kleinkinderschulen*, etc., qui ont pour but de soumettre les tout jeunes enfants à un premier enseignement et à une première éducation rationnelle et systématique, sont, ainsi qu'il est naturel de penser, d'un inappréciable bienfait pour l'arriéré, qui y peut recevoir cette impulsion à se développer, donnée toujours trop tardivement par l'école. Il y apprend le premier travail de l'esprit, à exercer ses sens, sa mémoire, son jugement et son activité tout ensemble, sous la forme plaisante et naturelle, que trouva

Fröbel, du jeu, des faciles occupations manuelles ; il y est soumis, sous une forme libre, à une influence morale, agissant sur ses tendances, ses sentiments, sa volonté, qui complète celle de la famille, parfois la corrige ; il y est connu et caractérisé ; toutes choses que l'école n'aura plus à faire ensuite pendant de longues années à résultat souvent infructueux. L'étendue de leur rôle en général, mais particulièrement en faveur des faibles d'esprit, met les Kindergarten et institutions analogues au rang d'un intermédiaire indispensable dans la filière éducatrice, après l'éducation exclusivement familiale, et avant la scolaire : une pleine justice rendue serait de les rattacher à l'école, Volksschule ou Hilfsschule, comme une division préparatoire obligée recevant les enfants un ou deux ans plus tôt. Le Kindergarten public, obligatoire demeure encore un idéal. Ni le pays où il est né, ni la plupart des autres ne lui ont à l'heure présente donné sanction.

L'ensemble des fonctions de l'Hilfsschule examinées jusqu'ici, appliquées au développement intellectuel et moral de l'arriéré, sont soutenues et complétées par une dernière, celle qui s'applique au développement, au traitement physique. Que l'hygiène scolaire générale, principes d'une large aération, d'un bon éclairage, de vastes cours de récréation et de jardins, d'un mobilier scolaire bien compris, d'un chauffage et d'un éclairage pratiques et sains pendant

l'hiver, etc., aie à l'égard de l'école d'arriérés son maximum d'exigences, cela va de soi. Il va de soi aussi que l'éducation physique, par les jeux, la gymnastique, par le travail manuel, parce qu'elle donne à des corps entravés dans leur évolution un puissant stimulant, pour sa profonde influence sur l'activité en général et sur la volonté, doit trouver, dans la *Hilfsschule*, la même porte largement ouverte que dans l'établissement. Le soin que l'école d'arriérés a charge d'avoir du corps s'étend aux maladies et infirmités tant purement corporelles que mentales, celles-ci par la liaison qu'elles ont avec le physique, si fréquentes dans le milieu où elle se recrute : à l'égard des unes et des autres, elle a mission, à l'égard des intéressés, de consultation, à l'égard des autres, de préservation.

L'accomplissement de ces devoirs divers en connaissance de cause nécessite la présence dans la *Hilfsschule* d'un contrôle médical. Le médecin qui l'exerce doit naturellement être un aliéniste, ou au moins avoir étudié et pratiqué dans le domaine des maladies mentales en général, de celles de l'enfance en particulier. A examiner en fait la condition du médecin de l'*Hilfsschule* allemande, la première question qui se pose est de statistique. D'après des chiffres un peu vieillis, qui sont reproduits dans un livre d'*Hilfsschularzt* : le docteur Laquer de Frankfurt a/M. en 1877, sur 56 écoles, 11 avaient un contrôle médi-

cal suffisant, 17 un insuffisant et 21 pas du tout. Il y a tout lieu de croire que les faits présents, qui témoignent d'un si large essor des Hilfsschulen, témoignent aussi du progrès dans cet élément d'organisation si essentiel, si négligé par le passé, aux termes des constatations précédentes. Le service du médecin, défini dans les grandes Hilfsschulen par des prescriptions précises, consiste à examiner les élèves proposés pour l'Hilfsschule à leur entrée, de concert avec le Rektor, mais au point de vue aliéniste, tandis que le Rektor examine au point de vue pédagogique, à visiter à des périodes régulières, par exemple à Frankfurt toutes les deux semaines, l'ensemble des classes, à donner consultation toutes les fois qu'un cas extraordinaire se produit, à s'entretenir régulièrement avec les membres du personnel enseignant sur leurs élèves. L'Hilfsschularzt a enfin des fonctions de vulgarisation scientifique des principes de l'aliénisme auprès des pédagogues : soit dans les conversations qu'il tient avec eux, soit dans des conférences prévues par l'ordre de service de certaines écoles, à périodes régulières. Il a enfin, au terme des années scolaires, à l'égard des Hilfsschueler qui vont quitter l'école pour entrer dans la société libre, un rôle de conseil, à côté des instituteurs, qui sera examiné plus tard. Si l'on cherche quels résultats effectifs peut présenter l'action médicale dans les Hilfsschulen, disons mieux, la collabo-

ration des médecins et du personnel enseignant de ces écoles, en vue de l'œuvre éducatrice, il en est de directs et d'indirects. Les premiers, nés dans l'école même, sont qu'une influence d'ensemble, complète, sur le développement indissolublement double, physique et mental de l'arriéré est acquise, que se réalise le traitement de l'esprit par le corps et du corps par l'esprit, sans quoi toute pédagogie en général, dans la plus large mesure celle de l'arriéré est frappée de stérilité. Les résultats indirects, nés en dehors de l'école, sur le terrain de science, sont un élargissement de vues, une précision nouvelle apportée par des connaissances nouvelles, de l'aliénisme par la pédagogie et de la pédagogie par l'aliénisme.

La tâche de l'Hilfschule pendant l'âge scolaire, dont une esquisse vient d'être donnée ici, se complète par celle qu'impose l'entrée dans l'adolescence et le besoin à double face de préparer l'arriéré pour une vie nouvelle, où, dans la mesure de l'indépendance et de la responsabilité qui lui conviennent, il agisse utilement au sein de la société ; de maintenir en lui les fruits déposés par l'éducation de son enfance. La liaison étroite, qui unit la première période à caractère, d'une façon prédominante, pédagogique à la seconde à caractère, d'une façon prépondérante, philanthropique, rendrait nécessaire une exposition immédiatement consécutive, où pût apparaître la transition habilement ménagée de l'une à l'autre

et d'où se dégageât, en dernière vue, une impression d'ensemble sur l'Hilfsschule, une appréciation totale de son œuvre. Notre point de vue, qui n'est pas tant l'étude des institutions en elles-mêmes que du concert et de la simultanéité de leur action sur les différentes phases du développement des arriérés nous force à la même scission pour la Hilfsschule que pour l'Idiotenanstalt. Pour éviter un faux jour sur le fonctionnement de l'organe d'éducation, la remarque faite antérieurement à l'égard de celle-ci doit être répétée maintenant à l'égard de celle-là : c'est une nécessité de l'éducation des arriérés d'évoluer par transformations lentes, de prolonger aussi en avant que possible l'action de l'école et d'étendre le plus loin en arrière la perspective d'une formation à un but social pratique. Les périodes qu'une exposition théorique impose de distinguer sont plus artificielles ici que nulle part. L'état actuel de l'Hilfsschule déjà, plus encore l'idéal vers lequel elle évolue présentent une culture unifiée dans le temps, où l'effort éducatif dans les différentes directions apparaît plus coexistant que successif, dont le commencement, la fin et les différents moments dépendent non de normes générales, mais du développement extrêmement variable de chaque individu arriéré.

A l'organisation nouvelle, encore incomplète, qu'est l'Hilfsschule, se pose d'elle-même la question : qu'en adviendra-t-il ? La réponse dépend principale-

ment de conditions de fait, qui changent, parmi les pays où l'institution a pris place, de l'un à l'autre. Pour l'Allemagne elle-même, où, par suite du puissant mouvement de l'assistance idiotiphile, l'avenir serait intéressant à prévoir, une conclusion précise ne se dégage point. L'Hilfsschule, au germe lent à s'ouvrir, dès que la nécessité de fait à laquelle elle répond, d'assister, par des moyens plus simples, plus rapides et moins coûteux que par ceux qu'offre l'Idiotenanstalt, la masse croissante des arriérés, fût devenue consciente au sein de la société, a pris une extension énorme, qui laisse mal reconnaître les frontières, et quelle place doit lui être attribuée à côté des rouages appartenant à la même organisation, à côté de l'Idiotenanstalt, antérieure en origine, qui a certainement toujours sa fonction à remplir. Cependant, des tendances, bien qu'incertaines, de l'heure présente, des principes désormais acquis de l'assistance, de la pédagogie arriéristes, une hypothèse légitime sur le rôle futur et fixé de l'Hilfsschule peut se dégager, et a été déjà dégagée.

La grande variété de conceptions et de formes pratiques, que révèle le mouvement actuel des Hilfsschulen dans les idées et dans les faits, marche sans doute vers une certaine unification, mais sur des bases très larges. Si la psychologie des arriérés pour lesquels un déplacement de la Volksschule à l'école spéciale droit prendre place gagnera de plus en plus de préci-

sion, si le recrutement du personnel enseignant est destiné à subir des changements d'ensemble, si les types d'organisation, au point de vue de l'enseignement, de l'Hilfsschule et de ses classes, si les programmes et les méthodes d'enseignement coïncideront sans cesse davantage, il subsistera toujours des divergences dans l'interprétation du rôle éducatif et dans l'organisation générale. Celles-ci tiennent au plus ou moins grand développement de l'assistance arriériste, à la coexistence du plus ou moins grand nombre d'établissements à caractères divers, établissements de traitement, d'éducation, et à leur importance, à l'unité qui les relie, dans le lieu où l'Hilfsschule a son champ d'activité. Suivant les cas, celle-ci devra fonctionner seule et s'élargir en véritable établissement, recueillant toutes les variétés d'arriérés éducatibles, ou fonctionner solidairement avec les établissements voisins, en différenciation, et se restreindre au type d'école et d'asile de jour, réservé à certaines variétés d'arriérés.

Supposant le cas, le plus conforme à un état avancé de l'assistance, où la Hilfsschule concourt avec l'Idiotenanstalt à l'éducation des arriérés, un partage d'attribution futur, tel qu'il est désirable et vraisemblable, s'établit non pas tant par des considérations *a priori* que par des considérations de fait, de personnes. L'Hilfsschule est un centre d'éducation pour les arriérés des villes ; son but réside dans le

placement futur de ceux qu'elle élève au sein de leur milieu d'origine. Elle doit, de nécessité, prendre le caractère d'un organe d'éducation à mission étendue, non seulement d'un organe enseignant ; elle doit garder, occuper les enfants qui la fréquentent, parce qu'une action éducative prolongée s'impose pour les arriérés en général, parce que les arriérés de l'Hilfsschule en particulier appartiennent à des milieux où l'éducation domestique souffre de graves faiblesses, pendant l'ensemble des heures du jour. D'autre part, elle doit agir de concert avec la famille, ceux qui ont la charge de l'enfant, harmoniser l'influence qui se déploie ici avec la sienne propre. Cela exclut la possibilité pour l'Hilfsschule de se transformer en un internat permanent, au même titre que l'Idiotenanstalt (1). La sélection de ses élèves est donnée par un examen général du tempérament physique, de l'intelligence et du caractère en même temps que des conditions sociales, examen qui, dans une certaine mesure, permet de prévoir la possibilité ou l'impossibilité d'un avenir indépendant sur place même. Tous ceux dont le niveau d'individualité paraît trop bas, et aussi tous ceux qui sont affligés d'une faiblesse particulière, physique, intellectuelle, morale excessive relèvent de l'établissement. L'école doit communiquer avec l'établissement dans la mesure la plus libre possible, de façon qu'au fur et à mesure que les conditions des enfants confiés à

son autorité changent, elle puisse les déplacer. L'école a seulement fonction d'assistance complète sous forme d'internat, à l'égard de ceux à qui des circonstances subites ou passagères, maladie, misère momentanée, mauvaise conduite de la famille, rendent nuisible le maintien dans leur foyer, et pour de courtes périodes de temps qui doivent se clore soit par le retour des pensionnaires parmi les leurs, soit par le transfert dans l'établissement.

Sur ce terrain ainsi délimité à grandes mesures, l'Hilfsschule allemande, et l'on peut en tirer analogie pour l'Hilfsschule de tous les pays où l'assistance des arriérés vit sous des conditions analogues, trouvera restriction utile de ses ambitions et de ses tentatives présentes de jeune institution. Elle emploiera les immenses forces qu'elle porte en elle, dont les plus belles sont l'initiative et la volonté tenace du personnel d'élite de ses maîtres, à une tâche d'assistance intensive en faveur des meilleurs arriérés des villes, à la réalisation du but de leur subsistance indépendante dans leur lieu d'origine. Des résultats plus sûrs, si des espérances moins larges, une position consolidée dans l'ordre social et la division du travail, si une réduction du champ d'activité, l'attendent là.

CHAPITRE VI

L'arriéré au sortir de l'école

L'éducation de la période scolaire a terminé son rôle à l'égard des arriérés considérés comme éducatibles dans l'établissement ou l'Hilfsschule : son étendue et sa durée, adaptées aux conditions personnelles de chaque individu, ont produit tout l'effet réalisable. La question se pose d'ouvrir une période nouvelle, déjà fortement indiquée et préparée progressivement au cours des années passées, où l'éducation sera dirigée d'une façon centrale, non plus par un point de vue de culture générale, mais par un point de vue d'utilisation pratique, social des forces physiques et mentales, développées. Les conditions que présentent à l'entrée les arriérés sont diverses. L'œuvre pédagogique entreprise par l'école est de sa nature hypothétique et chanceuse. Au cours des classes et à la sortie, bon nombre d'enfants se com-

portent comme absolument inéducables. Pour les uns, le transfert à un établissement de pure hospitalisation est chose faite ; pour les autres, chose à faire. D'autres, en plus grand nombre, et par suite de causes diverses qui ne tiennent pas seulement à l'esprit, n'apparaissent pas comme susceptibles d'un classement social, d'une vie indépendante au sein du milieu libre, ils demeureront toujours à la charge de l'assistance. D'autre part, ils peuvent vivre sous une contrainte moins étroite que les premiers, les « Unbildungs fähigen », soit dans un établissement qui ne soit pas réservé à la pure hospitalisation, soit même au dehors, dans leur famille ou une famille de placement, et là employer leur activité à des travaux très simples, mécaniques. Les Allemands mettent en valeur l'ensemble de leurs traits caractéristiques dans le mot : *teilerwerbsfähig*. A l'égard de ceux-là, la tâche de l'éducation est en somme close. Ils se trouvent immédiatement mûrs pour rester ou entrer dans l'établissement, où ils ont leur rôle que nous étudierons plus tard ; ou ils seront préparés, après une courte transition, à être remis à leur famille ou placés en pension au dehors. Dans le premier cas comme dans le second l'aide de l'agent éducatif, qui les a formés, a pour objet, non un perfectionnement de développement, mais la conservation, pour le corps, l'esprit et le caractère, du développement déjà acquis. D'autres enfin offrent les meilleures

chances de subsister dans l'indépendance : ils sont « vœllig erverbsfœhig ». A leur égard, l'éducation a devant elle un champ à perspectives étendues et en partie nouvelles.

La prévision sur l'avenir de ces meilleurs sujets est fondée par les résultats pédagogiques pendant la période scolaire. C'est pourquoi il importe de les juger d'abord au point de vue de ces résultats même.

Le gain pédagogique acquis par chaque individu en fin de période scolaire, s'apprécie par différents côtés, dont le premier est l'instruction. Le niveau d'instruction, où sont arrivés les mieux doués de l'Hilfsschule et aussi ceux de l'école de l'Idiotenanstalt, ceux qui atteignent la plus haute classe, se caractérise à peu près dans les termes qu'un pédagogue emploie dans un article sur l'histoire de la fondation de l'Hilfsschule de Dresde (Tætzner. Zeitschrift für die Behandlung Schwachsinniger und Epileptischer, 1900, n^{os} 4, 5 et 6).

« L'enfant arrivé à la première classe ne possède pas la moitié des connaissances prescrites pour les normaux : il connaît cependant tout ce qui est nécessaire pour la vie pratique. Il peut s'exprimer oralement et par écrit, et ses compositions écrites, malgré les fautes de rédaction et d'orthographe, peuvent être comprises de tous. Il peut faire des applications arithmétiques sur les nombres de 1 à 1.000, pourvu que les rapports demeurent simples. Il peut exécu-

ter tous les calculs usuels, des notes bien dressées. Il écrit de la façon prescrite des adresses de lettres et de paquets. Il connaît sa patrie, les moyens de circulation, la production des produits indigènes, leur utilisation ; il connaît l'histoire de son peuple. Il a reçu une instruction religieuse moralisante. »

Mais le niveau d'instruction ne fournit pas à lui seul critérium. Qu'on considère l'œuvre pédagogique entreprise par l'Hilfsschule, plus encore celle de l'Idiotenanstalt, instruire n'est pas le seul but, instruire n'est même pas un but, mais un moyen à côté d'autres, une éducation d'ensemble ; et un développement d'ensemble portant sur la masse des fonctions physiques et mentales nécessaires à la pratique future est la fin qui domine tout. Le niveau d'instruction ne donne lumière que sur les facultés réfléchies, de l'esprit, sur la pensée. Mais, facteurs aussi importants pour l'avenir du jeune arriéré, les facultés actives mentales, leur support et leur mobile, le corps, l'adresse et le goût au travail manuel, l'équilibre du caractère et la moralité ne vont pas du même pas. D'une part, des individus bien doués pour l'enseignement sont parfois d'une grande maladresse technique, ou d'une moralité très faible, ou d'une faiblesse physique qui restreint complètement leur utilisation sociale. D'autre part, des individus, qui se sont montrés réfractaires à l'enseignement, par suite soit de dons exclusifs,

soit d'infirmités, telles que la faiblesse de la vue, de l'ouïe, etc., quand elles ne sont pas le point de départ d'un enseignement séparé, soit d'un développement tardif, déploient d'excellentes dispositions manuelles, se conduisent régulièrement, ont santé et vigueur. De sorte qu'à côté des résultats de l'instruction, il faut mesurer ceux de l'éducation morale, manuelle et physique, qui les complètent, qui les restreignent ou qui les remplacent.

Il ressort clairement que les arriérés que l'influence prolongée du milieu éducatif n'a point élevés au rang de personnalités capables de se conformer spontanément aux règles d'agir commandées par les mœurs, les lois et la morale courante appartiennent peut-être au sens propre du mot, à la catégorie des « Vollverbsfähigen », n'y appartiennent point au sens forcé et large où on doit l'entendre, ne sont pas susceptibles de vie indépendante.

Il ressort plus clairement encore que ceux sur qui le travail manuel sous ses diverses formes, éducative au sens large et professionnelle, et les exercices pratiques divers qui le prolongent, service de la personne, commissions, etc., n'agissent qu'insuffisamment, soit incapacité mentale, soit incapacité physique, infirmités, offrent dans le monde économique restreint, embrassant les basses professions manuelles, où l'arriéré peut avoir accès, des chances très petites de placement.

La faiblesse corporelle se lie souvent à la maladie et à l'incapacité de travailler manuellement. Même là où il en est autrement, elle diminue en intensité et en régularité la productivité de l'arriéré, déjà inférieure à celle du normal.

La réunion de ces conditions, d'instruction intellectuelle et manuelle, de moralité, de santé constitue en quelque sorte l'idéal, la limite en haut de la « Voelligerwerbsfæhigkeit », de l'utilisation économique. Au-dessous, s'échelonnent des degrés infinis descendants, où le produit des capacités et chaque capacité en elle-même apparaissent sans cesse plus faibles, jusqu'à la limite flottante où cesse la possibilité de subsistance indépendante, où commence la Teilsrwerbsfæhigkeit.

Puisque l'appréciation au terme de l'évolution scolaire des résultats auxquels est arrivé l'arriéré qui a atteint le maximum de culture est une prévision en même temps qu'une garantie d'avenir, il importe, la confrontant avec l'expérience postérieure des faits, d'en déterminer la valeur, la probabilité. Elle apparaît en réalité comme des plus hypothétiques. L'essai tenté au sens de la vie nouvelle dément souvent étrangement les fruits et les promesses des années d'école.

Nous ne voulons parler ici que du temps immédiatement à venir, où l'élève de la Hilfsschule ou de l'établissement d'idiots entre en apprentissage, débute

dans un métier ; seules bornes où une prévision de la carrière de l'arriéré a quelque certitude. Dès ce commencement la frêle nature individuelle, la dureté du milieu collectif, ces influences contraires sous lesquelles le faible d'esprit travaille pendant toute son existence font qu'un fort pour cent de ceux que l'école a déclarés aptes à rentrer et demeurer dans la société sortira du bon chemin, pour n'y rentrer jamais ou au prix de grandes difficultés.

Il se présente, en définitive, comme vague et provisoire, le classement que dressent les Hilfsschulen et les établissements de leurs élèves « vollerwerbsfähigen ». Plus encore, l'expression rigoureuse sous forme de statistiques. Les proportions si flatteuses, si persuasives d'optimisme, de 50, 60, voire 80 ou 90 o/o d'arriérés rendus aptes à leur tâche d'hommes indépendants ne sont qu'un trompe-l'œil, si on les prend à la lettre.

Par une prévision nécessaire aussi bien à l'œuvre éducative antérieure en faveur de l'arriéré enfant qu'à l'œuvre d'assistance, éducative aussi, qui suit en faveur de l'arriéré adolescent et adulte, la catégorie des « Vollerwerbsfähigen », telle que le jugement porté en fin de période scolaire permet de la fixer, doit être considérée comme constituée, non en vue de conjectures lointaines, mais en vue d'un but pratique immédiat : déterminer les droits des sujets les mieux doués à une continuation d'éducation, à une prépa-

ration spécialisée au rôle économique et social. Il n'est pas question, il ne peut être question encore de capacités, d'Erwerbsfähigkeit véritables, mais de chances, de conditions partielles données de capacités, d'Erwerbsfähigkeit, qu'il faut exploiter.

L'arriéré, au sortir de l'école, se trouve devant la perspective nouvelle, trop forte du milieu libre, par où il doit passer et se faire place. Il ne sait voir son chemin, ni comment le suivre, ni prendre les résolutions nouvelles, ni se rappeler et utiliser les connaissances anciennes. L'adaptation spontanée, quelque soin que l'éducation antérieure ait mis à la préparer, à un emploi de son esprit et de ses forces physiques étroitement délimité, différent de celui qu'on lui demandait jusqu'ici, à vivre au sein de relations plus complexes et plus lâches, avec l'ensemble des hommes et non seulement avec ses éducateurs ou ses frères faibles d'esprit, sous la pression de l'intérêt individuel et non de la sympathie instinctive ou du désintéressement réfléchi, à conserver le développement intellectuel, le perfectionnement moral, l'adresse et la force physique acquis antérieurement suppose un acte d'initiative, dont il n'est pas capable.

D'autre part, avec la transformation pendante en quelque sorte de l'être social, coïncide une transformation de l'être physique et moral qui, loin de la soutenir toujours, la combat : celle de la puberté.

Son influence, qui chez le normal a des traces si profondes, remue plus avant encore la frêle constitution de l'arriéré. Beaucoup, malgré tous les efforts, y succombent, dépérissent physiquement, tombent dans un progressif abrutissement, au bout duquel, seule bienfaisante solution, se tient la mort. Pour tous, l'arrivée de l'âge viril est une menace contre l'équilibre physique et intellectuel, plus encore contre l'équilibre moral : elle signifie déploiement de bestialité, de violence, de paresse, d'instincts perfides, qui, favorisés par la complaisance des circonstances, risquent d'entraîner la perte totale et définitive de l'âme lentement conquise au bien par l'éducation.

Aux institutions éducatives incombe dès lors le devoir de maintenir l'arriéré sous leur garde, et de le former à son rôle dans la vie indépendante, qu'il ne sait prendre de lui-même. Un passage est à établir entre les deux portes de l'école et du monde, de façon que les forces diverses qui viennent de l'un et de l'autre s'harmonisent, s'ajoutent, pour ainsi dire, mènent sous leur poussée combinée et par de nombreuses transitions l'arriéré à subsister par ses propres moyens.

La cheville ouvrière de l'activité, pendant cette nouvelle période, est naturellement la préparation économique. L'Hilfsschule et l'établissement éclairent l'arriéré dans le choix d'une profession conforme à ses aptitudes et à ses goûts, lui assurant son avenir.

Ensuite, elles le préparent elles-mêmes directement au métier choisi, ou, tout au moins, servent d'intermédiaire entre leurs élèves et ceux, individus ou collectivités, organes d'intérêt privé ou d'intérêt social, qui leur donneront la formation professionnelle.

Vient à côté la tâche d'instruction, avec ses deux fins : conserver la culture des années antérieures, la développer au point de vue spécial pratique. Celle-ci, de sa nature, appartient en propre à l'Hilfsschule ou à l'établissement, qui ont seulement, pour la mener à bien, à utiliser leurs ressources existantes, principalement leur personnel enseignant.

L'éducation doit ensuite continuer sa fonction morale. Elle doit, en fortifiant les habitudes inculquées, amener l'arriéré à cette régularité et invariabilité de conduite, voire même un peu étroite, la base essentielle qui le soutiendra au cours de toute son existence. De l'ensemble des règles la principale est le travail : les années antérieures en ont déjà cultivé le besoin et le goût, le principe si moralisateur qu'il prête au développement de la volonté et de la personnalité des individus faibles ; aux années qui viennent, à le montrer sous son point de vue d'indispensable utilité, à le rendre attachant sous la forme spécialisée qu'il revêt. L'éducation doit, d'un effort plus intense que jamais, développer l'indépendance de décision et d'action qui permettra une sûre démarche morale au sein du milieu libre, de ses influences plus impré-

vues et plus complexes que celles qui règnent dans l'école et l'établissement. Elle doit lier étroitement à son passé, à l'autorité, à l'amour des éducateurs de sa jeunesse l'arriéré près de s'en éloigner, de façon que, d'une part, il trouve sans cesse appui dans ses souvenirs, et dans ses maîtres outre assistance matérielle, constant conseil et exemple, protection active.

Un devoir plus spécial est l'instruction civique et l'instruction dans les droits et devoirs juridiques et professionnels.

Le milieu éducatif, en prolongement de sa mission individuelle à l'égard de son élève, a une mission sociale à l'égard du milieu d'hommes où il est placé : comme auparavant, comme toujours, éveiller dans la grande collectivité intelligence et aide en faveur du faible ; en particulier, pour le temps présent, chercher soutien dans la famille, l'appeler à délibération, à action dans le choix d'une profession pour son enfant et dans sa préparation, qui vient après, mais aussi défendre contre son égoïsme, son exploitation et son immoralité ; obtenir, d'autre part, sur le marché économique, des employeurs et des patrons, accueil à la main d'œuvre de l'arriéré.

CHAPITRE VII

Le choix d'une carrière par l'arriéré et la préparation professionnelle dans les conditions ordinaires de la vie économique

Le choix d'une carrière, qui se pose au sortir de l'école, n'est pas en général pour l'arriéré une question qu'il puisse résoudre de lui-même, ni avec la seule aide des siens. De nature, il se connaît mal lui-même et apprécie mal ses aptitudes ; et il est trop disposé à suivre des goûts passagers, des raisons fragiles et superficielles. Il connaît encore plus mal le milieu social, où il faut qu'il conquière place indépendante. Les siens sont aussi aveugles que lui-même : ou complaisants à sa volonté, parce qu'ils ménagent sa faiblesse, ou indifférents, ou intéressés à se décharger de lui et à augmenter aussitôt que possible, par le travail de ses mains, les ressources de la famille. Les éducateurs ont donc une intervention naturelle. Leur expérience de la vie et leur expérience de l'enfant, surtout si l'une et l'autre

savent s'aider de lumières puisées à source compétente et spéciale, les désignent en premier lieu pour mener le jeune d'une façon sûre à sa voie professionnelle.

Si le premier terme du rapport qu'est le choix d'une carrière, un jugement éclairé de la personnalité, des connaissances, des aptitudes et des goûts, n'oppose que de minces difficultés, aux mattres de l'enfant, qui ont un contact prolongé avec l'ensemble de son être, particulièrement avec son esprit et ses facultés actives, pratiques, techniques, telles que les révèle principalement l'enseignement manuel, la solution du second terme, la détermination d'une profession correspondante aux conditions des arriérés en général et aux conditions de l'individu donné, les oblige aux plus difficiles recherches.

Sa mentalité, incapable d'abstraire, de juger et de raisonner d'une façon prolongée, comme sa sécheresse d'imagination et le peu de souplesse de sa mémoire rendent l'arriéré impropre à toutes les carrières où le travail intellectuel domine, les plus hautes et que la civilisation tend sans cesse à multiplier. Parmi les autres, dans les meilleures, soit qu'elles exigent une adresse spéciale, soit qu'elles exigent des qualités fortes de direction, d'initiative, de volonté, il n'a pas non plus de place. Il ne lui reste en fin de compte que les tâches inférieures de l'ordre industriel, commercial et agricole, mécaniques, mal payées

et pleines d'insécurité, où sa demande se heurte sans cesse à la concurrence des autres malvenus du monde économique, les ouvriers sans apprentissage, infirmes, malades physiquement ou moralement, les libérés des prisons, les déclassés de toutes sortes, où la main-d'œuvre humaine est constamment remplacée, sans que s'en suive immédiatement création de débouchés nouveaux, par la machine.

On a de tout temps considéré l'agriculture comme la palme de toutes les carrières la plus conforme aux dispositions des arriérés. Elle offre en effet, en outre de conditions physiques et morales excellentes, ce mérite économique, de se partager en une grande multiplicité de tâches, où les simples et les compliquées sont toujours assez nombreuses pour que chaque force, chaque capacité y trouve un emploi complet à tous moments. Son apprentissage cause le moins de difficultés. Au point de vue social, il y a intérêt à attacher à la terre, désertée pour la ville et la grande production industrielle et commerciale, une nouvelle main-d'œuvre. Si l'arriéré ne peut aspirer là aussi à une situation indépendante comme chef d'exploitation, propriétaire, fermier, il lui reste, comme garçon ou servante de ferme, comme journalier, aide-jardinier, berger, etc., débouché tout indiqué pour mener une existence se suffisant à elle-même.

La petite industrie assure un placement également durable, très étendu dans l'espace, rémunérateur et,

sous certaines restrictions, ni démoralisant ni physiquement nuisible aux arriérés les mieux doués. Il y a également un intérêt social à y amener et à y maintenir un supplément de bras, pour contrebalancer la concurrence que lui fait la grande industrie, surtout au point de vue de la demande de travail. La raison qui en rend l'accès difficile est l'apprentissage ; nous verrons comment il y est remédié. Le temps présent ne montre en général qu'un emploi réduit à quelques-unes de ses professions, cordonnier, tailleur, menuisier, vannier, relieur, etc. Il appartient sans nul doute à l'avenir d'ouvrir au travail de l'arriéré un plus large champ dans tous les métiers où tout ou partie de la fabrication se ramène à des opérations simples, uniformes, en séries lâches, n'exigeant ni mouvements compliqués et variés, ni attention très fixée, ni déploiement d'activité musculaire considérable ou anormal. De semblables conditions existent, pour ne mentionner que des exemples tirés des faits, de la pratique des Idiotensanstalten et des Hilfsschulen, dans la petite industrie du bois, la charpenterie, la tonnellerie, dans celle du fer, comme maréchaux-ferrants, forgerons, serruriers, dans celle du verre, comme verriers, dans les diverses industries du bâtiment, comme aides-maçons, comme peintres, plâtriers, etc.

Dans la grande industrie et sa division du travail qui a décomposé si loin et si simplifié, si avili aussi les

exigences imposées à l'activité de l'ouvrier, nombre de tâches sont accessibles à une main-d'œuvre inférieure. Elles préparent ou achèvent par une transformation très aisée l'œuvre de la machine ; ou bien elles se réalisent en un simple service de transmission d'une partie de la fabrication à une autre, que ces parties soient accomplies par la machine ou par la main. Un exemple en est donné par l'industrie du livre, où après l'impression exécutée par les rotatives suit le pliage exécuté à la main : ouvrage que dans certaines maisons d'éditions de Leipzig accomplissent d'anciens *Hilfsschüler*. La grande industrie malheureusement ne présente pas à tous les points de vue un milieu favorable à l'arriéré ; et cela l'a souvent fait condamner. Au point de vue physique, il semble, il est vrai, difficile d'admettre que les mesures hygiéniques, prises dans toutes les grandes exploitations, que l'administration publique soumet à des prescriptions et à un contrôle sévères, ne garantissent point la santé plus que les moyens restreints dont dispose la petite industrie pour aménager des locaux aérés et éclairés, propres, bien chauffés pendant l'hiver, pour maintenir la propreté des travailleurs, pour prévenir les accidents et y remédier ; si, d'autre part un surmenage, une inobservation de la durée légale du travail a lieu, c'est bien plutôt dans celle-ci que dans celle-là. Mais au point de vue moral, la comparaison ne fournit point les mêmes conclusions

optimistes. A l'usine, l'arriéré vit dans une grande collectivité de normaux ; l'étrangeté de sa constitution y ressort d'une façon plus saillante et l'expose aux duretés de son entourage. En outre, la corruption morale sous ses formes diverses, l'entraînement à boire, aux désordres sexuels, voire aux mauvaises actions en violations des lois, y agit d'autant plus effectivement sur une volonté faible qu'elle n'est combattue par nulle action d'en haut, des patrons ou des contremaîtres, par nulle surveillance sur les rapports au dedans et au dehors de personne à personne ; que les occasions, fournies par la facilité des liaisons avec de malhonnêtes gens, y sont multipliées. Pour ces raisons, une carrière dans la grande industrie doit être rendue impossible à tous les individus qui n'ont pas fermeté de moralité suffisante, d'une façon très étendue aux femmes ; et dans tous les cas où ne peuvent être obtenue une protection morale des chefs d'exploitation et un isolement relatif d'avec les autres ouvriers.

Des voies peuvent être cherchées et trouvées dans le commerce grand et petit. Certains de ses emplois, parce qu'ils ne demandent qu'une main-d'œuvre très grossière et sans préparation, s'accommodent très bien aux facultés d'arriérés « *erwerbsfähigen* » inférieur physiquement ou intellectuellement : tels sont ceux d'hommes de peine, de garçons de course, de commissionnaires, etc. A de mieux doués, des

emplois complets dans le petit commerce particulièrement, par exemple dans la boucherie, la boulangerie sont accessibles.

Le service de la maison, soit qu'il soit accompli dans la famille, soit qu'il soit accompli au dehors, contre des gages, comme bonne ou comme domestique homme, convient aux femmes et aux arriérés hommes, dont une spécialisation en vue des activités définies de l'agriculture, de l'industrie ou du commerce se heurte à des difficultés particulières. La recherche de conditions morales sûres s'impose naturellement ici plus que nulle part ailleurs, car le contact permanent, à toutes les heures du jour, avec les diverses personnes qui vivent au commun foyer laissera dans la nature de l'arriéré les traces les plus profondes, également excessives en bien et en mal.

Ce tableau qui s'ouvre au choix d'une carrière serait incomplet, si, à côté de ses parties définies, telles qu'elles viennent d'être exposées, qui s'ordonnent dans les catégories délimitées et connues de l'ordre économique, n'étaient indiquées les parties non définies. C'est le domaine multiple de ce qu'on peut appeler « les professions parasites », ainsi que nous les révèlent les grandes villes. Elles appartiennent à l'industrie, au commerce nomades, tel est le métier de repasseur de couteau, tel est celui de crieur de journaux, ou à des variétés de domesticité à service spécialisé, à engagement continuellement changeant,

tel est le métier d'ouvreur de portières de voiture, de cireur de souliers, de casseur de bois, etc. Nombre de ces métiers se laissent difficilement classer, parce qu'il n'ont, à vrai dire, qu'une analogie lointaine avec les spécialisations économiques ordinaires; par exemple, ceux que crée l'entretien de la voirie publique (balayeurs, arroseurs). Le caractère commun de cet ordre du travail « parasite » est l'irrégularité de l'activité rudimentaire employée, son déplacement continu dans l'espace, son « nomadisme », son indépendance absolue ou partielle vis-à-vis d'une entreprise qui la centralise et la surveille, et le plus souvent, la succession perpétuellement changeante des rapports d'affaires, des louages de main d'œuvre. De nature, l'ensemble de ces conditions s'approprie aux déclassés et aux déshérités de l'ordre social, qui, dans l'exercice d'un ou simultanément de plusieurs petits emplois à l'air libre, obtiennent un gagne-pain qu'ils peuvent prendre et exercer sans antécédents et sans intermédiaires. L'assistance de l'arriéré doit en tenir un large compte: pourvu qu'elle organise dans une certaine mesure le champ du travail, qu'elle rattache à des exploitations fixes, qui servent d'intermédiaires, les individus qu'elle y occupe, qu'elle les soumette à un contrôle rigoureux, elle peut tirer des bas-fonds du monde économique l'or qui fait subsister ses protégés misérables, ceux sur lesquels l'essai de préparation à un métier organisé ne sau-

rait porter ou n'a point porté ses fruits, les ouvriers devenus invalides ou trop vieux, les chômeurs.

Le choix d'une profession dirigé par l'établissement ou l'école suppose, outre la connaissance des possibilités économiques générales d'emploi de l'arriéré, la connaissance des possibilités économiques spéciales que présente le marché. L'établissement, situé à la campagne, n'a pas regard sur les mêmes débouchés que l'Hilfsschule situé à la ville. Le marché qui entoure chaque établissement ou chaque école a souvent ses particularités ; il est, d'une façon prépondérante, ou agricole, ou industriel, et occupé par certaines branches de petite ou de grande industrie, ou commercial, et de même spécialisé. L'important qu'il y a à régler une vocation d'après toutes les diversités du lieu s'explique ici non seulement par des considérations valables pour le travail des normaux, mais aussi par la nécessité d'attacher des individus, que leur infériorité mentale et morale rend peu souples aux changements et aux adaptations nouvelles, à une position stable, sédentaire dans un milieu connu, la ville ou le coin de campagne de leur enfance.

L'arriéré, quand il s'est, avec l'appui de ses maîtres, assigné une vocation, a la charge lourde pour lui, qu'il n'a pas la plupart du temps la force de supporter seul, de s'y préparer.

Les différentes professions auxquels il a accès por-

tent, dans des conditions ordinaires et si l'on suppose qu'un normal veuille s'y spécialiser, des exigences diverses à une préparation professionnelle. Les unes, tels sont les métiers de la petite industrie et de quelques-uns du commerce, ont à leur entrée une période d'instruction professionnelle, traditionnelle, systématiquement organisée, un apprentissage qui en fait ou en droit (ainsi que c'était le cas dans les anciennes corporations, ainsi que c'est toujours le cas dans les commerces ou industries encore organisées corporativement est obligatoire pour tout ouvrier. D'autres, sans se prêter à une initiation rigoureusement méthodique, s'apprennent au cours d'un stage, l'agriculture, de nombreuses branches du commerce, parfois la grande industrie. D'autres enfin s'ouvrent pour ainsi dire de plain-pied, et supposent constituées d'emblée toutes les connaissances et les aptitudes requises pour les remplir, par exemple la grande industrie en général, les métiers parasites. Le caractère professionnel si incertain, si variable de la domesticité empêche qu'on crée pour elle une préparation spéciale : très souvent, et le mouvement moderne tend de plus en plus à développer cette tendance, ceux qui veulent s'y placer ont appris, à l'école ordinaire ou dans des écoles et cours spéciaux, les premières notions de cuisine et de ménage.

Le manque d'initiative de l'arriéré fait que sa préparation professionnelle doit être étendue beaucoup plus loin que pour le normal. A son engagement

ferme dans tout état, même dans ceux qui d'ordinaire s'exercent d'improvisation, une période d'instruction technique doit donner filière.

En ce qui concerne les derniers métiers, ceux de la grande industrie, les métiers parasites, l'initiation au service de maison, c'est le rôle de l'assistance représentée par l'établissement d'idiots, la *Hilfsschule* et les institutions diverses qui s'y rattachent, de créer elle-même le rouage que l'organisation économique ne présente pas. Pour la grande industrie, pour certains métiers parasites, l'apprentissage de tel ou tel métier d'artisan, dans la fabrication du fer, du bois, de la pierre, du papier, etc., dans des applications spécialisées formera le tour de main voulu. Aux autres métiers parasites, au service de maison, l'enfant sera préparé par l'emploi, dans l'établissement même, dans des annexes de l'école, aux travaux d'entretien et de propreté, à la cuisine, au lavage, blanchissage, aux courses, etc.

En ce qui concerne les métiers qui nécessitent et présentent organisée une préparation professionnelle, qu'elle revête la forme d'un apprentissage, d'une période de stage, l'assistance de l'arriéré fait naître un devoir d'intervention dans les relations économiques normales, explicable en lui-même, dont il s'agit maintenant de déterminer les limites.

L'époque moderne montre que l'apprentissage, dans l'industrie et le commerce, où il revêt ses for-

mes les plus définies, traverse une crise douloureuse. Dans l'agriculture seule, avec l'organisation plus rudimentaire qu'il y a, il n'a point subi d'altération trop profonde, bien qu'il ait reçu et reçoive normalement le contre-coup des influences qui nuisent au travail de la terre, entre autres du dépeuplement des campagnes. L'apprentissage de l'industrie et du commerce est, sur une vaste échelle, attribut propre des petites entreprises. Les grandes entreprises forment en général beaucoup moins d'apprentis ; et en ce qui concerne les tâches inférieures, semblables, à celles que les arriérés peuvent exercer, pas du tout. L'apprentissage de la petite industrie et du petit commerce, qui prépare la plus grande partie des jeunes générations du prolétariat à leur rôle économique, a perdu son ancienne valeur éducative, pédagogique, ne produit plus une majorité d'ouvriers achevés, propres à exercer leur métier dans toute son étendue, à le développer et à le renouveler, d'après les exigences du progrès. Deux causes initiales à cet état de choses : la suppression de l'organisation corporative et la concurrence dirigée contre la petite production par la grande. Ces deux actions ont un effet commun, l'apprenti livré à l'arbitraire du patron qui l'exploite à son profit, négligeant complètement de lui donner une formation professionnelle complète. Le patron, détaché de tout sentiment collectif dicté par la raison supérieure et l'amour

de son métier, s'efforce de tirer des enfants qui lui sont confiés une main-d'œuvre prématurément lucrative, qu'il paiera peu ou point du tout. Cela suppose qu'il les emploie constamment aux tâches les plus faciles, les plus partielles et les plus mécaniques de la fabrication ; qu'il ne les dresse point aux autres, qui demandent une longue habitude de sa part, un sacrifice de temps, somme toute d'argent, sans compensation. Ainsi l'apprentissage n'est plus qu'un calcul, et le désintéressement, l'intelligence pédagogique, la direction morale, qui constituent ses bases essentielles avec l'habileté technique, rare aussi à l'époque moderne où le patron n'est lui-même qu'un demi-ouvrier, y perdent tous leurs droits. L'apprenti n'arrive jamais à une formation professionnelle complète, c'est-à-dire à une indépendance économique véritable, si on entend par là l'intelligence et le goût du travail qui gagne le pain : il prend part à son métier en manœuvre, ne s'y sent point attaché et le quitte volontiers pour un autre. Il en résulte pour lui le rétrécissement et l'instabilité de sa situation professionnelle, pour la profession dans son ensemble et la collectivité tout entière les conséquences fâcheuses des incapacités économiques.

La direction éducative que le milieu professionnel donne si mal au normal, débutant dans un métier, se montre plus impuissante encore en faveur

de l'arriéré. Il est contraire à la logique de croire que ce que les Allemands appellent « la Heilziehung » cesse avec le temps d'école ; elle domine encore le temps qui vient après, jusqu'à complet développement des forces individuelles utilisables, et même ensuite, on peut dire pendant toute la vie. Les principes qui la fondent, ses méthodes, ses exigences à l'égard des personnes qui l'exercent s'appliquent, dans une large mesure, à l'apprentissage. Ici, il faudra encore individualiser, procéder par démarches lentes, décomposer et matérialiser, revenir sur le déjà dit, lier et concentrer : les qualités que l'éducateur de l'enfant avait, le nouvel éducateur, le patron, doit aussi les avoir : dons d'esprit correspondant à l'enseignement, clarté, simplicité, association ferme ; dons du cœur, plus rares, désintéressement et amour du faible, de l'assistance spirituelle et morale qui l'affranchit, maîtrise de soi, douceur et décision de commandement.

Tant de pédagogie n'existe point toute préparée dans le petit atelier, la boutique ou la ferme ; et il n'y a point, la plupart du temps, à penser l'y faire pénétrer du dehors. Le patron est dès l'abord mal prévenu contre l'arriéré, il le juge d'après les préjugés du peuple, considère sa faiblesse comme incurable, comme le rendant impropre à toute œuvre pratique. Il le connaîtrait mieux qu'il ne lui ménagerait pas beaucoup meilleur accueil : un traitement indi-

vidualisant, être sans cesse aux côtés de l'apprenti pour le guider dans son travail, l'entourer de protection morale, dépasse ses capacités. Très souvent, il refuse de le prendre en apprentissage. S'il l'admet, c'est pour agir avec lui, aux termes de sa routine habituelle. Il l'essaiera dans de petits travaux, sans les lui expliquer avec plus de soin qu'à un normal. Le nouvel apprenti, dont la compréhension est plus lente et la main moins preste, produira tôt ou tard de la malfaçon. Le patron, s'il ne s'impatiente pas tout de suite, corrigera l'erreur comme il a d'abord expliqué, selon un enseignement inaccessible à l'esprit borné : nécessairement le même résultat se répétera et le patron bien intentionné finira par se lasser. Du jour où l'autorité qui le dirige ne s'exerce plus en mesure et possession de soi, l'arriéré ne lui obéit plus. Le patron, sentant son impuissance, se livrera à des représailles, ou négligera complètement d'instruire plus avant, ou s'en remettra à l'un de ses ouvriers, vraisemblablement moins encore pédagogue que lui. Les compagnons de travail, ouvriers et apprentis, sont tout naturellement disposés aux mêmes persécutions qu'autrefois les camarades, à l'école de normaux. Pour leur imposer le respect du faible, il y aurait besoin d'une intervention énergique et constante de la part du patron. Celui-ci, aigri par l'expérience, insouciant ou craintif, remplira aussi mal son devoir de protection que son

devoir d'enseignement. L'arriéré sera finalement tenu à l'écart ou asservi à des tâches domestiques qui n'apprennent rien, dans des rapports irritants avec les gens qui l'entourent. Le milieu d'apprentissage lui devenant de plus en plus ennemi, il tentera de le quitter. L'insuccès du début dans le métier aura toujours pour suite une démoralisation dangereuse dans cette nature si peu douée de volonté, si portée à la nonchalance ou à la mobilité nerveuse, à ne plus travailler, à changer continuellement d'occupation.

L'inaptitude des gens de métier à instruire l'arriéré professionnellement s'explique et se justifie par les conditions économiques, qui ont été exposées, qui portent les patrons à considérer dans l'apprenti, non l'élève, mais l'aide rapidement utilisable. Là où leur espoir n'a point aliment, à l'égard de l'arriéré que seule une longue période d'efforts éducatifs peut élever à une main-d'œuvre ayant valeur, comment exigerait-on de ces hommes, qui doivent se régler d'après leur intérêt personnel, du désintéressement sans récompense ? Car rien n'assure ceux qui, malgré tout, s'efforcent de donner complet apprentissage que le maladroit devenu par leurs soins bon ouvrier ne les abandonnera aussitôt qu'il connaîtra le métier.

Sans doute, maintenant et au fur et à mesure que l'assistance arriériste étendra sa propagande au sein

de la société, des remèdes directs se trouvent à cet état de choses. Nous verrons plus tard que les Hilfschulen et les institutions qui en dépendent réussissent en effet à placer leurs élèves en des apprentissages libres qui leur donnent formation professionnelle achevée. Cependant les vrais remèdes sont à chercher ailleurs : ils sont indirects, ils consistent à substituer à l'apprentissage libre, où une pédagogie spécialisée ne saurait revendiquer ses droits, l'apprentissage scolaire.

L'apprentissage scolaire est organisé par l'établissement ou l'Hilfsschule, en prolongement et en solidarité étroite avec leur rôle éducatif d'ensemble. La pédagogie du métier, la mise à la portée de l'intelligence et des forces du débutant considéré rigoureusement dans son individualité de la filière de l'enseignement professionnel reçoit naturellement ici tout son développement. L'établissement peut, dans une large mesure, l'Hilfsschule et les institutions qui en dépendent plus encore, constituer ses ateliers et ses exploitations diverses pour l'apprenti.

La fin de cet apprentissage étant de préparer, mieux que la production libre, l'arriéré à la connaissance du métier, qu'il exercera plus tard indépendamment sur le marché du travail, il doit reproduire de la façon la plus complète les conditions techniques, économiques, sociales même de la vraie vie. Les maîtres, chargés de la direction, doivent être

tirés des milieux industriels, agricoles, commerciaux et conserver sans cesse contact avec les gens et les choses de leur profession. Ils ont, d'autre part, à charge d'avoir les aptitudes et d'acquérir l'expérience voulue pour enseigner des arriérés. La disposition des lieux, l'outillage doit réaliser tous les perfectionnements techniques. Le travail, soit dans son exécution, dans sa progression, sa division entre les différents individus employés, soit dans sa durée, soit dans ses produits, doit suivre, les conciliant avec les nécessités éducatives, l'exemple de la production libre.

Si loin qu'aïlle l'esprit pratique dans les ateliers, les comptoirs, les fermes scolaires, il ne saurait s'approprier toute l'influence du dehors économique, ce qu'on a appelé le souffle de la libre concurrence. Nul intérêt personnel, nulle responsabilité dans les risques de l'entreprise ne dicte aux chefs d'exploitation leur devoir de direction. Quelque soin qu'on prenne pour élever les apprentis dans une certaine indépendance, qu'on les sépare, dans leur vie au sortir de l'atelier, de leurs condisciples d'établissement plus jeunes, qu'on leur donne un salaire, on ne les mettra jamais dans la condition professionnelle, sociale de l'apprenti libre. Le travail n'a pas la même intensité, la même rapidité, la même multiplicité et variété, la même économie de main-d'œuvre et de matière première ici que là, où il s'adapte sans cesse à des besoins, aux

formes les plus diverses. Les rapports avec l'entourage, avec les clients, avec les fournisseurs et les concurrents, tout le commerce de l'atelier ou de la ferme, et si l'on suppose un apprentissage commercial, une grande partie des relations d'échange ; en somme les fondements de l'expérience économique de l'ouvrier, correspondant indispensable de son expérience technique, sont incomparablement plus développés dans le milieu des initiatives individuelles.

L'apprentissage scolaire, en prenant conscience de ces bornes, ne peut trouver raison de douter de lui-même, ni poursuivre une extension de domaine, qui altérerait son caractère naturel et ses résultats. Puisque l'arriéré, très généralement, n'a point force encore de se développer sous les causes qui forment l'ouvrier normal, il lui faut bien créer une sorte d'atmosphère artificielle simplifiante : si les éléments proprement pédagogiques, techniques, les plus essentiels y entrent en œuvre, ceux plus complexes, que crée la lutte de l'homme pour subsister, le mouvement des affaires, qui, dans leurs traits capitaux, demeurent facteurs du jeu économique normal, n'agiront que postérieurement, quand l'apprenti, pourvu de toute l'instruction technique nécessaire, sera rendu à l'indépendance. A l'école professionnelle incombe seulement l'obligation de préparer le rôle de la vie dans le métier, en maintenant son

élève en liaison de plus en plus suivie avec l'expérience du monde extérieur, jusqu'au jour où il aura la force de s'y adapter.

Deux organisations distinctes, ainsi que pour l'éducation générale de l'arriéré, s'occupent de son éducation professionnelle ; l'établissement et la Hilfsschule. Deux formes d'apprentissage en sont le produit.

Celle que donne l'établissement se rattache aux services économiques divers par lesquels il satisfait à ses propres besoins, ou prend place dans la production, en vue d'un échange lucratif qui amortisse ses charges. De même, une utilisation de ses ressources existantes lui permet d'assurer aux apprentis qu'il forme leur vie en dehors des heures de travail. De sa constitution propre, de sa situation dans le lieu, résulte une certaine spécialisation dans le métier que ses pensionnaires peuvent choisir et apprendre par lui ; c'est l'agriculture et la petite industrie agricole et rurale.

L'apprentissage, dirigé par l'école, a lui-même deux formes. Il est donné dans le milieu professionnel normal, l'atelier, le commerce, sous l'intermédiaire, le contrôle et la garantie de l'école. Ou il est donné dans des écoles professionnelles fondées par l'école même et les instituteurs qui en dépendent. L'un et l'autre types supposent l'adjonction d'un rouage nouveau, en prolongement à l'œuvre d'assistance sociale de l'école et l'ouverture d'une période nouvelle, plus

nettement séparée de la période antérieure que ce n'est le cas dans l'apprentissage d'établissement. Le choix du métier et l'instruction professionnelle suivent ici aussi leur voie spéciale : c'est la petite et la grande industrie des villes, le travail de la terre sous les manifestations qu'il y revêt, par exemple, le jardinage, le commerce.

L'étude des deux apprentissages doit s'étendre à l'ensemble du milieu pédagogique, social, qui l'influence directement ; et en outre à leur suite immédiate, le placement de l'arriéré instruit manuellement sur la marche du travail.

CHAPITRE VIII

L'apprentissage dans l'établissement

L'apprentissage dans l'établissement se rattachant à une organisation économique en général déjà existante, l'étude de celle-ci, dans ses grandes lignes, lui fournit une introduction naturelle.

La transformation d'un établissement d'idiots en exploitation économique se justifie par diverses raisons :

Conformément au but d'éducation et de traitement de l'idiotie. Car le travail manuel, sous ses formes adaptées à la mentalité et à la vigueur physique de chaque individu, sollicite ou conserve éminemment le développement mental et corporel des idiots.

Conformément à l'intérêt de l'établissement même. Outre de multiples avantages d'administration (par exemple facilité plus grande, diminution de surveillance), l'occupation des pensionnaires à des tâches,

dont la complication croissante, suivant la latitude que fournissent les capacités, va jusqu'à la constitution de métiers, de cycles simples de fabrication, décharge l'assistance arriériste d'une partie de ses frais.

Conformément à l'intérêt social. Car, malgré les objections qu'on fait à la concurrence, nuisible à la libre entreprise, de la main-d'œuvre arriérée exploitée par la philanthropie, l'organisation économique des établissements, en réduisant leurs charges financières, permet l'admission, en plus grand nombre, d'idiots, capables de travailler, bien qu'incapables de subsister dans le milieu libre, qui, laissés livrés à eux-mêmes, seraient, comme mendiants, vagabonds, criminels, fous, malades incurables, un permanent poids mort pour la société. D'autre part, selon nous, à la basse main-d'œuvre des arriérés isolés ou groupés, appartiennent certaines fonctions économiques, certaines productions inférieures, viles, que l'initiative privée normale n'a nul avantage à remplir.

Les institutions économiques varient suivant le caractère de l'établissement, suivant la qualité de ses pensionnaires, essentiellement. Nulles ou extrêmement réduites là où sont hospitalisés des idiots inéducables, elles se déploieront avec une complexité croissante dans les établissements mixtes, recevant éducatibles et inéducables, dans les établissements d'éducation simple, pour atteindre leur

plus large étendue dans les établissements d'éducation combinées avec des colonies et des asiles d'ouvriers adultes.

Elles varient aussi avec le nombre des pensionnaires, avec les besoins auxquels elles répondent : besoin de consommation, besoin d'échange, tel qu'il est déterminé par les conditions du marché, enfin avec des causes contingentes de toute espèce, par exemple situation de l'établissement, ses ressources, etc.

L'agriculture et ses dérivations diverses constituent la forme la plus générale d'emploi des forces individuelles productives. D'une part, elle offre une utilisation éducative, parce que multiple et individualisante, saine des arriérés. D'autre part, elle assure à la petite collectivité une subsistance par ses propres moyens, facile, abondante, appréciable dans l'isolement des centres d'échange, et, pour ce qu'elle produit en excédent des besoins, un profit de vente, qui peut être retiré partout.

L'industrie est exercée soit dans le but de consommation directe, soit dans un but d'échange.

L'intérêt qu'a l'établissement à vivre directement par ses propres moyens, en se faisant cultivateur, le pousse aussi impérieusement à se faire petit industriel. Car la difficulté, dans l'éloignement des villes, où se trouvent beaucoup de maisons d'idiots, d'engager ailleurs une main-d'œuvre, capa-

ble d'entreprendre les divers travaux d'entretien et de transformation pour l'intérieur et le personnel, plus nombreux, plus variés que ne le sollicitent les besoins du milieu rural ordinaire, est des plus grandes. De même que l'agriculture, cette petite industrie, que l'on pourrait appeler domestique, peut présenter un excédent de production à utiliser en vue de l'échange.

Ici la division du travail, qui est influencée de la façon la plus vive par l'importance de l'établissement même, comprend un plus ou moins grand nombre des métiers qui sont exercés dans les villages et les petites villes : les métiers du logement et ceux nécessaires à l'exploitation agricole, menuisiers, de serruriers, forgerons, maçons, tapissiers, peintres en bâtiment, fumistes, charrons, selliers, les métiers de l'habillement : tailleurs, cordonniers ; ceux de l'alimentation : boulangers, bouchers, etc.

L'industrie productrice en vue de l'échange se restreint à des fabrications simples, exigeant une matière première peu coûteuse, point susceptibles d'entrer en concurrence étendue avec l'industrie courante, et offrant des débouchés immédiats. Elle se tient dans la voie du travail des prisons, des asiles de vieillards, d'infirmités, de sourds-muets et d'aveugles, des maisons de mendiants, vagabonds et chômeurs. Dans son état actuel, elle se présente très uniforme, figée en quelques types, les mêmes dans les différents éta-

blissements : la brosserie, la corderie, la confection de filets, de hamacs, la confection de lisières (sava-tes), de nattes, de paillassons, la vannerie, les industries du carton, la reliure, etc. Comme on y emploie constamment d'ordinaire seulement les éléments inférieurs, les infirmes, les idiots d'une basse mentalité, et les autres passagèrement, le point de vue d'une véritable utilisation économique, réglée d'après les nécessités du marché est mis facilement à l'arrière plan, en faveur d'une occupation de bon ordre administratif. Les produits, naturellement de valeur inférieure, sont en partie écoulés dans le grand public ou vendus à d'autres groupements collectifs, établissements d'idiots, d'infirmes, de vieillards, etc., administrations, écoles, etc., en partie consommés sur place.

Chaque organisation économique comprend une division du travail, plus ou moins multiple : les unes n'auront qu'une exploitation agricole, les autres une exploitation agricole et industrielle, appropriée à leur seule consommation, d'autres une exploitation agricole et industrielle, à fin d'échange. En général, la complication des branches de production est un critérium de développement économique. Mais, pour nombre de grands établissements, bien dirigés, productifs et riches, se manifeste, non une complexité dispersée, mais une complexité concentrée dans un domaine étroit : par exemple l'agriculture et quelques

fabrications, comme la vannerie, une spécialisation : de même que dans l'ordre industriel normal, la spécialisation des capitaux et de la main-d'œuvre fortifie le travail des arrières, augmente la valeur de ses produits.

L'économie de l'établissement a à concilier les exigences d'une bonne technique et d'une ferme discipline du travail, et d'autre part, le souci d'une adaptation individualisante aux forces des travailleurs, ainsi que la satisfaction régulière des besoins de l'établissement.

Une bonne technique est assurée essentiellement par un personnel dirigeant pourvu d'une instruction professionnelle achevée. Cette condition a d'autant plus d'importance que les chefs d'ateliers ou d'exploitation ne tiennent sous leurs ordres que ce qu'on a appelé « des demi-forces » et qu'il leur faut continuellement mettre la main à l'ouvrage pour démontrer par le fait, réparer une mal façon, donner l'exemple moral. Les chefs de métier et de culture doivent être recrutés parmi les meilleurs ouvriers de l'industrie et du commerce, et, conséquence naturelle, être attachés à bien et longtemps servir par des avantages de situations aussi larges que possible. Le second élément d'une bonne technique est des locaux de travail parfaitement aménagés et un outillage perfectionné.

La discipline du travail dépend elle-même étroitement d'un traitement individualisant des ouvriers.

Il lui est impossible de maintenir sous les mêmes règlements et la même surveillance que les normaux l'ensemble des arriérés et de nouveau l'ensemble des arriérés sous un régime uniforme ; mais suivant les branches de production et suivant les individus qui y emploient leurs bras, doivent être mesurés la durée des heures de travail, la surveillance, le minimum de productivité. Dans ces limites, une discipline a latitude de s'exercer avec toute l'intensité possible, et de façon à obtenir la plus grande activité et la plus grande régularité de production.

Les besoins économiques de l'établissement, qui déterminent la nécessité de chaque industrie organisée en lui, sont soumis à des fluctuations. Pour les satisfaire dans leur mobilité, un concours de toute l'organisation du travail, un échange de services entre les diverses parties est indispensable. Les métiers de l'industrie domestique, auxquels momentanément arrivent peu ou point de commandes, cèdent partiellement ou totalement leur main-d'œuvre aux métiers voisins, surchargés, ou à l'agriculture, ou à l'industrie de fabrication. Une transmission très large s'impose principalement entre les industries diverses et l'agriculture, à l'intensité de production si variable. L'industrie de fabrication offre elle-même continuellement emploi aux chômeurs des métiers et à l'excédent de main-d'œuvre agricole pendant les saisons de stagnation.

Telle est résumée, sous les points de vue qui directement intéressent l'apprentissage, l'organisation économique de l'établissement. Des développements postérieurs la montreront sous son jour plus précis, dans son rapport avec la société en général et avec l'assistance arriériste en particulier.

L'apprentissage, tel qu'il se présente dans le milieu économique organisé de l'établissement, est soumis à deux fins : la première, celle d'une préparation professionnelle complète préparant à la vie indépendante ; la seconde, celle d'utiliser lucrativement la main-d'œuvre de l'apprenti.

Que le but pédagogique ne coïncide pas absolument avec le but de lucre, c'est sur quoi point n'est besoin d'insister. Il va également de soi qu'il doit précéder l'autre. Mais la question demeure à déterminer de la mesure de cette subordination.

L'établissement, dans l'organisation de l'apprentissage, se préoccupant de créer, pour l'arriéré qui lui est confié, un gagne-pain proportionné à ses forces, lui assurant subsistance par lui-même dans la société, a l'obligation de régler son instruction manuelle d'après les besoins en travail du marché qui l'entoure, soient-ils ou non semblables à ses besoins propres. De sorte qu'il est amené à ajouter à sa division du travail de nouveaux anneaux, comme aussi à en supprimer certains, au regard de l'apprenti.

L'agriculture, qu'un établissement a intérêt à déve-

lopper dans la plus grande étendue possible, en vue de sa consommation propre et de l'échange, offre en général tout prêt, sans exigence de modifications, le milieu de l'apprentissage. Il se peut cependant que des écoles de culture, sans rapport, mais qui assurent un meilleur placement de main-d'œuvre au dehors, soient annexées à l'exploitation.

Dans la petite industrie domestique, il est des métiers où l'arriéré atteint une habileté, il est vrai, suffisante pour les besoins courants de l'établissement, mais trop incomplète, le mettant trop en infériorité avec la concurrence d'ouvriers normaux, au prix des besoins du marché libre. La couture et la corbonnerie, bien qu'elles soient très généralement apprises, n'offrent qu'un débouché restreint, un emploi à leurs travaux les plus grossiers, pour lequel les conditions de métier ne permettent souvent pas l'engagement d'un ouvrier spécial. D'autres, qui ont leurs applications dans l'établissement, ne sont point constitués sur le marché voisin. Ce cas est fréquent, si la population des environs à une grande étendue à la ronde s'adonne exclusivement à l'agriculture, ou se trouve dans un état de développement peu avancé, et que la seule petite industrie existante se réduise aux métiers ruraux (serrurerie, forgerie, menuiserie, etc.). A l'inverse, des branches de la petite production, que le marché ouvre à la main-d'œuvre de l'arriéré, peuvent ne point être exploitées par

l'établissement, et il sera nécessaire d'organiser des ateliers spéciaux pour leur apprentissage.

L'industrie productive en vue de l'échange, sous la forme rudimentaire qu'elle revêt en général, est bien moins propre encore à assurer d'emblée, sans changement, un milieu d'apprentissage. Au point de vue pratique, elle n'a souvent pas ses correspondants sur le marché, ou est soumise à une concurrence trop forte, à un avilissement de prix qui empêche qu'on subsiste exclusivement par elle. Au point de vue éducatif, nombre de ses fabrications ne conviennent qu'aux arriérés impropres à la vie indépendante, sont une mauvaise école d'adresse, d'intelligence, d'initiative pour les mieux doués, qu'il faut munir d'instruction professionnelle. L'établissement, conscient de sa mission pédagogique et sociale, n'emploie à de semblables tâches mécaniques pas du tout ou seulement accessoirement ses apprentis. Dans le même domaine, il est possible aussi que certaines productions, florissantes au dehors, soient transplantées dans le but principal ou exclusif de donner place à un apprentissage nouveau. Des exemples sont fournis par l'industrie de famille, fabrication de menus objets de bois (jouets, horloges, etc., de pièces d'horlogerie, etc.) comme on la trouve encore un peu partout dans les campagnes.

L'apprentissage exige en somme, pour produire

son résultat, autonomie développée au sein de l'organisation économique, qui poursuit un but de lucre. Il semble que de tous les établissements d'éducation réalisent le mieux le point de vue de considérer les arriérés qu'ils forment à la vie professionnelle pour eux-mêmes, avec désintéressement. Comme ils n'ont possibilité, faute d'avoir la main-d'œuvre d'arriérés adultes, que de tirer un rapport infime des branches de production qu'ils entretiennent, ils se prêtent mieux à se laisser guider avant tout par des tendances éducatives. Cependant ils ont à l'inverse l'inconvénient, par suite des larges charges financières sans compensation qui pèsent sur eux, de n'offrir qu'un champ réduit d'instruction professionnelle, n'embrassant que quelques métiers, ceux où leurs élèves trouveront le plus facilement leur gagne-pain ; il leur est difficile de posséder, sinon le personnel de direction, du moins les lieux, le matériel, les caractères du travail des exploitations sur grande échelle que mènent les établissements mixtes. Ceux-ci, plus inspirés par leur intérêt personnel, plus disposés à sacrifier le jeune débutant dans un métier à l'ensemble, ont le mérite, toutes les fois qu'une conciliation se peut réaliser entre les conditions de l'apprentissage et les conditions de leur organisation économique, de préparer une expérience plus complexe, en technique, en rapports d'homme à homme,

plus d'initiative, une adaptation meilleure à la vraie industrie.

Si le principe pédagogique doit dominer l'apprentissage, il y aurait excès, lui laissant place exclusive, à ne point le concilier avec le mobile directeur du travail, l'égoïsme. Du moment que la main d'œuvre de l'apprenti a valeur d'emploi pour ses besoins de consommation ou d'échange, l'établissement est justifié à l'exploiter dans toute la mesure où nul tort n'en résulte pour l'instruction manuelle. On ne saurait nier d'ailleurs que l'apprenti même ne puise un profit, un intérêt nouveau, un exemple de la vie courante à voir sa production utilisée, à être traité en vrai ouvrier. Ainsi un établissement d'éducation, qui renoncerait, sinon à commander dans ses ateliers et son exploitation agricole ce que sa consommation réclame, hypothèse difficilement concevable, mais à faire produire et à vendre les produits que ne réclament pas ses besoins, commettent une faute nuisible à lui-même, nuisible à la fin éducative qu'il poursuit.

L'apprentissage de l'arriéré, comme cela résulte de ce qui a été dit précédemment, se lie étroitement à la pédagogie, qui l'a formée au cours des années d'école. Les hommes, les méthodes et le milieu nécessaires là sont encore, sous les transformations que suppose la spécialisation de l'éducation, nécessaires ici.

Les chefs d'emplois doivent posséder, avec qualités techniques, ces qualités morales, dont l'absence rend les patrons ordinaires incapables de remplir une telle œuvre d'enseignement. D'autant plus que leur rôle ne se borne point à diriger le travail à l'atelier ou dans les champs. La pratique générale leur confie l'éducation et la surveillance de l'apprenti pendant toute la durée du jour, en fait les continuels compagnons aux repas, aux heures de récréation, de promenade, pendant le sommeil, pour que se réalise la même influence de maître à élève qu'au cours de l'enfance par les pédagogues.

Ainsi que l'esprit borné ne s'assimile l'instruction générale et la culture du caractère qu'au prix de démarches lentes, d'un effort constamment porté vers l'individualisation, le concret, la concentration, ainsi il ne sera assoupli aux exigences du métier que par un apprentissage plus prolongé, plus variable suivant les individus, plus méthodique qu'il n'arrive pour le normal.

La durée de l'apprentissage se règle d'après le temps nécessaire pour donner à l'arriéré une perfection de main comparable à celle que possède un ouvrier ordinaire d'habileté moyenne. Elle diffère suivant les professions et les individus ; mais, pour donner une proportion, si, dans la petite industrie (menuiserie, serrurerie, vannerie, etc.), on compte d'ordinaire trois ans jusqu'au jour où l'apprenti

pourra devenir compagnon, ouvrier, il faudra avec l'arriéré en compter cinq et plus.

A la vérité certaines Anstalten, se bornant à enseigner les premiers éléments d'un métier pour confier ensuite leurs pensionnaires à un patron, qui les tient en apprentissage normal, raccourcissent cette durée à deux ou trois ans après la sortie de l'école. Malgré de bons arguments, la nécessité d'habituer l'arriéré au milieu de la production libre d'aussi bonne heure que possible, la pratique la plus générale paraît aussi la meilleure, que la tutelle professionnelle de l'établissement se prolonge aussi longtemps que le nécessite la formation d'une main-d'œuvre ayant pleine valeur de placement.

L'apprentissage, comme un chaînon à la chaîne de l'éducation entière, fait une suite immédiate à ce que l'école a appris à l'esprit et à la main. Le travail manuel, sous ses formes générales (travail du carton, du bois, travail du jardin) et sous ses formes spécialisées (garnissage de chaises, tressage de jonc, d'osier, confection de brosses, etc.), qui dans des cas fréquents, sont poussées si loin par les élèves en fin de classes qu'elles aboutissent à être un véritable début dans un métier, lui ouvre la voie. C'est la tâche de l'apprentissage de tabler sur le passé qui le soutient et d'adresser sans cesse appel, non aux dons techniques déjà acquis, ce qui va de soi, mais aux connaissances scolaires : car les uns et les autres sont au

plus haut degré inséparables pour l'arriéré, et pendant la période d'instruction professionnelle aussi bien qu'antérieurement. L'atelier, les champs, le jardin doivent par quelque côté continuer l'œuvre de la classe et le contremaître revêtir le rôle d'instituteur. Car l'esprit de l'arriéré, à la différence de l'esprit du normal qui dans l'entourage des gens et des choses du métier sait utiliser avec spontanéité l'instruction reçue et son expérience personnelle, a besoin encore d'une action pédagogique qui le sollicite à comprendre, par un retour au déjà appris, les lieux, les outils, les forces motrices, les détails de la fabrication et leurs raisons d'être, la nature des objets produits, leur utilité.

De logique, l'initiation aux tâches procède par progression très lente, décomposée en étapes aussi nombreuses que possible. La mobile nature de l'apprenti rend nécessaire une méthode aussi minutieuse que rigoureuse, arrêtée dans une sorte de programme d'enseignement, comme en ont des Anstalten pour l'agriculture, pour les diverses branches industrielles. Chaque article de ces programmes, chaque opération dans la fabrication est exposé à l'individu qui va l'entreprendre de la façon la plus saisissante : par l'exécution répétée devant ses yeux, par des modèles, des images qui fixent les différentes positions de la main, du corps, les différentes transformations de la matière première. Le même travail

demeure dans les mêmes mains jusqu'à ce qu'elles s'en soient, s'appliquant exclusivement à lui, assimilé toutes les faces. De là vient une division du travail très détaillée qui, pour les métiers rudimentaires, dans lesquels l'arriéré s'instruit, réalise la complexité et le partage d'attributions de la grande production.

Comment les individualités sont respectées par une semblable éducation professionnelle, c'est ce qui ressort tout de suite. Les buts personnels à chaque apprenti, qui ne se laissent pas ramener à la même unité que pour des normaux, peuvent ainsi et ainsi seulement être poursuivis de concert. Pour l'un, l'apprentissage du métier est à fin de formation professionnelle complète ; pour l'autre à fin de formation professionnelle partielle, seule en mesure de ses moyens ou capable de lui assurer un second gagne-pain, à côté d'un autre métier qu'il apprend complètement ou partiellement ; pour l'autre, à fin de stage, en vue d'un autre ordre de production ; pour un autre, à titre d'un essai à tenter, permettant de décider d'une vocation encore hésitante ; pour un autre, à titre de discipline moralisante, avant de le mettre dans l'apprentissage qui lui convient, pour lequel il n'est point encore mûr. Il n'appartient pas à l'arriéré d'accommoder simplement l'instruction manuelle acquise dans un métier à d'autres métiers analogues, par exemple de devenir en peu de temps charpentier

ayant été menuisier, forgeron ayant été serrurier ; il lui appartient moins encore de cultiver lui-même les aptitudes spéciales qu'il peut avoir. Comme l'établissement ne saurait multiplier, élargir son organisation au point de constituer pour chaque vocation ou même pour un petit groupe de vocations semblables continuellement des ateliers, des exploitations spéciales, il est dans l'obligation de tirer parti de ses ressources existantes, telles qu'elles sont commandées par l'intérêt du plus grand nombre et des meilleurs, en vue de toutes les contingences de destination économique individuelle, de grouper dans un apprentissage déterminé une série variée d'apprentissages.

L'ensemble de ces buts variables, la complexité des actes de l'enseignement du métier impriment déjà à ce qu'on peut appeler l'école professionnelle de l'établissement une physionomie changeante. Des traits nouveaux la compliquent encore, si l'on a égard à la circulation continuelle qui va d'un métier à l'autre, d'un industriel à un industriel, d'un industriel à un agricole. La volonté indécise, l'attention mal concentrée, quelques brides que l'éducation essaie de prendre sur elles, agissent sur ces âmes largement dans la vie industrielle et les portent au choix irréfléchi pour un genre d'occupation, puis au dégoût et au désir du nouveau avec une violence, contre laquelle parfois rien ne prévaut : force est donc

bien de laisser quitter le premier apprentissage pour un autre, pourvu que celui-ci, en meilleure convenance avec les dispositions de l'individu, présente des garanties de plus grande stabilité. Certaines professions supposent un passage par plusieurs métiers, qui, chacun plus ou moins complètement, entrent dans le tout qu'elles forment. Par exemple la domesticité pour les femmes, qui doivent connaître la cuisine, le blanchissage, la couture, les différents travaux de propreté. Les conditions de la vie rurale, pour lesquelles sont désignées en général les apprentis de l'établissement réclament l'exercice par les mêmes bras de métiers industriels et de l'agriculture. Des artisans de village cultivent pour leur propre compte, de façon à suffire à leurs besoins. Ils s'emploient, dans les périodes où leur métier chôme, où l'agriculture, au contraire, élève sa demande de travail, comme ouvriers agricoles. D'autre part, la production agricole se recommande, au point de vue hygiénique, pour une alternance reposante, distrayante avec les tâches de l'industrie. En sens inverse, il est utile que le paysan, dans son éloignement de la ville ou du village, possède quelques notions de métiers, particulièrement de menuiserie. Ces raisons déterminent les établissements à faire passer leurs apprentis des ateliers aux champs et au jardin et aussi des champs, du jardin aux ateliers.

Le milieu de l'apprentissage doit naturellement donner le plus fidèlement possible image du métier, tel qu'il est organisé dans le milieu normal. Quant aux lieux, quant à l'outillage, point n'est nécessaire de dire qu'une éducation, bien comprise, leur donne indépendance, perfectionnement, cachet propre, de façon que chaque atelier, chaque exploitation forme un monde autonome. La collectivité, formée par ses compagnons de métier, a large influence directement professionnelle et morale sur l'apprenti. A considérer spécialement le point de vue professionnel, il est utile que les diverses branches de production possèdent un personnel instruit, comprenant, outre le contremaître ou chef d'exploitation, des ouvriers, soit normaux, soit anciens pensionnaires de l'établissement, qui forment des cadres fixes : c'est une condition naturellement remplie dans les établissements mixtes, qui impose aux établissements d'éducation simple le sacrifice d'engager une main-d'œuvre spéciale, ou de s'attacher à titre durable des arriérés, après éducation générale et manuelle terminée. Il est utile aussi qu'un assez grand nombre d'apprentis soit réuni, dans les limites où une individualisation scrupuleuse a champ d'action : un tableau complet du travail, divisé entre de nombreuses mains, ressort ainsi aux yeux du jeune homme, lui rend plus saisissable sa fonction présente, l'évolution future qu'il suivra, plus imposante

le sentiment de la solidarité des producteurs, de sa valeur et de son utilité propre. De toute manière, d'importants groupements supposent un établissement important ou une concentration des arrières à l'apprentissage dans quelques métiers.

Les habitudes de vie ont à prolonger l'effet de l'entourage professionnel, à créer une transition entre le régime strict des années d'enfant et la liberté qui attend l'homme. Les apprentis sont, dans les établissements les plus modernes, logés et nourris ensemble, soit par métier, soit par groupes de métiers, par exemple ceux de l'agriculture ensemble et ceux des ateliers ensemble, sous la surveillance de leurs contremaitres et d'autres ouvriers ou surveillants travaillant avec eux. L'entourage le meilleur est celui qui se rapproche le plus exactement possible de l'intérieur de la ferme, de la maison de village, qu'on trouve dans la campagne environnante, sans que rien ne soit sacrifié de la propreté ou de l'hygiène. Et de même de la nourriture, du vêtement. L'emploi du temps se règle d'après les mœurs du pays.

L'apprenti doit être mis en contact progressivement plus étroit avec le dehors, communiquer surtout avec les gens de métier, mais aussi avec toutes sortes de gens dont la fréquentation saurait l'instruire ou agir sur lui de façon moralisante, avec les employés des différents services, mairie, postes, contributions, etc., avec les fournisseurs de l'établisse-

ment, avec des camarades déjà sortis, maintenant placés, etc. Dans les dernières années, et après l'apprentissage terminé, il convient de le placer, pour des périodes de plus en plus prolongées, séparées par des retours dans l'établissement, chez des paysans ou des patrons qui ont besoin d'un supplément temporaire de main-d'œuvre : ces expériences ainsi faites fournissent les conclusions les plus sûres pour l'avenir, si la libération définitive peut ou non s'effectuer avec les garanties voulues.

Les résultats de l'apprentissage et de l'éducation intellectuelle et morale qui se groupent autour, qui forment avec lui une sorte de tout indivisible désignent une partie des individus pour une situation indépendante dans la société, se rapprochant, d'après les capacités et le caractère, de celles qu'occupent des paysans, des ouvriers de campagne normaux : ceux-ci produiront aussi vite et aussi bien que le veut le métier inférieur, conforme à leurs goûts, à ce qu'ils savent ; ils fourniront souvent là une main-d'œuvre plus constante, plus féconde que les mieux doués, dégoûtés d'accomplir un travail par trop inférieur à leur niveau intellectuel. Une autre partie n'a droit à prétendre qu'à une subsistance resserrée et qui mettra toujours en œuvre une assistance sociale, qu'elle soit apportée par l'établissement ou autrement. Les infirmités survenues, aggravées après l'enfance, l'inaptitude à posséder une instruction pro-

fessionnelle complète, leur moralité douteuse permettent seulement qu'on les confie à des familles qui les emploieront à des tâches très simples dans la maison, aux champs, à l'atelier, correspondant à ce qu'on voit dans les métiers parasites des villes : nettoyer la maison, garder la maison, les troupeaux, faire des courses et empailler des chaises, fabriquer des brosses, alimenter le feu de la forge, etc... ; ou qu'on les conserve dans un établissement mixte, en les occupant dans les exploitations ou à l'intérieur. C'est un nouveau contingent, un peu supérieur peut-être, dans la catégorie des *Teilservsbfähigen*.

L'assistance de l'établissement en faveur du jeune arriéré dépasse sans doute les murs de son enceinte. Car lui avoir mis dans les mains un gagne-pain n'est rien, si l'occasion, qu'il saisit difficilement de lui-même, ne se présente à lui toute préparée de le pratiquer chez de bons maîtres. Une œuvre de placement, puis de surveillance s'impose. Lui fixer des limites de temps, ne pas l'étendre à la durée de la vie de l'arriéré, à sa permanente impuissance risquerait, le plus souvent, de compromettre les fruits des années d'enfance et de jeunesse. Aussi la grande majorité des *Anstalten* ont organisé, à côté de leurs institutions éducatrices, des institutions philanthropiques, qui patronnent leurs pensionnaires travaillant au sein de la société libre, à tous les âges comme dans toutes les conditions.

La fonction d'une préparation économique de l'établissement, pour être mise dans sa vraie lumière, doit être étudiée sous une forme de réalisation pratique. Nous croyons difficile d'en trouver un exemple plus complet que celui que présentent les établissements nationaux d'éducation pour idiots, en Saxe. L'étude de leurs organisations, en partie déjà tracée par la littérature (*Zeitschrift für die Behandlung Schwachsinniger und Epileptischer*), en partie dégagée d'impressions personnelles de voyage, fournit à l'exposition de principes précédente sa plus vivante conclusion.

La Saxe, qui a fondé le premier établissement d'aliénés et le premier établissement de sourds-muets d'Allemagne, a aussi fondé le premier établissement d'Etat pour arriérés à Hubertusburg, en 1846. L'Anstalt d'Hubertusburg, organisée d'abord à titre d'essai, puis définitivement classée comme nationale en 1852, se divisa et se déplaça : la division des garçons fut installée à Grosshennersdorf, et la division des filles à Nossen (1889). A Hubertusburg furent hospitalisés les idiots adultes, inéducables ou dangereux. Les garçons de Grosshennersdorf et les filles de Nossen sont, depuis le mois d'août 1905, de nouveau réunis dans la Landesanstalt de Chemnitz, qui hospitalise également les jeunes aveugles élevés par l'Etat. La Blinden-et Idiotenanstalt de Chemnitz est dirigée, pour toutes les affaires d'administration

générale, par un directeur unique. Sous lui, la division des aveugles et la division des idiots, juxtaposées dans l'espace, mais profondément séparées l'une de l'autre dans l'accomplissement de leurs fonctions, ont chacune une direction propre, exercée par un pédagogue spécialiste. Celui qui est préposé à la division des idiots, qui comprend 400 pensionnaires filles et garçons, est M. le Schuldirektor Nitzsche, un homme de haut savoir, d'exact sens pratique, une personnalité douée dans une mesure rare des qualités que suppose l'éducation des « pauvres des pauvres ».

L'Anstalt de Chimnitz est un type achevé d'une assistance moderne. Sa situation sur une hauteur, sa liberté d'accès, sa liberté de vues sur le dehors, sur les faubourgs de la ville industrielle de Chemnitz dont les maisons s'étalent au bas, sa disposition en pavillons aux formes variées, séparés par des perspectives de jardins lui donnent un extérieur plein d'attrait. Sa distribution intérieure simple, confortable, qui rappelle avec tant de force la douceur et la propreté du « Heim » allemand, son régime, sa discipline constituent des éléments de milieu incomparable, pour tenir les pensionnaires sous une règle de vie ferme, aimable, pratique et libre.

Les traditions de maison, l'esprit actuel des hommes à la direction donnent à toute l'éducation des arriérés une teinte essentiellement utilitaire. Le pur savoir d'école, pour nous servir d'une expression de

M. le Schuldirektor, est du trop savoir. Aussi dans les classes les programmes sont réglés de façon à placer sur pied d'égalité la théorie scolaire, que le cerveau de l'arriéré a pouvoir de s'assimiler, et les travaux manuels. L'apprentissage, qui vient ensuite, s'assoit vigoureusement sur ces premières données, et amène sûrement l'enfant, qui a grandi au sein du travail manuel, à sa tâche d'homme dans la vie indépendante.

L'échelle scolaire comprend un Vorschule, qui a elle-même quatre classes, et la Schule proprement dite, composée de six classes. Dans la Vorschule, qui prépare à l'enseignement scolaire, qui permet de distinguer les sujets capables d'être instruits et ceux qui en sont incapables, l'Handfertigungsunterricht a une importance très large : il consiste dans les multiples jeux et petits ouvrages de Frœbel, dans des travaux préparatoires aux métiers rudimentaires et mécaniques (tressage de jonc, de paille), dans les exercices du service de la personne, du service de la maison.

Les élèves des classes préparatoires, inaptes pour l'enseignement, mais pour qui d'ailleurs une éducation morale et professionnelle demeure toujours possible, sont groupés en divisions, où, à côté des leçons de choses, du chant et de la gymnastique, le travail manuel, sous des formes qui prolongent l'expérience déjà acquise, qui dessinent une évolution

de plus en plus nette vers le métier (empaillage de chaises, débuts dans la broserie, travaux de jardin et de maison) occupe la place d'honneur.

Les élèves de l'école sont initiés non seulement aux travaux de papier, au cartonnage, à la menuiserie, mais encore à des tâches plus spécialisées et industrielles : le tressage de jonc, de paille et de roseau, l'empaillage de chaises, les premiers ouvrages de vannerie, de menus travaux agricoles (récolte des pommes de terre et travaux de jardin). Les filles reçoivent enseignement dans la tenue du ménage (cuisine, blanchissage, etc.), dans la couture.

Le choix du mode d'apprentissage est délibéré en commun par les maîtres, les *Pfleger* de l'enfant et le médecin de l'établissement. Compte est tenu des goûts, des capacités, de la constitution physique et mentale, de la moralité, du domicile d'origine, où le pensionnaire après libération reviendra.

Dans les ateliers sont placés les mieux doués, ceux qui habitent des villes et ceux qui ont besoin d'une surveillance particulière, que l'agriculture et le jardinage ne permettent pas. A l'égard de ces derniers, une occupation d'industrie vaut souvent comme un stage propre à édifier, plus que les qualités techniques, les qualités morales qui permettront plus tard de les spécialiser dans les travaux de la terre.

Une expérience prolongée, appuyée tant sur les particularités des arriérés que sur les faits du mar-

ché local, a conduit l'établissement à n'apprendre de métiers que la vannerie, le tissage de joncs, le rempaillage de chaises, quelques autres petites productions mécaniques. Cet apprentissage spécialisé a un rôle non seulement de préparation directe à la profession même, mais un rôle aussi de préparation indirecte à toute sorte d'autres professions (travaux de fabrique, par exemple).

La vannerie, qui représente comme une sorte de division supérieure composée des meilleurs était pratiquée en 1907 par 18 apprentis, travaillant dans un même atelier sous les ordres d'un contremaître et d'un Pfleger lui-même au courant du métier.

Les apprentis fabriquent, d'après une répartition méthodique des différentes tâches. Aux débutants, l'assortiment des baguettes d'osier, la confection des fonds, aux plus avancés, la construction des parois, le tressage des bords.

Les articles produits ont été commandés ou sont destinés à la vente en gros ou en détail. Ils ont les formes et les emplois les plus divers (paniers ordinaires pour le marché, paniers pour les besoins de l'agriculture, corbeilles, malles d'osier, etc.). Des fabriques de produits chimiques ont fait commande de paniers pour leurs bonbonnes ; une fabrique de chocolat de paniers pour œufs de Pâques. Le saule noir et le saule blanc fournissent la matière première, que l'établissement achète au dehors.

Les apprentis exécutent eux-mêmes tous ces objets, le contremaître ne donne, outre les indications et les corrections nécessaires, que la dernière main. Certains, particulièrement habiles, s'adonnent même à des ornementsations.

Le temps d'apprentissage, d'une durée moyenne de cinq ans, se termine pour les meilleurs, par la Gesellenprüfung. La plupart des ouvriers formés dans cet atelier trouvent placement immédiat dans l'industrie : leur salaire va de 12 marks à 20 par semaine, et parfois plus. Un vannier, ancien pensionnaire, gagne même jusqu'à 30 marks.

La vannerie, bien que vendant ses produits plus cher que l'industrie privée, trouve des débouchés faciles, parce que le travail est solidement exécuté, avec plus d'emploi de matière première que d'usage. Elle rapporte à l'établissement 3.000 marks par an.

A l'empaillage de chaises en rotin, au tressage de joncs et de roseaux sont occupés les maladroits et les mal doués intellectuellement. Ceux qui montrent des aptitudes sont ensuite placés dans la division de vannerie. Ces travaux sont aussi appris dès l'école (dans les trois dernières classes). La broserie, laquelle est exploitée d'une façon prépondérante pendant l'hiver pour utiliser les bras inutiles, emploie aussi des enfants de l'école et des apprentis. De tels métiers n'offrent naturellement aucun avenir indépendant, mais seulement un gagne-pain sup-

plémentaire ou partiel à ceux qui y sont élevés ; ne sont utilisés par l'établissement (chaises, nattes pour recouvrir les planchers) qu'en vue de sa consommation propre.

La culture du jardin et la culture agricole proprement dite sont enseignées à deux divisions distinctes. Ces deux divisions se subdivisent elles-mêmes chacune en trois groupes auxquels appartiennent successivement les jeunes travailleurs, et qui travaillent chacun d'après un programme arrêté.

Le jardinage comprend la culture du jardin potager et l'entretien du jardin de plaisance, au milieu duquel sont situés les divers pavillons de l'établissement.

Le jardin potager, situé au flanc de l'établissement, mesurant une superficie de 3 Morgen (environ 1 hectare), livre tous ses légumes à la consommation sur place.

A l'été 1907, 18 pensionnaires étaient attachés à cette division, sous la direction de 2 Pfleger, l'un pour la culture du potager, l'autre pour l'entretien des fleurs et des arbres.

De la répartition des tâches, telle qu'elle est faite méthodiquement, nous donnerons les quelques indications suivantes.

Pour le premier groupe : Distinction des outils, du matériel de culture. Commissions. Brouetter la terre et des engrais. Pomper et porter de l'eau.

Nettoyer les allées et sarcler les planches de légumes. Tirer certains légumes (carottes, etc.) Répondre aux questions : qu'est-ce qui pousse sur chaque planche ? Que doit-on mettre tout de suite sur la table, dans la cave.

Pour le deuxième groupe : Travaux de nettoyage, arrosage, bêchage. Préparer les engrais, les transporter, les mettre en tas. Tirer certains légumes (oignons). Cueillir certains fruits (groseilles). Répondre aux questions : Qu'est-ce qui a poussé là l'année dernière. Quels légumes plante-t-on d'abord ? Quels légumes demeurent plantés pendant l'hiver ?

Pour le troisième groupe : Semer, piquer, cueillir des légumes (haricots, pois). Préparer la terre à la culture sur planches. Apprentissage complet du maniement de la pelle et du râteau. Travaux sur les couches et dans la serre. Gratter les arbres fruitiers, les badigeonner de chaux. Reconnaître les graines de légumes, tailler des tuteurs pour fleurs, des planchettes à étiquettes. Réparer des râteaux. Surveiller les pensionnaires des groupes inférieurs au travail.

L'exploitation agricole comprend les bâtiments de la ferme. (Oekonomie), placés à l'autre flanc de l'établissement, où sont aménagés des logements pour les ouvriers, les étables, écuries, crèches, les granges et remises, et la surface de culture (prés, champs, etc.) qui s'étend tout autour, sur 48 hectares. L'ex-

exploitation produit exclusivement pour la consommation sur place, et tout ce que nécessitent les besoins d'alimentation du personnel et des pensionnaires, la nourriture du bétail. 24 vaches, 5 chevaux servant principalement au transport du charbon, 2 bœufs de labour sont entretenus.

A l'été 1907, 28 pensionnaires appartenaient à la division agricole. Outre les Pflieger, se trouvait, pour diriger les jeunes, un ancien pensionnaire âgé de 34 ans. Toutes ces personnes vivaient ensemble, étaient logées dans l'habitation attenante à l'exploitation.

L'instruction a lieu suivant une filière méthodique, un programme pour également trois groupes.

Pour le premier groupe : Reconnaissance des outils. Commissions. Transporter, amonceler, répandre de la terre. Travaux d'entretien (sarclage). Ramasser, trier, charger les pommes de terre. Travaux simples de fenaison (coucher l'herbe fauchée, la retourner, la mettre en meules.) Porter le blé pour le mettre en meules, aider à l'entasser dans la grange. Répondre aux questions : Qu'est-ce qu'on cultive dans nos champs ? A quels mois a lieu la fenaison, la coupe du regain, la moisson, etc.

Pour le second groupe : Casser et empiler le bois. Travaux de nettoyage et d'entretien (des prés). Trier les racines, les pommes de terre, etc., les mettre en tas.

Charger et étendre les engrais. Tresser des cordes de paille. Travaux d'écurie. Répondre aux questions : Combien de champs, combien de prés possède l'établissement ? Qu'a-t-on cultivé cette année dans le premier, le deuxième champ, etc.

Pour le troisième groupe : Répandre la chaux et les engrais. Faucher l'herbe et le blé, les charger et les décharger. Conduire l'attelage de bœufs : Aller, herser, labourer. Travaux d'écurie. Réparer un outil, surveiller les camarades des autres groupes pendant les quelques travaux importants. Répondre aux questions. Quelle fructuation ont les différentes tailles des arbres ?...

Une dernière division, qui comprend toutes les filles et quelques garçons incapables d'autre emploi, est affectée au service domestique.

Pour les garçons, ce sont de gros travaux de propreté dans la maison, le jardin, l'aide à la cuisine (épluchage des légumes, transport du charbon, approvisionnement du fourneau), au réfectoire. Les plus adroits passent ensuite à la division agricole.

Pour les filles, plusieurs groupes, où se trouvent réunies celles qui sont sorties de l'école et celles qui sont incapables de recevoir l'enseignement, ces dernières commençant dès leurs jeunes années. Chaque groupe comprend environ quinze pensionnaires. L'une travaille à la cuisine et à la blanchisserie. A la cuisine, elles ne fournissent d'abord qu'un gros

service (alimenter le feu, faire bouillir l'eau, éplucher les pommes de terre, etc.) ; puis sont peu à peu initiées à la confection des mets les plus simples (faire cuire les pommes de terre, préparer le café, la soupe, etc.), à ce que suppose une cuisine de campagne. A la blanchisserie, les opérations s'exécutent sans machines, sauf une pour rouler le linge afin de le faire sécher. Un fort contingent de mal douées est utilisé là à des tâches les plus élémentaires. Après un stage d'en moyenne de deux à trois années, les filles entrent dans le second groupe employé à la couture. Elles y font des réparations et du neuf, elles se servent de la machine, dont le maniement est enseigné à l'école. Elles confectionnent et réparent des vêtements, du linge, tricotent, brodent, marquent le linge, etc. Après une année environ, elles passent à un dernier groupe, où elles demeurent encore une année, et servent dans les maisons particulières des directeurs, du haut personnel.

Les pensionnaires à l'apprentissage vivent dans des pavillons spéciaux, répartis suivant le principe général de l'établissement, en famille, de 15 membres confiées à l'autorité d'un *Pfleger* ou d'un *Pflegerin*. Les familles sont formées d'après les convenances réciproques (intellectuelles, morales) des individus. Comme il a déjà été dit, les ouvriers agricoles sont un ensemble à part, logés dans la ferme. Les *Pfleger* et *Pflegerinen*, qui ont tous fait des études

spéciales et pratiqué dans l'établissement même pendant une période d'essai, se tiennent constamment au milieu de leurs pupilles, aux heures de repas, de sommeil, même aux heures de travail, qu'une éducation professionnelle spéciale leur permet de partager.

La journée est réglée de la façon suivante : de 7 h. et demie à 12 heures du matin travail, avec interruption d'une demi-heure pour le Frühstück ; de 12 h. et demie à 1 h. et demie déjeuner et repos ; de 1 h. et demie à 6 heures travail, avec interruption d'une demi-heure pour la collation. Le premier groupe des ouvriers agricoles travaille pendant l'été 1 à 2 heures plus longtemps.

L'apprentissage sous ces différentes formes dure de quatre à cinq ans, jusqu'à la 18^e, 19^e et même 20^e années.

Les résultats aboutissent à classer environ 30 0/0 des sujets comme Vollerwerbsfaehig, capables de se suffire complètement à eux-mêmes, 40 à 50 0/0, comme Halberwerbsfaehig, capables seulement de gagner partiellement leur vie et qui resteront à charge de l'assistance ; les autres ne sont que « gebessert », c'est-à-dire en progrès, améliorés, sont complètement à assister.

Le placement des arriérés complètement instruits n'a pas lieu de plain-pied d'une façon définitive : il est précédé par un congé temporaire, qui a pour but

de créer une transition entre le régime d'établissement et l'existence indépendante, d'observer la conduite des jeunes sous les influences nouvelles.

L'administration choisit à cette fin pour les garçons et pour les filles des places connues, présentant toutes les garanties morales, économiques. Ce sont des petits cultivateurs ou des artisans des environs, autant que possible à la campagne, car la plupart des pensionnaires proviennent de la classe rurale, et il y a toujours un grand danger à jeter des êtres faibles d'intelligence et souvent de corps dans les conditions des villes. Les patrons doivent avoir une situation aisée, ni trop pauvre ni trop riche, travailler eux-mêmes à leur exploitation, à leur industrie autonome, à leur ménage. A l'égard des filles, bonnes ou servantes de ferme, importance est donnée à ce qu'en dehors du maître de maison, il n'y est point d'homme dans la maison. Beaucoup de demandes sont adressées à l'établissement, en vertu de quoi il lui est facile d'arrêter un choix : les familles qui ont déjà reçu des pensionnaires et les ont traités de façon satisfaisante sont préférés.

Un contrat est passé avec les patrons. Ceux-ci s'engagent à bien agir envers celui dont ils ont la garde, à se tenir en rapport constant avec l'établissement et ses représentants, à envoyer deux fois par an un bulletin renseignant sur l'état de santé, la conduite, le travail, à correspondre toutes les fois

que les événements y donnent lieu, et enfin à payer un certain salaire. Le salaire est fixé unilatéralement par l'administration même, compte étant tenu des capacités individuelles et du marché local. Il est payé à l'établissement ou remis à son représentant, le Vertrauensmann, qui le place à la Caisse d'Epargne. Le salaire appartient seulement pour partie au pensionnaire en congé, une partie est employée par l'établissement à l'achat de vêtements.

Pour ceux qui pendant le congé demeurent chez leurs parents, il n'est point passé de contrat.

Une surveillance est organisée, qui s'assure de l'exécution des conventions et de la conduite du jeune arriéré. Elle est en partie centrale, provenant du directeur de la section des idiots de l'Anstalt ou de son représentant, qui visite l'un ou l'autre toutes les places une fois par an; en partie locale. Sous cette dernière forme, elle a pour organes les Vertrauensmaenner, dont l'institution pour les idiots en Saxe date de 1893. Ce sont des ecclésiastiques, des commerçants, des artisans, des dames pour les filles, qui se tiennent en contact régulier avec les pensionnaires en congé et aussi avec les pensionnaires complètement libres par des visites à domicile, au moins bi-hebdomadaires, par des visites à eux faites, par leurs protégés qui communiquent à l'établissement leurs constatations, au moins une fois par an, dans un bulletin, qui interviennent toutes les

fois que l'intérêt de leur protégé le commande, pour les préserver de mauvais traitements, donner des conseils, les assister dans le cas de poursuites judiciaires, etc. Les Vertrauensmänner accomplissent leurs fonctions d'une façon complètement désintéressée. Ils sont au nombre de plus de 300 et n'ont chacun qu'un petit nombre de protégés.

Des changements de place peuvent avoir lieu, même immédiatement sur l'intervention du Vertrauensmann, quand des abus, des violations des engagements pris, des modifications défavorables dans le milieu domestique, des fautes graves commises par l'arriéré se produisent. Possibilité demeure aussi d'interruption du congé, de rentrée dans l'établissement.

Les faits démontrent la bonté de ce système. Les pensionnaires ainsi placés provisoirement (dont le nombre varie naturellement, 10 en 1906), se conduisent, se développent d'une façon satisfaisante ; des mesures disciplinaires ne se présentent que rarement. Leurs maîtres et patrons les traitent bien. Ils trouvent profit à leurs services, parce que l'établissement n'exige d'eux qu'un faible salaire de début, parce que, d'autre part, il habille complètement ses pensionnaires à leur entrée en place, soit à sa charge, soit à la charge des parents ou de ceux que la loi oblige à l'entretien, et verse des petits secours en argent par l'intermédiaire des vertrauensmänner, pour com-

pléter le trousseau, pour menues dépenses courantes.

Au bout de trois années environ, qui peuvent dans certains cas être réduites, le pensionnaire est définitivement libéré.

Dès lors se pose pour l'établissement une nouvelle responsabilité, un nouvel ordre de fonctions, qui prolonge d'une façon inséparable l'activité déployée au dedans à donner une formation professionnelle au dehors, à l'essayer par un placement provisoire : assister les arriérés désormais livrés à leurs propres forces moralement et, suivant les circonstances, matériellement.

L'Idiotenlandesanstalt saxonne étend l'effet de ses institutions philanthropiques sur toute la vie des pensionnaires. Elle n'exclut que ceux qui se marient, ceux qui quittent le territoire de Saxe, ou bien ceux qui sont secourus par la commune. En 1907, les assistés étaient au nombre de 483, dispersés dans 295 localités.

Elle leur choisit d'abord un placement, à moins que les parents ne le fournissent tout prêt ou ne s'en occupent, ce qui est la minorité des cas. Ensuite elle les surveille.

Les organes qui servent à la surveillance et la protection des apprentis en congé servent encore ici ; principalement les Vertrauensmänner. Leur

action est seulement moins régulière, moins réglementée.

Enfin l'établissement secourt ceux à qui leur salaire ne permet point une subsistance indépendante, comme il arrive normalement pour ceux qui ont dépassé une certaine limite d'âge.

Les résultats sont encore là très heureux. Naturellement un contingent échappe vite à l'influence des éducateurs de la jeunesse : 25 o/o environ, dont 5 o/o par mort ou internement, avant la trentième année. Mais il en est et beaucoup qui jusqu'au bout demeurent sous l'autorité de l'Anstalten. Quarante ont déjà plus de cinquante ans.

Ceux qui n'ont point encore été affaiblis par les maladies, une décadence précoce ou la vieillesse parviennent en général à se suffire à eux-mêmes dans le métier toujours subalterne qu'ils exercent. La grande majorité travaille la terre. D'autres sont vanniers, ouvriers cigariers, ouvriers dans les carrières de pierres, etc. Les filles sont servantes de fermes, quelques-unes placées comme bonnes, d'autres vont à la fabrique. Le salaire moyen est de 12. à 20 mark par semaine ; à partir de 20 mark un individu vivant régulièrement peut n'avoir besoin de personne.

La moralité ne laisse que peu à désirer. A l'exception des filles, que leur faible nature expose naturellement très fort aux dangers des liaisons faciles, aux suites néfastes, non moins aux excitations et

séductions de leur propre famille. Les hommes mènent une existence régulière, boivent très peu, épargnent même de l'argent. Ainsi un vannier a économisé en trois années 360 marks, qui ont été mis pour lui à la Caissed'épargne. Un autre, ouvrier dans une fabrique de cigares, âgé déjà de quarante ans, arrive, avec un salaire de seulement 12 marks par semaine, un petit secours de 20 marks par an de l'établissement et par les secours de diverses sociétés, à conserver son indépendance.

Comme il est naturel de penser, ces arriérés sont célibataires ; et tout est tenté pour empêcher leur mariage.

Pour ceux devenus incapables de gagner leur pain, ou qui n'ont jamais été qu'*halberwerbs-fæhig*, une assistance développée fonctionne, soit qu'elle provienne de l'établissement même et à l'aide d'une caisse de secours pour les anciens pensionnaires, fondée depuis 1865, alimentée partie par des legs et des dons, partie par les revenus des biens et des industries propres ; soit qu'elle provienne d'*Armeuverbænde*. Elle a d'abord la forme de secours en argent, et c'est à l'égard d'arriérés placés dans leurs familles ou chez des étrangers, où ils font un demi-travail, et aussi aux vieux ouvriers, dont la force de production s'est par trop réduite. Sous une seconde forme, l'assistance est exercée dans les maisons de vieillesse, dans les maisons d'aliénés

d'idiots inéducables : l'établissement agit en solliciteur pour y faire entrer les anciens pensionnaires complètement impropres au travail, impropres à être reçus chez des particuliers. Il faut mentionner que la Saxe possède à Hubertusburg un établissement où 200 vieux idiots, la plupart dangereux, sont internés.

Pour une dernière catégorie enfin, n'ayant point place dans la vie libre, inférieure encore à ces halberwerbsfähig dont il a été parlé, soit à cause de faiblesse physique et mentale, soit, et c'est de beaucoup le cas le plus fréquent, à cause de faiblesse de moralité, une colonie spéciale existe, à Groshen-nersdorf, administrée par l'Idiotenanstalt de Chemnitz et dont nous reparlerons plus tard, quand nous nous occuperons de l'assistance dans l'établissement des Halberwerbsfähigen.

CHAPITRE XI

L'apprentissage organisé par l'Hilfsschule

L'Hilfsschule, en assumant la charge d'organiser l'apprentissage pour ses anciens élèves, se fixe une tâche nouvelle, supposée sans doute par sa tâche pédagogique, mais essentiellement distincte d'elle, et qui prolonge, au moins dans son principe, sa tâche sociale, son assistance, telle qu'elle est exercée pendant les années d'école. L'œuvre sociale postscolaire, étendue en une intervention sur le terrain économique apportant conseil et services d'intermédiaire au jeune qui veut prendre une profession, si elle est une manifestation générale, gagne son ampleur la plus grande dans les mains de l'école d'arriérés. Les raisons en ont été dites : elles sont les mêmes pour l'établissement et pour l'Hilfsschule : tendance qu'à la société à éliminer ses membres mal constitués ; elles ont, pour l'Hilfsschule, située dans les villes, où la concurrence déploie son action la plus brutale, leur maximum de valeur.

Cependant une organisation de l'apprentissage par l'Hilfsschule est un effort récent ; son histoire a encore peu de pages. Cela tient à la difficulté pour l'école de sortir ainsi des voies qui lui sont propres pour pénétrer dans le monde des métiers, du commerce et ses rapports sociaux particuliers, sa forme de travail, tout un ordre soustrait à la connaissance comme à l'influence des institutions scolaires.

Nécessairement, le développement de cette fonction nouvelle, l'incapacité d'un pur organe scolaire à la remplir à lui seul ont amené la création d'organes nouveaux.

Ces organes ne sont point, à vrai dire, spécialisés dans l'œuvre unique du placement économique des Hilfsschueler ayant terminé leurs études : ils exercent, ou une action éducatrice étendue, après celle de l'Hilfsschule, ou une action assistante sur l'ensemble de la vie des anciens Hilfsschueler, et même des Hilfsschueler faisant encore leurs classes. Ce sont les Fortbildungsschulen et les Hilfsschulvereine.

Là où ces institutions n'ont pas place, l'Hilfsschule s'aide des institutions d'assistance générale, privée, des sociétés confessionnelles, comme les sections de l'Innere Mission, du Vicenzverein, des sociétés pour l'assistance de la jeunesse.

L'assistance de l'apprenti, de l'ouvrier arriéré en Allemagne, telle qu'elle est réalisée par l'Hilfsschule et ses organes annexes ne prend date que dans les

toutes dernières années du siècle précédent et dans les premières de celui-ci, n'englobe dans la réunion des villes pourvus d'Hilfsschulen que quelques-unes. L'expérience apportée par les faits est donc très incomplète comme le révèle la pauvreté de la littérature et la sécheresse des renseignements obtenus dans des conversations avec les hommes qui travaillent sur ce domaine.

Les précédents, quelque récents, quelque incomplets qu'ils soient laissent cependant dégager des directions précises, qui se divisent. A côté du mouvement tendant à maintenir le jeune arriéré dans l'apprentissage libre, dans les conditions du placement normal de main-d'œuvre, tout en s'efforçant d'obtenir des patrons plus de justice, de pédagogie, de désintéressement, se dessine un mouvement tendant à organiser un apprentissage scolaire dans des écoles professionnelles.

Le simple patronage de l'arriéré apprenti libre est naturellement la forme d'action la plus immédiatement praticable pour l'Hilfsschule et les institutions qu'elle groupe autour d'elle, celle qui ne nécessite aucune transformation importante, celle qui devait être la première dans l'ordre historique. Elle se ramène à placer les Hilfsschueler qui, par leurs propres moyens, ne réussissent pas à entrer en apprentissage, ou, s'ils ont déjà fait un début professionnel, mais malheureux, à trouver une autre place ; à

surveiller l'ensemble des Hilfsschueler dans l'accomplissement de leur instruction et du travail professionnel. Il suffit à ces fins que l'école, par les membres du corps enseignant, par les membres des sociétés pour arriérés, se tienne en contact avec les divers centres économiques, l'industrie, le commerce, persuade aux patrons d'engager ou de garder les apprentis arriérés, les éclaire sur les particularités psychologiques, corporelles de ceux-ci, sur le traitement pédagogique auquel les soumettre, au besoin intervienne contre leurs erreurs, leurs violences ; agisse constamment sur l'apprenti, afin de lui alléger la difficulté des commencements et de le mettre en garde contre lui-même, son manque d'énergie, d'attention, son goût de changement ; modifie les conditions de l'apprentissage toutes les fois qu'elles semblent ne point s'accorder avec le niveau intellectuel, autant avec l'équilibre moral, avec la vigueur de corps du jeune ; que, par son expérience personnelle et ce qu'elle peut apprendre des autres, elle détermine les conditions du travail des arriérés sur le marché économique local, les métiers auxquels ils sont les plus aptes, les salaires, etc.

Soit que l'Hilfsschule agisse livrée à ses seules forces, soit qu'elle soit soutenue par des sociétés spéciales ou générales, dont une partie des membres, appartenant eux-mêmes à l'industrie, au commerce,

sont en mesure de prêter l'appui de leurs connaissances techniques et de leurs relations, sa recommandation, sa protection se heurtent à l'opposition des patrons et aux circonstances défavorables qui atteignent la demande de travail en un lieu et en un temps déterminés ; celles-ci, négligeables pour l'apprenti ou l'ouvrier agricole arriéré, ont une grande importance pour l'apprenti et l'ouvrier arriérés des villes. Contre la concurrence, les crises économiques, le chômage qui modifie d'une façon passagère, mais souvent aussi d'une façon durable un marché déterminé, comme il n'est point d'autre remède qu'un déplacement de main-d'œuvre vers des marchés meilleurs, le patronage de l'Hilfsschulen n'a, à vrai dire, point d'intervention. Contre le mauvais vouloir des patrons à recevoir et à conserver les apprentis arriérés, le remède consiste à les désintéresser, à les dédommager de la perte de temps et somme toute d'argent, qu'une instruction professionnelle difficile leur impose, en leur versant des indemnités d'apprentissage, des primes.

La première institution de primes en faveur des patrons, formant des apprentis arriérés, a été faite par le Ministère royal de l'Intérieur saxon en 1865. Tout patron ayant réussi à faire apprendre complètement son métier à un arriéré a droit, après achèvement de l'apprentissage, à demander au ministère saxon le paiement d'une prime de 150 marks. Des

primes semblables ont été constituées par la suite, au profit des patrons d'anciens Hilfsschueler, soit par des administrations publiques, par exemple par la ville de Dresde, par l'assistance publique de Brême, soit par des sociétés, par exemple par le Fuorrge-Verein-fur Schwachsinnige Kinder de Berlin, soit par des fondations, par exemple, par la fondation Rothschild, administrée par la Zentrale für private Fuersorge, à Francfort-sur-le-Mein.

L'apprentissage libre de l'arriéré a, comme il est naturel de penser, un domaine de limité, caractéristique. Des professions des villes, quelques-unes seulement, dans la petite, dans la grande industrie, dans le commerce, lui sont accessibles. La détermination statistique de ces professions donnerait une vue d'ensemble, des indications indispensables pour la mise en apprentissage, d'une façon générale, pour le placement dans les villes. La nouveauté de l'assistance professionnelle de l'arriéré instruit dans les Hilfsschulen a l'effet qu'il n'a pas encore été réuni de matériaux suffisants pour une statistique générale ni même pour une statistique partielle, locale complète. Les seuls renseignements sur la matière proviennent d'articles de revues, de conférences, de rapports d'Hilfsschulen et de sociétés et sont présentés généralement d'une façon incidente, concise, sans qu'un rattachement au milieu économique enveloppant et que des conclusions précises soient posés.

Le principal apport est fait par les deux statistiques dressées en 1898 et en 1907 par l'Hilfsschule de Leipzig, à l'occasion d'enquêtes poursuivies sur la situation de ses anciens élèves. Des statistiques émanent aussi de l'Hilfsschule de Brême. Quelques autres Hilfsschulen, quelques Vereine, celle de Berlin par exemple fournissent des informations fragmentaires.

Autant qu'un groupement d'ensemble, le seul qui correspond à notre point de vue d'examen de principes, se peut accomplir, la plupart des garçons entrent dans l'industrie : dans une proportion, par rapport au nombre total des Hilfsschueler ayant une profession, qui va à plus du tiers. Un groupe important trouve emploi dans le commerce, les transports, le service de commissionnaire et de manœuvre. De petits groupes se répartissent entre l'agriculture la domesticité, les petits métiers de la rue. Pour les filles les résultats sont moins concordants. Dans certaines villes, la majorité entre en service comme bonnes ; dans d'autres, comme Leipzig, la majorité est employée dans l'industrie (grande industrie), tandis qu'un moindre nombre a profession dans le commerce, la petite industrie (couture, blanchissage, etc.), la domesticité. Un fort contingent d'Hilfsschueler, un contingent d'Hilfsschuelerinnen qui va jusqu'à plus de 30 o/o du nombre total des Erwerbsfähigen demeurent sans profession indé-

pendante, travaillent dans l'atelier, le commerce, le ménage de leurs parents ; parmi eux, sans préjuger absolument, se trouvent en général les plus mal doués ou ceux dont la famille a une situation aisée.

Autant que des conclusions peuvent être tirées des chiffres donnés et des explications incomplètes provisoires qui les accompagnent, une certaine idée du marché du travail ouvert à l'arrière en apprentissage libre, plus généralement du marché du travail ouvert à l'arrière des villes se laisse concevoir.

L'agriculture ne saurait ouvrir que des débouchés secondaires. La culture rurale n'appartient point de nature au champ d'action sur lequel l'Hilfsschule, institution de grande ville, a compétence et pouvoir. La plupart de ses enfants, par leurs origines, par leurs familles, par leurs habitudes propres ne se prêtent point à un transfert durable à la campagne. Parfois pour quelques sujets exceptionnels, particulièrement anormaux, physiquement ou moralement, particulièrement mal doués, qui, en bonne organisation relèvent plus des établissements que des Hilfsschulen même, un placement favorable s'y présente. La culture maraîchère, horticole, etc., aux abords immédiats ou dans la périphérie des villes mêmes, offre des ressources, sans doute infiniment moins multiples que la culture rurale pour les apprentis formés par les établissements, mais néanmoins appréciables pour les Hilfsschueler, faibles corporellement, inca-

pables, par suite de leur niveau mental, de gagner leur vie dans les autres branches de production de la ville.

La petite industrie est, pour les garçons, de tous les ordres de profession celui qui a le plus large accueil. L'exemple de Brême, et surtout de Leipzig, ville très industrielle, où la grande et la petite industrie sont développées sur une grande étendue, montre, au sein de la petite industrie, en même temps qu'un grand nombre de places prises par les arriérés, une riche variété professionnelle, où à peu près tous les métiers sont représentés. C'est comme bronzeurs, charpentiers, charrons, cigariers, cordiers, cordonniers, ferblantiers, forgerons, fumistes pour poêles, graveurs, imprimeurs, imprimeurs de musique, lithographes, maçons, mécaniciens, menuisiers, modeleurs, ouvriers en cartonnage, ouvriers confectionnant des brosses, peintres en bâtiment, potiers, relieurs, selliers, serruriers, tailleurs, tapisiers, teinturiers, tisserands, vanniers. D'après la statistique faite à Leipzig, qui porte sur dix années (1893-1903), les professions les plus recherchées sont, la reliure, qui, sur 72 *Hilfsschuelen* apprentis dans la petite industrie, en occupe 10, la boulangerie avec 7, la charpenterie avec 6, la cordonnerie avec 5, le métier de coiffeur avec 4, de cigarier avec 4, de peintre en bâtiment, de serrurier, de mécanicien, de lithographe avec chacun 3, tandis qu'aux autres

professions n'appartiennent qu'un ou deux apprentis. Une si grande complexité de carrières industrielles ne permet pas d'emblée de conclure à une grande complexité d'aptitudes des arriérés de l'Hilfsschule, non plus qu'à une offre abondante de travail à leur égard.

De telles espérances ne seraient en partie fondées que si les statistiques, d'ailleurs assez peu sûres, par suite du court espace et du court temps qu'elles embrassent, exposaient avec détail les conditions des ateliers, leur importance en ouvriers, en production, en nombre et en variété de produits, etc., les conditions de travail des apprentis arriérés, s'ils sont employés aux mêmes tâches que les normaux, s'ils demeurent dans la même place, dans le même métier ou s'ils en changent souvent, si l'apprentissage est en général conduit de bout en bout et pendant combien de temps, etc. La statistique de l'Hilfsschule de Leipzig apprend cependant qu'un certain nombre d'apprentis étaient devenus compagnons, 4 dans la période de 1893 à 1898, et 10 dans la période de 1898 à 1899, 14 sur un total de 72, employés dans la petite industrie pendant les deux périodes de 1893 à 1903. Des 10, de la période 1898 à 1903, à avoir terminé leur apprentissage, 3 appartenaient à la reliure (sur 5 apprenant le métier), 1 à la couture pour dames, 1 à la lithogravure (sur 3), 1 à la maçonnerie, 1 à la serrurerie (sur 2), 1 à la cordonnerie (sur 2), à la charronnerie, 1 au métier de tapissier. De la même

statistique, il ressort qu'une proportion assez importante d'apprentis avaient quitté une fois ou plusieurs un métier pour un autre : de 1893 à 1898, sur 21, 9 avaient abandonné le métier primitif, 4 pour entrer dans un autre métier de la petite industrie, 5, renonçant définitivement à la petite industrie, étaient entrés dans d'autres branches de production ; de 1898 à 1903, sur 33,7 positivement indiqués comme appartenant à la petite industrie avaient changé de métier : 2 pour une autre branche du même ordre de production, à savoir : un apprenti relieur devenu un apprenti en travaux de cartonnage, un apprenti dans la construction des machines devenu apprenti dans une imprimerie de musique ; 5 pour un métier d'une autre branche de production, à savoir : 1 apprenti relieur devenu apprenti boucher, 1 apprenti imprimeur, 1 apprenti ferblantier, 1 apprenti menuisier, 1 apprenti sellier et 1 apprenti tailleur de limes, devenus manœuvres. La statistique dressée à Berlin par le Fursorgeverein für Schwachsinnige Kinder établit également une grande instabilité professionnelle en ce qui concerne les arriérés apprenant dans la petite industrie.

Ces faits constatés, les présomptions que permet la connaissance psychologique de l'arriéré tendent à restreindre la perspective ouverte par la petite industrie à l'apprenti, sorti des Hilfsschulen. Sans doute, il est des professions qu'une longue expérience démontre comme accessibles aux arriérés en géné-

ral, à ceux-là en particulier : celles de charpentier, de charron, de cigarier, de cordonnier, de ferblantier, de forgeron, de maçon, de menuisier, d'ouvrier confectionnant des brosses, de peintre en bâtiment, de relieur, de sellier, de serrurier. Il en est d'autres, simples aussi, moins éprouvées, mais où on peut présumer que l'Hilfsschueler se fera un avenir. Il en est enfin de compliquées, et les statistiques dont nous nous sommes servis en présentent, par exemple celles de tailleur pour dames, de lithographe : à l'égard de celles-ci même, une exclusion *a priori* de l'arriéré serait admissible, car il faut tenir compte des aptitudes spéciales individuelles, qui, dans un cas ou l'autre, se manifestent et, d'autre part, du fait que ces professions présentent souvent, dans leur division du travail, des tâches faciles auxquelles une main-d'œuvre inférieure s'adapte aisément.

Tous les métiers que des arriérés sont capables de remplir ne se recommandent point par là même à un placement en apprentissage libre ; et c'est là la restriction qu'il importe de faire. L'apprentissage libre dans la petite industrie est assujéti à la situation du marché, développement des ateliers d'artisan, difficulté de recruter des apprentis parmi les normaux, etc., aux conditions individuelles des apprentis et des patrons. Des statistiques, comme celles de Leipzig, semblent prouver que, sur certains marchés,

dans une industrie déterminée, des arriérés, sans doute bien doués et placés chez un patron consciencieux et désintéressé, arrivent, par l'apprentissage libre, à conquérir la même position d'ouvrier indépendant que le normal. Elles ne prouvent pas, cela résulte des changements fréquents de profession qu'elles constatent, que, sur le marché déterminé, l'apprentissage libre constitue dans son ensemble le meilleur milieu pour inculquer aux élèves sortis des *Hilfsschulen*, avec le moindre effort dépensé et dans le moins de temps, la connaissance d'un métier de petite industrie. Elles prouvent moins encore un avantage général de l'apprentissage libre pour tous les marchés ou particulièrement sur le marché des très grandes villes. Par exemple, en ce qui concerne Berlin, très grande ville, également industrielle, il est certain que la petite industrie accueille très peu les anciens *Hilfsschueler*. L'organisation de l'apprentissage libre dans la petite industrie, son domaine naturel, doit procéder d'une étude approfondie du milieu économique local, d'une étude de l'entreprise du patron, par qui une offre d'apprentissage est faite, d'une étude de chaque apprenti déterminé. Non la même unité de buts et de moyens que pour le normal, qu'il s'agit de mettre en état, par une instruction professionnelle laissant le plus possible le champ à l'indépendance d'action et dans une très courte durée, d'exercer un métier

dans toutes ses parties, mais une différenciation suivant les métiers et les individus est de rigueur. Si ample que soit le champ ouvert par l'apprentissage libre dans la petite industrie, l'école doit, établissant une sélection sévère, n'y placer que ses meilleurs élèves ou ceux qui témoignent de dons spéciaux développés. Pour les mieux doués de ceux-là, l'apprentissage complet de métiers simples ; pour les sujets inférieurs, un apprentissage partiel, soit de tâches groupées dans des métiers simples, soit de tâches simples dans des métiers compliqués, sous la réserve bien entendu qu'elles suffisent à occuper un ouvrier, en lui apportant un salaire qui couvre sa subsistance. De même, il faut établir une relation entre l'importance des entreprises et les divers individus qui leur seront confiés. Les grands ateliers ne conviennent en général pas à l'apprentissage de l'arriéré ; il n'y saurait trouver au plus que la formation à des tâches partielles, mécaniques, domestiques. Dans les ateliers moyens et les petits ateliers, les apprentis sont à répartir suivant leurs aptitudes, suivant le besoin qu'ils ont de rapports personnels plus ou moins étroits avec le patron, qui, dans tous les cas, a l'obligation d'une direction étendue, point déléguée à des intermédiaires. Autant dans l'intérêt du patron que de l'apprenti, une prolongation d'apprentissage, variable suivant les cas, mais en principe dépassant les limites normales, est nécessaire.

La petite industrie a naturellement pour les filles, beaucoup moins de ressources de placement et d'apprentissage que pour les garçons. Les métiers les plus ouverts sont : le blanchissage, le repassage et la couture. Au reste, leur apprentissage libre suppose réalisées les mêmes conditions économiques et morales.

La grande industrie, si elle réserve une place large au travail de l'arriéré, n'en réserve aucune à l'apprentissage accompli dans ses entreprises. Pour les tâches mécaniques, élémentaires, les seules offertes, comme les diverses places de manœuvre, le pliage des feuilles dans les imprimeries de Leipzig, l'emballage dans les fabriques de confiserie et de chocolat de Berlin, il n'y a point une initiation professionnelle, définie, dont le normal n'a pas besoin. Cependant ici une préparation méthodique augmenterait la valeur de placement de la main-d'œuvre grossière, permettrait de diriger exclusivement vers une activité dégradante pour l'intelligence du normal la masse des arriérés, appartenant aux échelons inférieurs de l'*Erwerbsfahigkeit*. L'école seule est en mesure de la donner.

Dans le commerce, il est des professions où l'arriéré peut recevoir une instruction professionnelle d'ensemble comme le normal, dans des formes d'organisation analogues à celles de la petite industrie. Tels sont la boulangerie, la boucherie, le métier de

coiffeur. Ce qui a déjà été dit de l'apprentissage libre s'applique naturellement ici. Il est aussi, comme dans la grande industrie, des occupations élémentaires, qu'un normal accomplit d'emblée. Telles sont les fonctions de garçons de courses, de porteur de lait, de porteur de charbon. L'arriéré, ainsi que le prouvent les faits, ne s'y crée la place qui lui revient qu'à condition d'avoir été exercé pendant une période plus ou moins longue à les remplir. Un élève moyen de l'Hilfsschul n'est généralement point immédiatement capable par lui-même d'exécuter ponctuellement une liste de commissions, de lire des adresses inscrites sur des paquets, des noms de rues et des numéros de maisons, de recevoir paiement et de rendre de la monnaie en grande quantité : avec un peu de direction, il parvient à exécuter tout cela à satisfaction.

La domesticité ouvre, principalement aux arriérées femmes, de nombreuses situations. Bien qu'elles n'y soient employées qu'à des charges simples, bonnes d'enfant, bonnes à tout faire, femmes de journées, il n'est pas douteux qu'une formation aux travaux domestiques donnée préalablement à leur entrée en place accroîtrait l'offre du travail et régulariserait la durée d'engagement.

De même que les métiers mécaniques partiels de l'industrie, du commerce, auxquels ils ressemblent par maints côtés, les métiers parasites, les métiers

de la rue sont destinés à des arriérés *erwerbsfaehig* inférieurs. Ils doivent être de même appris, et leur apprentissage nécessite la création de rouages spéciaux, que le milieu libre n'a point. Le rôle de l'école, à qui incombe l'instruction professionnelle, est ici plus étendu qu'ailleurs. Elle a, pour ainsi dire, à créer, à organiser ces professions même, à grouper les bras sous la discipline d'une entreprise, à faire de l'arriéré, qui y travaille, non un nomade errant à travers la grande ville à la recherche d'emplois instables, imprévus, mais le membre d'une agence centrale, qui reçoive les commandes et qui les répartisse, en un fonctionnement régulier.

Ces faits et d'autres établissent que l'apprentissage normal ne satisfait point à lui seul au besoin de formation professionnelle de l'élève sorti des *Hilfsschulen*. Il appartient donc à l'école même, aux institutions qui s'y rattachent d'instruire elles-mêmes les arriérés, pour les métiers auxquels, en règle générale, le milieu économique ne prépare point, pour ceux auxquels, dans des circonstances accidentelles, variables suivant les marchés, il prépare mal l'arriéré. Cette nécessité est aussi manifestée par les faits. La plupart des *Hilfsschulen* des grandes villes, Berlin, Hambourg, Brême, Breslau, Francfort et Leipzig même, prennent de plus en plus conscience de l'intérêt qu'il y a, à transformer pour leurs élèves ayant terminé leurs classes, l'éducation de géné-

rale en professionnelle, à s'annexer des ateliers scolaires et tous les services propres à réaliser la mise en valeur, pour un placement indépendant, des individualités productrices dont elles ont la protection. Ce n'est encore qu'un courant d'idées, point un domaine marqué par de nombreuses réalisations pratiques. Une œuvre cependant est née ces derniers temps, qui se relie étroitement à cette forme d'assistance sociale de l'Hilfsschule ; c'est la Lehrkolonie de Breslau. D'autres sont en préparations à Francfort-sur-le-Mein, sous l'impulsion d'un grand et savant philanthrope, M. le Dr Klumker, à Hambourg. Une étude développée de ces efforts pratiques s'imposerait pour jalonner le terrain des principes sur lequel l'avenir construira. Le manque de renseignements nous force à limiter notre observation à la Lehrkolonie de Breslau.

La Lehrkolonie de Breslau, sortie d'une initiative privée, indépendante de l'Hilfsschule et des divers Vereine pour Hilfsschulen, doit cependant, par la qualité de son directeur, les idées qui lui ont donné germe et le but qu'elle poursuit, être considérée comme le premier précédent dans le mouvement vers l'apprentissage scolaire de l'arriéré des villes. Sa fondatrice et son directeur, Fraulein Hoffmann, enseigna longtemps à l'une des Hilfsschulen de Breslau. Par elle-même et sous l'influence de son directeur d'école, M. le recteur Schenk, qui s'est fait si large-

ment connaître par son infatigable activité d'écrivain et d'homme d'action dans l'assistance sociale des arriérés, elle vint à la conviction que l'Hilfsschueler ne peut trouver place dans la société économique qu'à condition d'avoir reçu un enseignement professionnel dans des établissements spéciaux, constitués par la bienfaisance. Y employant ses propres capitaux, elle organisa en 1904 une « Lehrkolonie » à Græbchen, un faubourg de Breslau. Elle loua un appartement dans une maison et à quelque distance de là un jardin, avec y attenant une petite maison. Partie de ses pensionnaires étaient hospitalisés complètement, les plus abandonnés, ayant les familles les plus misérables, partie seulement présents pendant la journée, travaillant là et nourris, retournant dans leurs familles le soir. Les métiers enseignés étaient le jardinage et la vannerie. Les frais, que Fraulein Hoffmann dut dans les premiers temps couvrir en partie par les pensions versées par les parents, en partie, pour les plus pauvres, de ses propres deniers, furent dans la suite supportés avec le concours de l'assistance publique de Breslau, qui accorde une subvention pour tous les enfants dont les familles, domiciliées à Breslau, ne sont pas en mesure de payer. Depuis l'année 1907, la Lehrkolonie a été transformée en fondation, grâce à l'initiative de l'Oberpraesident de la province de Silésie, grâce au don d'un capital important fait par un riche négociant

de la ville. Elle est depuis lors administrée par un comité, vis-à-vis duquel Fraulein Hoffmann agit comme directeur responsable. La même année, eut lieu le transfert de la Lehrkolonie jusque-là à Græbchen sur le domaine seigneurial du Schloss Pleischwitz, mis contre un très minime loyer à la disposition de la fondatrice par la province de Silésie, qui en est la propriétaire.

Pleischwitz est une commune aux environs de Breslau, à une assez grande distance et reliée à la ville par des moyens de communication très imparfaits, tels qu'un voyage de près de deux heures est nécessaire, en partie par bateau sur l'Elbe ou en partie par le train, en partie à pied, de la station de bateau ou de chemin de fer jusqu'au village même. Le château est lui-même situé en dehors de l'agglomération, plus à proximité de la station de bateau et de l'Elbe.

L'immeuble comprend une spacieuse maison entourée d'un grand parc, auquel attiennent quelques pièces de terre employées à la culture maraîchère. Fraulein Hoffmann a en outre loué aux environs quelques saulaies pour approvisionner ses ateliers de vannerie. La maison aux larges pièces, d'une propreté et d'une sorte d'élégance sobre qui la rendent riante, comprend au rez-de-chaussée des salons, une salle à manger, une chambre à coucher pour l'instituteur, les cuisines, la salle de classe, les ateliers de vannerie, des locaux destinés à l'immersion des

planches dans des cuves, etc. Au premier et unique étage, se trouvent la chambre de Fraeulein Hoffmann, les dortoirs des pensionnaires et les chambres du personnel.

Le personnel est formé par Fraeulein Hoffmann, un jeune instituteur, chargé de l'instruction des pensionnaires et aussi d'assister la directrice dans ses fonctions si lourdes d'administration et d'éducation, trois contremaitres, deux pour la vannerie, un pour le jardin, la domesticité.

Les zoeglinge étaient à l'été 1907 au nombre de 38. Les uns avaient été internés par leurs familles, les autres par l'assistance publique de Breslau, l'assistance publique d'autres lieux, par diverses autres administrations charitables et aussi par la bienfaisance privée. Parmi eux, un seul avait fait toutes ses études à la Hilfsschule de Breslau, les autres parvenaient soit d'autres Hilfsschulen, soit d'établissements d'idiots, soit de la Volksschule, soit directement de la maison de famille. Une assez grande diversité de mentalités et de constitutions physiques se manifestait dans leur groupe. Tous appartenaient à une catégorie d'arriérés, incapables d'être formés à une profession par l'apprentissage libre. Deux ou trois étaient si faiblement doués que la possibilité future d'arriver à gagner leur vie d'une façon indépendante laissait prise largement au doute. En dehors des faiblesses, des débilités physiques de constatation ordinaire, deux étaient

paralysés et à la main droite, ce qui, d'ailleurs, ne les empêchait pas, l'un particulièrement, d'exécuter très suffisamment leur travail. Le principe de Fraulein Hoffmann est au reste de ne recevoir dans son établissement que les ouvriers susceptibles d'embrasser un métier qui leur assure leur subsistance dans la société libre, à l'exclusion des vicieux, des épileptiques et des individus atteints de maladies endémiques et contagieuses, comme la phtisie.

Le régime est naturellement l'internat complet ; car l'éloignement de Breslau n'en permet pas d'autre. Il y a là une transformation importante, qui tend à donner à l'institution plus le type d'un établissement fermé que celui d'une véritable école d'apprentissage, qui en limite le bienfait aux seuls arriérés que leurs conditions individuelles, que l'aide de leurs familles, de l'assistance publique ou privée désignent pour un séjour permanent dans la Kolonie.

Le but éducatif poursuivi est d'abord et en premier lieu l'instruction professionnelle, en vue de la constitution d'un gagne-pain ; à côté une influence développante de l'intelligence, améliorante du moral, générale comme celle que réalise l'école. Cette influence pédagogique d'ensemble est exercée naturellement d'abord par le travail manuel à l'atelier et au jardin, ensuite par l'enseignement proprement scolaire, enfin par les actions concordantes de tout le milieu de vie. Elle, et non une formation professionnelle

véritable, est l'unique principe à l'égard de quelques pensionnaires, particulièrement ceux appartenant à des familles riches, à même d'assurer leur avenir sans qu'ils travaillent.

L'emploi du temps, qui occupe la journée de six heures du matin, où a lieu le lever, à midi, heure du déjeuner et de deux heures de l'après-midi à six, avec une interruption le matin pour le Frühstück et l'après-midi pour la collation, se partage entre l'atelier ou le jardin et la salle de classe.

L'enseignement professionnel actuel revêt, comme par le passé, deux formes : forme industrielle, forme agricole (Culture maraîchère, horticulture, arboriculture). La répartition des pensionnaires entre l'un ou l'autre apprentissage résulte d'un essai double tenté la première année de leur entrée, de façon que les plus habiles soient employés à l'atelier ou pour l'atelier, à des travaux au dehors, que les autres soient employés au jardin et dans le parc. Jamais une spécialisation de tous les instants n'est rigoureusement suivie. Les apprentis de l'atelier travaillent parfois au jardin, surtout pendant la belle saison ; et les apprentis jardiniers apportent à la vannerie le concours de leurs bras, au moins en ce qui concerne les tâches d'apprêt des baguettes de saule pour la fabrication.

La vannerie est l'unique métier appris. Elle est pratiquée par deux ateliers dirigés chacun par un contremaître. Dans le premier atelier sont formés

les débutants et exécutés les travaux les plus grossiers. Un programme d'enseignement est suivi : les pensionnaires commencent d'abord par garnir des cadres de chaises, à dimensions de plus en plus grandes, puis travaillent sur des chaises même, sont ensuite initiés aux ouvrages les plus grossiers de vannerie, avec emploi de saule noir (panier pour l'usage agricole), progressivement à des travaux de plus en plus fins au saule blanc. Les plus entraînés et les plus habiles passent ensuite dans le second atelier, où sont exécutés les plus fins objets usuels et des objets de luxe. Les matières premières sont le saule blanc et le saule noir ; la colonie produit elle-même une partie de l'approvisionnement ; une autre partie est achetée. La coupe a lieu à l'automne ; les baguettes sont ensuite mises en réserve ; au printemps elles sont placées dans des cuves pleines d'eau pour être amollies ; elles sont enfin épluchées. L'outillage, outre les outils de vannerie ordinaires, comprend deux machines à diviser les baguettes de saule.

Les objets fabriqués sont commandés ou exécutés en vue de la vente en ville. Ils appartiennent à des catégories diverses : paniers à usage agricole, paniers et corbeilles blancs (paniers ouverts, corbeilles à linge, paniers pour le marché, paniers porte-bouteilles, etc.), malles d'osier, meubles de jardins et d'appartement (jonc, bambou et osier), tels que fauteuils

bancs, chaises, tables, quelques-uns très ouvragés, peints. Le fini de la fabrication, le bon marché des articles, car la colonie vend au-dessous du prix courant, les fait très rechercher par les particuliers et par le commerce en vannerie de Breslau.

Les résultats pédagogiques de l'apprentissage en vannerie ne se laissent naturellement pas apprécier d'une façon précise, étant donnée que la Kolonie n'est fondée que depuis trois ans, et que les plus anciens pensionnaires n'ont pas encore passé leur examen de compagnons, ni pu être placés dans les métiers de la ville. A en juger par les qualités de main-d'œuvre, manifestées par les objets produits, qui tous, sans exception, sont l'œuvre des apprentis, la Kolonie est en droit d'espérer pour les siens un avenir économique assuré.

Au jardinage sont occupés les plus mal doués et les plus faibles d'une façon permanente, les nouveaux venus la première année, par alternance régulière, les autres, faisant partie des ateliers, par alternance intermittente. Un contre-maitre dirige le groupe. Le jardin où sont cultivés les légumes et où est un verger attient au parc qui entoure le château. Il mesure 5 Morgen. Le sol en est assez pauvre, difficile à cultiver, ce qui ne laisse pas d'être un grand inconvénient pour une exploitation qui ne dispose que de demi-forces ouvrières. Les productions rentrent dans toutes les variétés de la culture maraîchère

(pommes de terre, racines, carottes, navets, betteraves), radis, choux, (choux d'hiver, choux de Bruxelles, choux-fleurs, etc.), haricots, pois, salades, etc. Elles sont en partie consommées par la Kolonie même, en partie vendues à la ville aux jours de marché. Sur le travail agricole, peu de conclusions peuvent être données, parce que la Kolonie ne met en culture que depuis l'hiver précédent.

L'entretien du parc, le soin des arbres, la culture des fleurs sur parterres et dans des serres offrent complément de travail et d'instruction technique.

Deux pensionnaires ne sont placés dans aucune section d'apprentissage déterminée, mais rendent des services ici et là comme manœuvres *et factotum*.

Deux filles, également arriérées, aident au ménage.

Une Fortbildungsschule, dirigée par un jeune instituteur ayant reçu éducation au séminaire (école normale), réunit les pensionnaires en différentes divisions suivant les capacités et l'instruction acquise. Les matières d'enseignement sont l'allemand (lecture, écriture, orthographe, rédaction), le calcul, l'Heimatkunde, le dessin et le chant. Pour la plupart, il s'agit, en vérité plus d'apprendre les notions élémentaires qui sont l'objet de l'Hilfsschule que de répartir et compléter un fond d'instruction complète

assimilé, objet d'une véritable Fortbildungsschule.

Le régime physique et l'atmosphère morale de la Kolonie donnent une impression excellente. Les santés sont très satisfaisantes ; les cas d'inconduite rares.

A vrai dire, l'œuvre d'une semblable institution, dont la raison d'être est de préparer l'arriéré à la vie, ne s'apprend sûrement que par les résultats de la vie même et l'observation des pensionnaires placés au dehors. La fondation récente, le fait que pas un seul apprenti n'a encore été complètement formé ferment le terrain de l'expérience pratique. Frauelein Hoffmann projette, il est vrai, d'assister aussi longtemps que possible, après leur sortie de la Kolonie, les jeunes gens confiés à sa garde, en les plaçant, au besoin en les occupant, en les conseillant, surveillant de toutes manières. L'avenir seul déterminera l'étendue et le caractère de cette action sociale prolongée.

La Lehrkolonie de Breslau est une première manifestation d'un mouvement qui sans nul doute aura une large dispersion et des formes complexes, suivant les besoins variables du milieu économique, des villes moyennes, des grandes villes, des villes industrielles, commerçantes ou non, dans lesquelles sont situées les Hilfsschulen. Il faut la considérer d'une part comme modelée dans une certaine mesure par des conditions particulières à Breslau, par les nécessités, les difficultés que le placement de l'arriéré, sorti

de l'Hilfsschule rencontre là ; mais surtout il faut la considérer sous l'influence des connivences particulières où elle est née. Elle est un essai improvisé par une institution privée, mal soutenue par l'organisation scolaire, qu'elle prolonge et par conséquent sans cohésion étroite avec elle. Elle ne reçoit pas seulement les anciens Hilfsschüler, et parmi eux certains, propres à des métiers, pour lequel le commerce ou l'industrie locale n'ouvrent pas apprentissage aux arriérés ou qui ne sont point appris, parce que trop simples, mais d'autres pensionnaires de toutes provenances, d'établissements, de l'école communale ordinaire placés par leurs familles où ils ont vécu jusquelà. De sorte que le but de préparation professionnelle spécialisée, prenant racine sur le sol de culture générale donnée par l'Hilfsschule, telle qu'elle convient à ses élèves ne peut être poursuivie avec la force et l'unité réalisées dans un milieu homogène d'Hilfsschüler complètement instruits. D'autre part, la situation éloignée de la ville et le régime d'internat suppriment le contact étroit nécessaire avec la société avec le marché économique, où l'apprenti prend un jour sa place. La Kolonie de Breslau apparaît davantage comme un établissement à destination économique, comme l'une de ces colonies, de ces sections de travail réservées aux halberwerbsfähigen, que nous étudierons plus tard, que comme une véritable école industrielle d'arriérés.

S'il est permis de former des hypothèses sur l'organisation, point encore déterminée par le fait, qui sans nul doute, appartiendra à des types multiples, de l'apprentissage donné par l'Hilfsschule, nous poserons comme principe de base la préparation la plus rigoureuse aux fonctions de la vie économique que le marché local réserve à l'arriéré. Point d'instruction professionnelle dans les métiers sans débouchés et où la concurrence de la main-d'œuvre des normaux s'approprie toutes les places ; dans les métiers où les débouchés sont ouverts, direction aussi technique, aussi analytique, aussi individualisante que possible. Cette sorte de petit centre économique doit avoir particulière mobilité, souplesse d'adaptation aux besoins variables du marché, aux aptitudes variables des individus qui s'y trouvent. La diversité des métiers qu'il embrasse, depuis les métiers à travail complet de la petite industrie jusqu'aux tâches partielles mécaniques et industrielles, commerciales, lui impose une différenciation des plus compliquées de l'apprentissage.

L'école se sectionnera le plus naturellement d'après la division même du travail dans la société : division pour la petite industrie, division pour la grande industrie, division commerciale, division pour la domesticité et les métiers ambulants, toutes ces divisions ou quelques-unes étant installées dans chaque école.

L'organisation de chaque division, et là où une répartition en métiers constitués peut avoir lieu, des différents métiers, affectera des formes propres. Pour la petite industrie, tantôt des ateliers spéciaux installés dans l'école même, tantôt des ateliers du dehors, sorte d'annexes dont les patrons dépendront du personnel enseignant seront disposés. Pour la grande industrie, d'une part une préparation générale sera donnée également dans des ateliers, rappelant d'une manière rudimentaire les intérieurs d'une usine ; et d'autre part une préparation spéciale, accomplie surtout au dehors, par le séjour dans les fabriques mêmes à titre d'exercice, à la tâche partielle dévolue à chaque individu. Pour le commerce, tantôt un apprentissage complet comme il est inconnu pour la boucherie, la boulangerie, le métier de coiffeur, qui sera, par suite de la difficulté de réaliser les conditions professionnelles dans l'école même, donné dans des annexes ; tantôt un apprentissage de tâches partielles, avec préparation générale et préparation spéciale. Pour la domesticité et les métiers ambulants, qui par leurs multiples points de ressemblance peuvent se fonder en une même division, des écoles de cuisine, un enseignement séparé ou donné en commun avec les apprenties de la blanchisserie, du repassage, de la couture, etc., la création d'un service pour faire les commissions de l'école, d'autres administrations, de particuliers.

Parfois l'école devra se faire elle-même entrepreneur, exploiter directement, après l'avoir apprise, une branche de production, inorganisée au dehors, où cependant la main-d'œuvre de l'arriéré peut avoir utilité sociale. Les professions normales et de la domesticité par exemple se prêtent à une semblable industrialisation ; la nécessitent même : des hommes et femmes de journées, des cireurs de planchers, des commissionnaires, des porteurs de journaux, des équipes de balayeurs publics seront annexés aux sections d'apprentissage. Une centralisation semblable pourra être faite avec la petite industrie de famille, par exemple l'empaillage de chaises, la broserie, etc.

L'école professionnelle sera amenée par la nature des choses à fonder des services de placement et à intervenir directement dans les contrats de travail, comme représentant général de ses apprentis, voire des autres arriérés qui auront sollicité son intermédiaire. Enfin, elle occupera les chômeurs.

A ce rôle économique est lié un rôle pédagogique et un rôle social. L'Hilfsschule, à côté de l'enseignement technique, poursuivra l'enseignement théorique des années d'école. D'autre part, elle reprendra pour l'arriéré adolescent et homme l'œuvre d'assistance de protection sociale accomplie pour l'arriéré enfant. De cette nouvelle face d'activité nous ne dégagerons qu'une manifestation, l'hospitalisation dans des maisons annexées aux locaux scolaires et tous ceux,

apprentis, ouvriers travaillant dans les services exploités par l'école, autres ouvriers qu'il est possible de recevoir là dans des conditions morales et physiques meilleures qu'au dehors et pas plus coûteuses.

L'école professionnelle des arriérés naturellement là où nulle institution ne prolonge solidairement l'enseignement, l'éducation et la fonction philanthropique de l'Hilfsschule, à organiser de toutes pièces en vue de l'exécution simultanée de ces fins complexes. Mais là où une semblable institution est enseignante comme c'est le cas des *Forbildungschulen für Schwachsinnigen*, écoles d'adultes pour arriérés, il suffit d'une extension du champ d'action et d'une transformation intérieure pour produire l'organe complet.

CHAPITRE X

Les Fortbildungsschulen pour arriérés

La Fortbildungsschule satisfait en premier lieu au besoin de maintenir et de compléter chez l'arriéré les résultats éducatifs ensemencés par la Hilfsschule ; en second lieu, au besoin, déjà défini de secourir, de protéger socialement l'arriéré placé désormais dans la vie indépendante. A ces deux fonctions actuelles s'ajoutera dans l'avenir, selon nous et selon des précédents donnés par les faits mêmes, la fonction appelée à dominer les deux autres, d'éducation professionnelle.

De même que l'école de droit commun n'est point accueillante au faible d'esprit parce qu'il exige le déploiement d'une pédagogie spéciale, de même la Fortbildungsschule de droit commun. Le fait que l'Hilfsschule a développé, élevé la mentalité inférieure ne change rien, et la distance qui sépare les individus normaux des anormaux, bien qu'en partie

comblée se creuse toujours cependant. Un second obstacle naît en Allemagne de l'organisation par division des Fortbildungsschulen, où la plupart des arriérés prennent difficilement place, parce qu'ils n'exercent pas à vrai dire, un métier déterminé, mais une fraction de métier, une tâche point caractéristique, commune à plusieurs métiers et qui leur permet de passer continuellement de l'un à l'autre, ou de ces gagne-pain d'existence normale, qui ne sauraient appartenir à un classement fixe des professions.

Ces raisons ont persuadé aux administrations scolaires de la plupart des villes allemandes d'exclure les arriérés Hilfsschueler des Fortbildungsschulen pour normaux. Cette tâche négative ne peut suffire par elle-même ; il faut la compléter par la tâche positive, de fonder des Fortbildungsschulen spéciales où l'enseignement de l'Hilfsschule soit respecté et renouvelé au gré des exigences de la forme nouvelle de vie. Ce second pas a été franchi seulement par quelques villes, Berlin, Leipzig, Dusseldorf, Magdebourg, Nuernberg, Mayence.

Le personnel scolaire de ces Forsbildungsschulen se recrute d'abord et surtout parmi les anciens Hilfsschueler. Une pratique générale est d'y grouper aussi tous ceux qui, pour des raisons diverses, faiblesse mentale, maladie, etc., se montrent incapables de suivre les études des Fortbildungsschulen pour normaux.

Le personnel enseignant est formé en premier lieu par les Hilfsschulehrer. Mais, comme il s'agit d'enfants dont l'esprit est déjà dans une certaine mesure, ouvert, cultivé, et que l'éducation a ici, cela va de soi, un champ plus restreint, exigeant du pédagogue des dons et connaissances moins spéciaux qu'à l'Hilfsschule même, d'autres maîtres aussi occupés aux écoles ordinaires peuvent être appelés à diriger les classes.

Sur l'organisation de ces écoles se manifestent des divergences. Tantôt elles seront indépendantes, tantôt rattachées aux Forbildungsschulen de normaux, dont elles ne sont que des classes spéciales. Un fait général est leur absence de caractère professionnel, explicable pour les raisons déjà exposées et leur assiduité obligatoire, pendant deux ans au moins au sortir de l'Hilfsschule, sinon toujours pour les filles, au moins pour les garçons.

Les matières d'enseignement sont empruntées au domaine scolaire ordinaire, autant que possible adaptées aux nécessités professionnelles, lecture, écriture rédaction et orthographe, calcul, Heimat-Kunde, connaissances économiques techniques élémentaires (Arbeit-Kunde); parfois le dessin et le travail manuel, sous la forme générale où ils sont cultivés dans l'Hilfsschule. A ces deux dernières matières, objection est faite qu'elles n'ont nulle utilité dans la Fortbildungsschule parce qu'elles ne sau-

raient avoir d'intérêt professionnel quelconque, sous la forme où elles sont enseignées.

La nouveauté du mouvement des Fortbildungsschulen et les flottements qui s'ensuivent dans l'idée qu'on s'en fait et sa réalisation pratique rendent nécessaire d'en mettre en valeur les principes par l'étude d'une organisation particulière. La Fortbildungsschule de Berlin, nous semble par les qualités de son organisation, et surtout l'espérance directe qu'il nous a été loisible d'en prendre, posséder au mieux force d'exemple.

La Fortbildungsschule de Berlin a été ouverte en 1906 au nord de la ville dans la Brunnensstrasse. Malgré sa courte existence elle a déjà pris sous la direction de l'homme éminent qui est à sa tête, de l'apôtre par le fait et par la plume des Hilfsschulen à Berlin, M. le recteur Fuchs, un développement qui la classe sans nul doute au second rang des Fortbildungsschulen allemandes, après l'école de Dusseldorf.

Son personnel d'élèves est formé des anciens élèves des Nebenklassen, classes annexes pour arriérés de Berlin et de tous ceux qui sont incapables de se maintenir dans les Fortbildungsschulen normales. Ils étaient en décembre 1906 au nombre de 140, 80 garçons et 60 filles, âgés de quatorze à vingt-et-un ans. A l'égard des garçons l'enseignement est obligatoire de quatorze à seize ans ; il est facultatif pour les filles. Garçons et filles appartiennent à la

catégorie des arriérés moyens, des imbéciles. Leur condition sociale classe en général les garçons dans les milieux pauvres, tandis que les filles qui suivent volontairement l'école appartiennent à une meilleure classe. Les filles sont la plupart sans profession et occupées dans la maison de leurs parents. Les garçons sont les uns inoccupés ; les autres employés dans le commerce, l'industrie et surtout à des tâches de manœuvres, mécaniques, partielles : comme ouvriers, employés à placer des vis, à tourner la roue dans une lithographie, à lever des feuilles et à les mettre de côté dans une imprimerie, comme emballeurs, épousseteurs, porteurs de lait, garçons de courses sur voitures, etc.

Au personnel enseignant appartiennent les instituteurs de Neben-Klassen.

L'enseignement est gratuit, obligatoire pour jeunes gens de quatorze à seize ans, facultatif pour jeunes filles. Les classes ont lieu deux fois par semaine pour les uns et pour les autres ; pour les jeunes gens le lundi et le jeudi de 6 à 9 heures du soir, pour les jeunes filles, les mardi et vendredi de 5 à 8 heures.

Les divisions sont constituées de manière à réunir un aussi petit nombre d'élèves que possible et à un niveau semblable de connaissances, indépendamment de l'âge. Il y en a quatre pour les garçons et trois pour les jeunes filles.

Les matières de l'enseignement comprennent pour

les garçons : l'allemand (lecture, écriture, entretiens sur des questions usuelles, économiques, sociales), le calcul, le travail manuel qui est pratiqué sous forme scolaire, ainsi que dans l'Hilfsschule et qui a pour objet la menuiserie à l'établi et la reliure, le dessin ; pour les filles, également l'allemand (lecture, écriture, entretiens sur des questions usuelles et spécialement d'économie domestique), le calcul. Le travail manuel est pour celles-ci au temps actuel consacré seulement aux travaux de couture, mais sera bientôt étendu à tous les travaux de tenue du ménage (outre la couture, le blanchissage, le repassage et la cuisine).

L'œuvre enseignante de l'école va de pair avec une œuvre sociale et économique développée ; mais, tandis que la première est officielle, administrative, la seconde est privée. L'une et l'autre sont centralisées dans les mains du directeur.

L'œuvre sociale est secondée par un curatorium, comité de direction spécial à la Fortbildungsschule, auquel appartiennent des aliénistes, des conseillers municipaux et parmi eux le Stadtschulrat, directeur des écoles, des ecclésiastiques, des philanthropes et par le Fuersorgeverein für schulunbefaehigte, dont M. le Rektor Fuchs est le vice-président.

Les initiatives philanthropiques ont déjà abouti à mener les élèves de la Fortbildungsschule à des représentations théâtrales, à organiser des excu-

sions de campagne, à réunir les élèves et leurs parents à des Elternabende (soirée pour les familles).

Le maximum d'efforts et de résultats s'est manifesté sur le terrain économique. La Fortbildungsschule constitue un bureau de placement.

Dès ses origines, son directeur avait remarqué avec quelle extrême difficulté la plupart des élèves trouvaient à s'employer sur le marché du travail de la grande ville. Pour certains, naturellement, *erwerbsfachig* dans une proportion de 20 o/o pour les garçons et de 40 o/o pour les filles, il n'y avait pas à compter sur un placement. Mais pour les autres des services économiques pouvaient et devaient être attendus : l'essentiel était de circonscrire le domaine professionnel adapté à leurs aptitudes et d'agir là par une propagande active, afin de solliciter la demande de travail. Berlin n'offre point de ressources à un engagement sur grande échelle des arriérés dans les métiers complets, notamment de la petite industrie ; mais sa grande industrie si puissante, son commerce réserve de nombreux métiers partiels, dans le genre de ceux qui ont été précédemment relevés comme manœuvres, comme garçons de course, etc., auxquels se prêtent très bien les moyens de l'arriéré, et où il peut trouver son maximum de salaire. M. le recteur Fuchs a dans un type mesuré l'intermédiaire économique de la Fortbildungsschule à l'égard de ces métiers. Le succès a pleinement justifié ses

vues ; puisqu'au lieu de 1 élève occupé sur 5, telle qu'était la situation dans les premiers temps d'existence de l'école, la proportion, au bout d'une année est devenue : sur 7 élèves, 6 occupés ; que d'autre part les travailleurs demeurent plus longtemps dans leurs places obtenues par l'école que jadis, qu'enfin les salaires sont de 2 mark par jour environ, 10 à 15 mark par semaine, ce qui est le maximum à espérer pour cette grossière main-d'œuvre.

Une organisation de l'apprentissage libre entrera prochainement en exécution. Grâce à la somme de 1000 mark mise à la disposition du Fürsorgeverein par la ville de Berlin, du directeur de la Fortbildungsschule par la société, des primes seront, à partir de l'année 1907, versées aux patrons de la petite industrie, qui forment en apprentissage un certain nombre d'élèves, choisis par M. le Rektor Fuchs, comme présentant les meilleures garanties d'arriver à une instruction professionnelle complète, se terminant par l'examen de compagnon. 75 mark sont versés après la première année de séjour dans l'atelier, 135 mark à la fin de l'apprentissage, en tout 300 mark, et de plus un diplôme de société, reconnaissant les œuvres accomplies en faveur de ses protégés. Le bénéficiaire de ces primes et de ces diplômes sera, suivant les cas, le patron lui-même, ou le contremaître chargé de diriger l'apprenti. Onze garçons (sur 120, suivant les classes) et 1 fille ont été choi-

sis. Ils appartiennent aux métiers de couturier, de couvreur, de maçon, de menuisier, de relieur, de serrurier ; l'un d'eux apprend la dorure de perches à rideaux. La jeune fille apprend la couture.

Les exploitations où ils travaillent sont en général de grandes ou de moyennes exploitations, les petites, les plus favorables au placement des arriérés étant relativement rares à Berlin

Comme il faut prévoir que l'arriéré en fin d'apprentissage n'a jamais acquis une main-d'œuvre complète, capable d'exécuter tous les travaux professionnels, que souvent il échoue à son examen de compagnon, ayant, il est vrai, toutes les connaissances pratiques voulues, mais non les connaissances théoriques et qu'il ne peut plus prétendre à un placement dans le métier appris, M. le Rektor Fuchs a eu l'idée de proposer aux corporations de délivrer aux apprentis arriérés qui au bout de quatre années n'obtiendraient pas le certificat entier de compagnon, au moins un demi-certificat pratique.

Dans une étroite dépendance avec la Fortbildungsschule se tient le plan de l'organisation d'une maison de travail, refuge pour les anciens élèves des Neben Klassen qui ne trouvent pas emploi de leurs bras sur le marché, pour ceux qui vivent dans des conditions misérables ou démoralisantes. L'initiative et l'exécution future de cette œuvre nouvelle incombe au Fursargeverens für Schwachbefähigte, qui la

rattachera, sans nul doute, étroitement à des organes pédagogiques et sociaux déjà présents dans la Fortbildungsschule.

L'ensemble de cette organisation complexe crée un jalon important sur la voie menant à l'idéal de la Fortbildungsschule transformée en école professionnelle, que poursuivent les membres les plus renommés des Hilfsschulen allemandes, et à leur tête le maître de première intelligence et d'incomparable esprit pratique qui se tient au centre du développement de l'assistance scolaire et sociale des arriérés de Berlin.

CHAPITRE XXI

Les sociétés d'assistance pour Hilfsschueler

Les sociétés philanthropiques pour Hilfsschueler apportent à l'Hilfsschule le concours indispensable à l'exécution de son rôle social, de personnes qui par leur dévouement, leurs relations professionnelles et courantes, leur fortune sont, d'un appui particulièrement puissant pour placer et maintenir l'arriéré au sein de la société libre. Leurs fonctions sont analogues à celles des sociétés scolaires pour normaux, plus étendues, plus prenantes, plus efficaces, étant donnée la nature de ceux qu'elles protègent.

Dans les faits, en Allemagne, le mouvement qui les organise se tient encore à ses débuts. Il date du commencement de ce siècle. Des villes déjà pourvues d'Hilfsschulen, un petit nombre seulement possèdent ces sociétés, entre autres Berlin, Breslau, Kiel, Königsberg, Leipzig, Zwickau. A Francfort-sur-le-Mein, une fondation émanant de Rothschild, admi-

nistrée par l'intermédiaire d'une société générale d'assistance, la *Zentrale für private Fürsorge* fonctionne d'une façon identique à une société. Dans certaines autres villes, des sociétés d'assistance fondées en général s'occupent des arriérés, à Dusseldorf, le *Vicenzverein* catholique, à Dresde l'*Innere Mission*, protestante.

Le but que se proposent les sociétés a une ampleur variable qui elle-même est liée aux conditions du milieu local, au développement des *Hilfsschulen* dans les villes où est situé le siège social. Dans les unes, il s'étend à tout ce qui touche l'éducation, l'assistance sociale et économique des *Hilfsschulen*, à l'école et sortie de l'école, dans d'autres seulement à l'assistance sociale et économique des *Hilfsschueler* sortis de l'école. La plupart, et c'est le terrain de leur plus fructueuse activité, font porter leur principal effort sur le placement économique des anciens élèves. A cette fin, elles mènent une propagande active sur le marché du travail, tâchent d'attirer à elles les hommes dont les relations professionnelles peuvent les aider, centralisent le placement des arriérés, distribuent des primes aux patrons, se proposent d'organiser des maisons de refuge et de travail, des *Lehrkolonien*.

Leur organisation revêt des formes plus ou moins compliquées, suivant l'action qu'elles se tracent. Tantôt c'est une société rudimentaire, point déclarée

administrativement, représentée par un comité, qui fonctionne sans division du travail, n'ayant point de capital, ni de budget fixe (Leipzig). Tantôt c'est une société déclarée, avec à sa tête des comités où est organisée une division des tâches plus ou moins durables, à quoi correspondent des sous-comités, ici, dans la société de Berlin, une direction d'œuvre pédagogique par un comité pédagogique, une direction de l'œuvre sociale par un comité social, là à Kiel, une répartition de la protection économique, morale et économique, morale et éducative, juridique, militaire et sanitaire des arriérés sortis de l'Hilfsschule entre des comités particuliers : la société a un capital, un budget annuel.

Le ressort se restreint en général à celui de la ville même du siège social. Une exception cependant est formée par le Verein de Kiel qui est provincial.

La composition groupe à côté d'un fort contingent d'Hilfsschullehrer, des gens appartenant aux milieux industriels, commerciaux, aux milieux juridiques, administratifs, militaires, aux milieux médicaux, à la société des philanthropes riches.

Les sociétés fonctionnent d'une façon plus ou moins autonome, par rapport à l'Hilfsschule à qui elles donnent appui. Il est dans la logique que l'assistance des Hilfsschueler, en cours des études, quand elle rentre dans les buts sociaux, ait pour organe nécessaire l'Hilfsschule même. Mais l'assistance des

Hilfsschueler, sortis de l'école, exige un concours étroit, de la société et de l'Hilfsschule, celle-ci, par sa nature même, servant d'organe permanent de renseignement, de comité central.

Un exemple, qui prouve le caractère et l'œuvre de ces sociétés, doit être cherché dans l'étude d'une institution déterminée. Le Erziehungs-und Fürsorgeverein für geistig zurueckgebliebene Kinder, de Berlin, par l'importance, déjà acquise en dépit de sa fondation récente, qui la place très probablement au premier rang, en Allemagne, fournit excellemment semblable illustration.

La Erziehungs und Fuersorge verein für geistig zurueckgebliebene Kinder, fondée le 26 mars 1903 à Berlin, poursuit, comme son nom l'indique, deux buts : le premier, propager les principes pédagogiques propres à l'éducation des arriérés et multiplier les organisations qui les mettent en œuvre, c'est-à-dire les Hilfsschulen principalement ; la deuxième, propager les principes d'assistance sociale et économique correspondants, les mettre en œuvre sous la pratique et les institutions, fondées par la société même.

La largeur du domaine embrassé s'explique par les conditions particulières de Berlin où l'éducation des arriérés, et dans une certaine mesure leur assistance, se trouvent dans un état d'infériorité marquée par rapport aux autres grandes villes d'Allemagne, où il n'existe encore pas de véritables Hilfsschulen,

mais seulement des sortes de classes-annexes, Neben-Klassen, dépendant des écoles primaires ordinaires.

La dualité des buts est votée ici par une complexité dans la constitution. La société comprend un comité de direction qui a l'administration générale, la représentation du club vis-à-vis des pouvoirs publics et des particuliers, l'assemblée générale des membres, et deux comités, l'un d'éducation et l'autre d'assistance. Ces deux comités sont nommés par le comité de direction et travaillent sous lui. Au comité pédagogique incombe l'organisation de propagande théorique et pratique que la société s'assigne de mener en faveur de l'éducation pratique des arriérés. Au comité d'assistance appartient le soin de secourir matériellement et moralement les Hilfsschueler en cours de classes et les Hilfsschueler sortis de l'école. Ce comité a lui-même pour agents d'exécution des Schulausschuessen, comités scolaires installés dans chaque circonscription scolaire, et enfin des Pfleger, visiteurs.

L'œuvre sociale accomplie par le Verein, l'intermédiaire du comité d'assistance, des comités scolaires et des Pfleger se subdivise en deux, suivant qu'elle s'opère au bénéfice des Hilfsschueler encore à l'école, ou des Hilfsschueler sortis.

Pour les Hilfsschueler suivant l'école, la société se préoccupe de leur procurer meilleure nourriture, par la distribution de lait, ou en les envoyant dans les

soupes populaires, (Volksküchen), meilleurs vêtements, par des distributions, meilleures conditions domestiques, en cherchant, quand les circonstances l'exigent, un autre intérieur que l'intérieur familial. Des asiles (Kinderhorte), situés dans les bâtiments d'école, réunissent les enfants que leurs familles ne peuvent surveiller pendant le jour. Un asile en plein air a déjà été organisé pendant la belle saison en faveur des élèves particulièrement débiles. La société envoie enfin en colonies de vacances, aux environs de Berlin, pendant quelques jours ou la durée des vacances d'été, les enfants particulièrement distingués par leur bonne conduite à l'école, leur situation de santé et de famille.

Pour les Hilfsschueler sortis de l'école, le choix d'une profession est facilité par le conseil et l'intermédiaire du Fürsorgeverein. Des primes viennent, nous l'avons dit, d'être organisées pour récompenser les patrons prenant chez eux un ancien Hilfsschueler. La société projette enfin la fondation d'une maison de refuge et de travail pour ceux qui sont incapables d'employer leurs bras sur le marché libre.

Dans les cas de nécessité matérielle, la société s'efforce d'intéresser au sort de ses protégés les institutions publiques ou privées d'assistance.

Dans les cas de nécessité morale, la société donne conseil et aide pour préserver contre les dangers de

la vie en société, ou, pour les sauver au besoin, intervient devant les tribunaux.

A l'égard de tous les arriérés, placés sous sa protection tutélaire, la société noue des relations personnelles suivies tant avec les individus eux-mêmes qu'avec leurs familles, leurs tuteurs, ceux qui les ont recueillis, leurs patrons et leurs maîtres, contrôle et conseille les uns et les autres au point de vue de de l'éducation et du rôle moral qu'ils exercent.

A l'œuvre sociale participent le comité d'assistance, qui a un pouvoir centralisateur, des comités scolaires, dont douze déjà ont été formés, dans une large mesure, pour ses élèves, la Fortbildungsschule, et enfin un service d'exécution comprenant les *Pfleger*, qui se tiennent chacun en contact suivi avec un certain nombre d'arriérés à eux désignés. La nécessité de s'appuyer sur des hommes appartenant aux différentes professions a son expression dans le principe que les statuts rangent parmi les membres, à côté des bienfaiteurs, membres perpétuels et ordinaires, deux catégories de membres dispensés de cotisation, les *Pfleger* et les *fachmännischen Beistände*, ou conseillers techniques. Ces derniers fournissent au comité de direction, aux différents sous-comités et aux membres particuliers tous les renseignements spéciaux, et entreprenant spontanément des recherches personnelles, sur les questions d'inté-

rêt pour les arriérés qui naissent dans leur domaine professionnel.

L'exemple du Fürsorgeverein de Berlin et d'autres vereine semblables témoigne d'une grande complexité de but et d'organes. Leur forme est une expression et une nécessité du temps présent où le domaine encore largement en friche de l'éducation et de l'assistance sociale des arriérés de toutes sortes, particulièrement des arriérés des villes, ne se prête point à une division des fonctions. L'avenir ouvrira sans nul doute à l'ensemble des sociétés philanthropiques pour Hilfsschueler un champ d'action plus étroit, aussi plus identique, et qui ramènera les types divers d'organisation de l'époque actuelle à un type de large similitude. Ainsi que le mouvement commençant des faits l'exprime, le rôle proprement pédagogique sera de plus en plus assumé par des sociétés étroitement pédagogiques, composées des membres du corps enseignant des Hilfsschulen. Le rôle social, celui qui spécialement s'adresse aux Hilfsschueler sous la discipline scolaire reviendra à l'Hilfsschule même et aux sociétés purement pédagogiques. Il restera, pour les sociétés unites dans une pensée commune et en vue d'un travail commun des gens appartenant aux différentes sphères sociales avec lesquelles l'arriéré est en contact, l'assistance économique et sociale des Hilfsschueler entrés dans la vie : en premier lieu leur éducation professionnelle

par une collaboration avec la Hilfsschule, celle-ci dirigeant l'apprentissage scolaire, les sociétés dirigeant l'apprentissage libre ; en second lieu la protection économique des arriérés définitivement placés dans le marché du travail ; en troisième lieu, l'assistance matérielle, la protection légale et sociale de tous.

CHAPITRE XII

La situation économique de l'arriéré adulte et le devoir d'assistance qu'elle fonde

Il est dans l'être de l'arriéré, dans son lot économique qu'il le condamne à des métiers de dernier ordre où pèsent plus lourdement qu'ailleurs le resserrement et l'affluence de l'offre du travail, la faiblesse du salaire, le chômage et les crises, qu'il ne saurait prétendre à une indépendance complète.

A la différence du travailleur normal, à qui le règne de la libre concurrence garantit une liberté d'action croissante, le plaçant vis-à-vis du patron au rang d'égal à égal, lui laissant le soin de défendre ses intérêts, ses droits économiques, de s'assurer contre les risques du travail et de l'existence par lui-même et sans aucune autre tutelle ni aide que celle de l'Etat, laquelle n'est point subordonnante, mais protec-

trice et éducative, l'arriéré est sans cesse lié à l'assistance, à l'aide matérielle et morale des autres.

Dans ses rapports professionnels avec les employeurs de son travail d'arriéré, une autorité et une protection morale, une influence d'ensemble, qui s'étendent non seulement sur sa conduite au lieu et au temps du travail, mais au dehors, sont indispensables.

Comme il faut compter que le patron moderne dans infiniment de cas ne peut ni ne veut se prêter à une direction étendue à l'ensemble de la vie de ses ouvriers arriérés, qu'il manquera au devoir de protection hiérarchique, au sein de son entreprise, d'autres forces que la sienne doivent le soutenir, au besoin le remplacer. A l'assistance publique et privée, aux établissements, aux écoles, aux sociétés philanthropiques spéciales appartient ce rôle.

L'arriéré doit toujours demeurer dans une dépendance étroite vis-à-vis de ces institutions tutélaires, et remettre à leur intervention la gestion de ses intérêts économiques et sociaux.

Elles le représentent d'abord par leur intermédiaire dans les contrats de travail qui lui assurent emploi de sa main-d'œuvre, en attirant l'offre, en discutant les conditions d'engagement, en en surveillant l'exécution.

Elles l'assurent contre les risques industriels, en l'assistant en cas de maladies, d'accident, de chômage.

Dans la mesure du possible, elles organisent pour lui un milieu domestique sain et confortable, logement, nourriture, etc.

Elles exercent enfin à son égard, quand il est devenu impropre à la production, soit complètement, soit au moins sur le marché libre, une activité résistante, directe, si la charge leur en incombe à elles-mêmes, indirecte si elles se bornent à solliciter l'aide d'institutions voisines.

La faible constitution mentale et physique de l'arriéré le dispose davantage aux suites mortelles ou incurables des maladies et des accidents, à une décadence prévue, à des peines morales qui rendent son séjour dans le milieu normal nuisible à lui-même, dangereux pour les autres. Il arrive ainsi très vite que le gros des arriérés qui dans leur jeunesse se désignaient pour une subsistance indépendante va en se réduisant ; beaucoup meurent, beaucoup ne peuvent plus gagner leur vie si bien qu'il est rare d'en trouver qui parviennent à la vieillesse, dans le maintien de leurs forces physiques et mentales.

La fragilité de la destinée économique et sociale des arriérés impose aux institutions charitables qui s'y consacrent une continuelle œuvre de sélection, de transfert du milieu libre, désormais funeste, au milieu fermé des établissements divers.

L'assistance des individus inutilisables dans le soulagement revêt deux formes : ou bien elle est

complète, nous dirions hospitalisante, et ses sujets sont les arriérés incapables de travail, les impotents, les idiots déchus, etc., assistance des maisons d'incurables de vieillesse, et d'idiots inéducables, ou bien elle est partielle, nous dirions industrielle, et les sujets qui en relèvent sont les arriérés capables de travail, les âgés, les demi-infirmes, les aliénés, les dévoyés.

Cette assistance par le travail est exercée soit dans les établissements d'assistance généraux, tels que maisons de travail, maisons de mendicité, soit dans des établissements spéciaux, parmi eux les maisons d'aliénés et les maisons d'idiots.

L'occupation des arriérés, impropres à la vie indépendante, mais ayant encore force productive, dans les établissements d'idiots, offre, comme cela va de soi, le meilleur ensemble de conditions assistantes, et les autres modes d'internement doivent jouer par rapport à celui-là un rôle seulement auxiliaire. Elle constitue une nouvelle et dernière fonction des établissements d'idiots, qu'il convient d'étudier.

Dans l'exposition déjà donnée de l'organisation économique des établissements d'idiots, il a déjà été parlé des fins individuelles, collectives et sociales qu'elle poursuit. Ce qui immédiatement précède éclaire l'esprit sur la catégorie spéciale d'individus qu'elle doit incorporer.

Elle se compose essentiellement de ce qu'on a appelé les « halberwerbsfähige », et parmi eux, de

deux groupes, celui dont il vient d'être parlé, qu'on peut appeler les déchets de la société économique libre ; le groupe des arriérés que l'éducation n'a pas réussi à accommoder aux exigences de la vie indépendante, tout en ayant sur eux une action efficace qui les rend dans une certaine mesure utilisable. L'un et l'autre groupes ne se caractérisent pas exclusivement par une infériorité ou physique ou mentale, mais aussi par une infériorité morale, sinon perversité, au moins faiblesse de volonté ; de sorte qu'il ne peut être absolument parlé d'une incapacité économique commune, mais qu'à côté de presque complètes non-valeurs, d'ailleurs en grand nombre, il en est de susceptibles d'une production régulière ; et même un petit nombre, comme cela arrive pour des individus atteints d'infirmités partielles, de difformités, pour ceux qui n'ont point d'équilibre moral, sont aussi actifs que les arriérés placés sur le marché économique commun.

La diversité des aptitudes économiques, surtout si elle est accrue par de grandes concentrations, de grands établissements, offre par elle-même une certaine multiplicité, une certaine richesse de ressources. Une organisation bien entendue consiste à la régulariser, en encadrant les *halberwerbsfähigen* d'ouvriers normaux, et aussi d'ouvriers arriérés, *vollerwerbsfähigen*, appelés à les commander.

L'utilisation de ces forces économiques suppose

d'assez grandes concentrations, de grands établissements. D'abord les travailleurs doivent être assez nombreux ; d'une part, pour que cela permette meilleure division du travail et plus grande productivité ; et d'autre part, parce qu'il résulte, du groupement dans le même lieu de beaucoup d'individus, des économies de frais généraux. Ensuite les services économiques doivent autant que possible, sous une condition de grande autonomie, de séparation de vie, constituer comme des annexes et des dépendances d'établissements d'éducation ou même d'établissements d'hospitalisation, d'abord par la raison que des besoins multipliés permettent l'emploi sur place plus varié et plus régulier des individualités productives, la production en grand avec des débouchés immédiats ; et enfin à cause de l'économie des frais généraux.

Ces principes sont très généralement réalisés par les Idiotenanstalten. Les plus grandes et les plus modernes constituent, à côté de leurs divisions pour jeunes arriérés éducatibles, et dans les établissements mixtes, à côté de ces divisions et des divisions de pure hospitalisation, des divisions du travail. Afin d'obtenir une décentralisation nécessaire au regard de la diversité des buts assistants poursuivis, les divisions du travail sont constituées en « Kolonie » c'est-à-dire installées à part, à une distance assez grande des autres divisions et dans une situation

qui facilite le travail, par exemple au centre de l'exploitation agricole. Un continuel mouvement de rapports, l'emploi quotidien des pensionnaires ouvriers à l'intérieur de l'établissement tout entier établit solidarité entre les différentes parties.

Les fins qui peuvent être assignées à une organisation économique ainsi conçue sont d'abord et essentiellement la satisfaction des besoins de l'établissement même ; ensuite, quand les circonstances le permettent, l'écoulement vers le dehors, soit vers d'autres établissements, soit vers le marché local des produits superflus. Ces deux buts se lient étroitement. La production doit porter sur des objets qui soient susceptibles de consommation sur place, et autant que possible échangeables. Mais toujours le but de consommation est à préférer au but d'échange quand une conciliation n'est point possible.

Les moyens adaptés à ces fins économiques, c'est-à-dire l'organisation et la division du travail, ont naturellement une puissance et une complexité qui varient suivant les établissements, leur situation, leur population et la main-d'œuvre qui est à leur disposition, leurs besoins et leurs ressources. Autant qu'un tableau commun se peut tracer, et en supposant les conditions les plus ordinaires les plus recommandables, c'est-à-dire que l'établissement se trouve à la campagne, isolé dans un certain monde et livré à lui-même, le centre de l'organisation écono-

mique est l'agriculture : avec elle quelques métiers d'industrie, ceux qui se rattachent directement à la transformation des produits de la terre en vue de la consommation et d'autres nécessaires aux besoins courants, de la collectivité même, voire dans la mesure réalisable aux besoins du marché immédiatement inversement ou d'autres établissements. Pour les individus inemployés dans ces branches professionnelles, leur affectation au service intérieur, domestique.

La place donnée à l'agriculture se justifie d'elle-même par l'utilisation sur grande échelle qu'elle offre à des demi-valeurs de travail, par la souplesse et la facilité des débouchés que lui ouvrent la demande de consommation sur place et aussi l'échange au dehors pour qu'elle s'organise le plus avantageusement et le plus simplement dans un milieu rural. La forme est la grande culture à productions complexes, culture agricole proprement dite, culture maraîchère, arboriculture, élevage. Elle doit être conduite avec tout le développement technique possible. Le chef d'exploitation doit être un agronome éprouvé ; un personnel nombreux d'ouvriers agricoles normaux est indispensable pour exécuter les travaux délicats, et diriger les ouvriers anormaux occupés à des tâches partielles. Le problème des cultures, les matières, les divisions du travail, les produits employés et l'outillage doivent mettre l'entreprise au

rang des plus perfectionnées. Une organisation ainsi menée pourvoit largement et à moindres frais l'établissement de toutes les denrées nécessaires à ses besoins ; permet, d'autre part, ainsi que le démontre l'exemple de certains Idiotenanstalten allemandes particulièrement bien dirigées au point de vue agricole, la vente en grand sur le marché des denrées en excédent, et même des denrées produites spécialement en vue de l'échange.

Les ressources en hommes d'un établissement d'idiots adultes halberwerbsfähig ne se prêtent point à une extension de l'industrie très au delà des nécessités intérieures. Les métiers ne peuvent être exercés que par les mieux doués, c'est-à-dire toujours par un petit nombre et avec l'aide d'un fort contingent d'ouvriers normaux. Il y a intérêt à la restreindre aux plus essentiels : menuiserie, serrurerie, ateliers de tailleurs et de cordonniers ; travaux d'alimentation, minoterie, boulangerie, boucherie, etc. Dans les très grands établissements les métiers peuvent être organisés de façon à attirer et servir la clientèle au dehors, aux alentours directs.

D'une pure fabrication en vue d'échange, il ne saurait vraiment jamais être question. Sans doute il est possible d'occuper à la production simple (fabrication de brosses, de nattes, d'essuie-pieds, etc.), quelques individus impropres à tout autre mode d'activité. Il n'y a là vraiment aucune ressource finan-

cière sérieuse à chercher, et il n'y a pas non plus, à penser établir en grand l'industrie spéciale fût-elle limitée à la transformation aussi rudimentaire qu'on voudra, car celle-ci n'est rémunératoire qu'à condition de produire rapidement des quantités considérables à quoi le travail lent des arriérés ne s'accommode point à lui seul, sans la direction, la participation à l'œuvre économique d'un nombreux personnel de normaux, c'est-à-dire, sans une augmentation considérable du coût de production.

Si on la considère dans ses rapports avec le marché local libre, l'organisation économique de l'établissement, possédant les besoins des grandes concentrations doit utiliser très largement les conditions qui lui sont offertes pour compléter sa production propre, en se servant des entreprises toutes constituées qu'elle n'aura point par conséquent à fonder en elle ; pour écouler ses produits et s'approvisionner ; pour recruter son personnel, principalement la main-d'œuvre de normaux dont elle a besoin. A l'inverse, elle peut et doit servir au marché lui-même, l'aider de ses puissants moyens d'action, de ses bras et de son outillage, de ses relations étendues le développer et prendre sur lui une influence régulatrice.

CHAPITRE XIII

La situation juridique et politique de l'arriéré

Sa personnalité inférieure, qui lui interdit d'agir jamais avec pleine indépendance et en individu vraiment libre, le rend inapte à s'adapter dans toute leur étendue aux relations sociales organisées, aux droits et aux devoirs établis par les lois.

Au point de vue du droit privé, l'arriéré doit être soumis à une incapacité qui varie suivant son niveau mental, suivant qu'il est éduicable ou inéducable. Le droit allemand ouvre la voie à une semblable distinction, sinon sous cette forme absolue, qui demeure évidente, tout au moins par l'assimilation des idiots qui ne peuvent absolument manifester de volonté libre aux enfants n'ayant pas accompli leur septième année, en commutant pour ceux-ci leurs actes sans valeur juridique; et par l'assimilation des idiots pouvant donner un consentement restreint,

aux autres mineurs en accordant à leurs actes une certaine portée juridique.

Au point de vue du droit pénal, une limitation de responsabilité s'explique par soi. Parce qu'il a un discernement moral incomplet, parce qu'il est plus exposé aux mauvaises influences, parce que sa situation économique, plus précaire, le conduit plus rapidement à des actions délictuelles, une répression basée sur les mêmes principes que pour un normal serait aussi atroce que sans fruits. L'arriéré délinquant doit, d'après ces caractères individuels et son passé, être placé sous un régime spécial qui protège la société contre lui, sous la moindre rigueur, et qui, s'il est possible, influe sur lui et le transforme. Pour les arriérés inférieurs, c'est l'internement à vie dans des établissements d'hospitalisation, au besoin dans des services spéciaux. Pour les autres, c'est ou l'internement à vie, dans des établissements pour aliénés criminels, ou l'internement temporaire : soit dans des établissements de correction spéciaux ; et il faut ici faire une application très large non seulement aux arriérés non adultes, mais même aux adultes, soit même dans des établissements d'idiots ordinaires. Le séjour dans les prisons, maisons de correction, aux travaux forcés, est à l'égard des arriérés une iniquité, à l'égard de la société une source de maux.

L'arriéré ne peut jamais avoir rang de citoyen. De

ce principe, une seule conclusion, moins claire que les autres est à dégager : l'incapacité militaire. Les faits montrent que la pénalité militaire va le plus souvent de pair avec une faiblesse d'esprit constatée. C'est pourquoi il convient de fermer l'armée à tous ceux que leurs précédents, ou des constatations faites au cours du service classent comme arriérés. L'Allemagne présente depuis ces dernières années un mouvement très marqué dans ce sens. Déjà tous les anciens pensionnaires des établissements d'idiots sont réformés, sur présentation d'un certificat scolaire. Grâce à l'initiative infatigable du personnel enseignant des *Hilfsschulen*, il en sera bientôt de même pour les élèves des *Hilfsschulen*. Enfin, l'administration militaire allemande met tous ses soins à examiner aussi minutieusement que possible, au point de vue mental, les conscrits, les nouveaux incorporés et les hommes en service.

La situation sociale du déshérité intellectuel implique une protection à traiter, une représentation des droits, une direction dans l'accomplissement des devoirs organisés par les lois. Les institutions diverses d'assistance arriériste, établissements, écoles, sociétés surtout, sont les parterres désignés de cette fonction nouvelle : elles organisent la tutelle, la représentation devant les tribunaux civils et criminels, etc. D'après le courant actuel des faits, elles s'imposeront sous un commun inter-

médiaire de plus en plus multiple entre le corps social et l'arriéré, l'un et l'autre ne pouvant être en contact direct. L'avenir amènera la grande société à la conscience claire, exprimée dans ses institutions que ce rattachement indirect de l'arriéré à elle, par l'entremise de collectivités bienfaisantes, on pourrait dire, de grandes familles organisées sous le type autoritaire des familles aux temps de l'histoire primitive, faisant vivre en elles la délicatesse de rapports entre chefs normaux et subordonnés normaux, que supposent nos temps modernes, lui donne son maximum de puissance effective, sa sécurité, l'accomplissement le plus complet de ses fins générales et des fins particulières qu'il lui incombe de poursuivre à l'égard des arriérés.

Vu : le Président de la thèse,

CH. GIDE

Vu : le Doyen,
LYON-CAEN

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

- GERHARDT. — Zur Geschichte und Literatur des Idiotenwesens in Deutschland. Selbstverlag. Alstersdorfer Anstalten bei Hamburg, 1904.
- BONHOEFFER. — Ein Beitrag zur Kenntnis des gross-städtischen Bettel- und Vagabundentums, Berlin 1900. Guttentag. Verlagsbuchhandlung.
- BOURNEVILLE. — Assistance, traitement et éducation des enfants idiots et dégénérés. Paris. Alcan, 1899.
- SOLLIER. — L'idiot et l'imbécile.
- WEYGANDT. — Die Behandlung idiotischer und imbeciller Kinder in ärztlicher und pädagogischer Beziehung. Würzburg. A. Stuber's Verlag, 1900.
- ZIEHEN. — Die Geisteskrankheiten des Kindesalters. Sammlungen von Abhandlungen aus dem Gebiete der pädagogischen Psychologie und Physiologie, herausgegeben von Schiller und Ziehen. V. Brand. I, Heft. Berlin. Reuther und Reichard, 1902.
- ENDERLIN. — Erziehung durch Arbeit, Leipzig, 1903. Verlag Frankenstein und Wagner.
- GOETZE. — Katechismus des Knabenhandwerks. Unterrichts, Leipzig, J.-J. Weber, 1892.

SCHERER. — Der Werkunterricht in seiner sozialen und physiologisch-pädagogischen Begründung. Sammlung von Abhandlungen aus dem Gebiete der pädagogischen Psychologie und Physiologie, 1902.

BASEDOW. — Handfertigkeitsunterricht für Knaben in der Hilfsschule. Bericht ueber den 3^{ten} Verbandstags der Hilfsschulen Deutschlands.

HANSEN. — Die Erweiterung des Handarbeitsunterrichts fuer schwachsinnige, taubstumme, blinde und verkruempelte Personen. Aus der Schriften des deutschen Vereins für Armenpflege und Wohltätigkeit. Leipzig. Duncker und Humblot, 1902.

— Der Handarbeitsunterricht in der Leipziger Hilfsschule fuer schwachbefähigte Kinder. Sonderabdruck aus der Zeitschrift « Aus der Schule, fuer die Schule », Heft IV, Juli 1897. Verlag der Duerr'schen Buchhandlung in Leipzig.

BRANDES. — Der Idiotismus und die Idiotenanstalten. Hannover. Carl Ruempler, 1852.

STRITTER. — Die Heilerziehungs und Pflegeanstalten fuer schwachbefähigte Kinder, Idioten und Epileptiker in Deutschland und den uebrigen europaeischen Staaten. Hamburg, 1902. Agentur des Rauhen Hauses.

— Denkschrift betr die besondern Verhältnisse und Bedürfnisse der Anstalten fuer Idioten und Epileptische im Rahmen der Irrengesetzgebung, ueber-

- reicht von der Vereinigung deutscher Anstalten fuer Idioten und Epileptische. Idstein. Buchdruckerei von G. Grandpierre, 1904.
- Denkschrift zur Feier des fuenfzigjaehrigen Bestehens der Heil-und Pflegeanstalt fuer Schwachsinnige und Epileptische. Stetten i R. 1899. Mayer'sche Buchdruckerei, Schorndorf, 1899.
- FRENZEL. — Die Hilfsschule fuer schwachbegabte Kinder in ihrer Entwicklung, Bedeutung und Organisation. Hamburg und Leipzig. Verlag Otto Voss, 1903.
- ARNO FUCHS. — Schwachsinnige Kinder, ihre sittliche und intellektuelle Rettung. Guetersloh. Verlag Bertelsmann, 1899.
- KIELHORN. — Die Erziehung geistig zurueckgebliebener Kinder, in Hilfsschulen. Verlag Zickfeldt Osterwieck. Harz
- LAQUER. — Die Hilfsschulen fuer schwachbefaehigte Kinder, ihre aertzliche und soziale Bedeutung. Wiesbaden Verlag Bergmann, 1901.
- MAENNEL. — Vom Hilfsschulwesen. Teubner. Leipzig. Berlin, 1905.
- RICHTER. — Die Leipziger Schwachsinnigenschule nach ihrer Geschichte und Entwicklung. Leipzig. Max Hesse's Verlag, 1893.
- Gedanken und Vorschlaege zur weiteren Entwicklung der Hilfsschule fuer Schwachbefaehigte in Leipzig. Leipzig. Druck von Hesse und Becker, 1905,
- TALTZNER. — Die Entstehung des Gedanken, besondere Schulen

fuer schwachsinnige kinder zu errichter. Zeitschrift zur Behandlung Schwachsinniger und Epileptiker, 1900.

TAETZNER UND PRUGMEYER. — Die Nachhilfsschule zu Dresden. Dresden, Paessler.

WINTERMANN. — Die Hilfsschulen Deutschlands und der Deutschen Schweiz. Ein Beitrag zur Statistik des Hilfsschulwesens. Langensalza, 1898. Hermann Beyer und Söhne.

GROHMANN. — Der Schwachsinnige und seine Stellung in der Gesellschaft. Zurich. Ed. Roscher, 1900.

— Ernstes und Heiteres aus meinen Erinnerungen im Verkehr mit Schwachsinnigen. Zuerich. Verlag « Melusine », 1901.

KIELHORN. — Die Fuersorge fuer geistig Minderwertige. « Jugendfuersorge », 1901. Heft. 7.

NITZSCHE. — Die Berufsausbildung der Schwachsinnigen in der Koeniglichen saechsischen Idiotenanstalt Grosshennersdorf und die Fuersorge der Entlassenen. Zeitschrift fuer die Behandlung Schwachsinniger und Epileptischer, 1901.

SCHENK. — Die Fuersorge fuer die aus der Hilfsschule entlassenen Kinder in unterrichtlicher und praktischer Beziehung. Bericht ueber den fuenften Verbandstag der Hilfsschulen Deutschlands zu Bremen. Hannover Hofbuchdruckerei Gebrueder Jaenecke, 1905.

— Die Arbeitslehrkolonie, unter der Mitwirkung von

Herrn Dr Klumker, Dr Laquer, Dr Sioli, Ingenieur Grohmann. Jahrbuch der Fuersorge, I Jahrgang, 1906 herausgegeben von der Centrale fuer private Fuersorge Frankfurt am. Main. Dresden. O. V. Boehmert, 1906.

Aufruf zur Gruendung eines Heimes fuer die aus den Nebenklassen Berlins entlassenen Kinder. Im Auftrage der sozialen Abteilung der Erziehungs = und Fuersorgevereins fuer geistig zurueckgebliebene Kinder. Separat-Abdruck aus der « Jugendfuersorge ». Heft VI. VI Jahrgang. 1905.

BRANDES. — Die Irrenkolonien in Zusammenhang mit den aehnlichen Bestrebungen auf dem Gebiete der Armen = und Waisenflege. Hannover. Carl Ruempfer, 1865.

PAETZ. — Die Kolonisirung der Geisteskranken in Verbindung mit dem Offen-Thuer-System. Berlin. J. Springer, 1893.

PASTOR BERNHARDT. — Die Arbeit in den Idiotenanstalten. Vortrag auf der X^{ten} Conferenz fuer Idiotenwesen in Elberfeld, 1901.

FUCHS. — Die Fortbildungsschule fuer Schwachbeanlagte. Vortrag auf dem 6^{ten} Verbandstag der Hilfsschulen. Deutschlands in Charlottenburg, 1907.

Dr STIER UND KIELHORN. — Der Militærdienst der geistig Minderwertigen. Vorträge auf dem 6^{ten} Verbandstag der Hilfsschulen Deutschlands in Charlottenburg, 1907.

Zeitschrift fuer die Behandlung Schwachsinniger und Epileptischer. Herausgegeben von W. Schröter und H. A. Wildermuth. Dresden. H. Burdach. Sæmtliche Jahrgænge.

- Zeitschrift fuer Kinderforschung « Die Kinderfehler », herausgegeben von J. Trueper und Chr. Ufer. Langensalza. Hermann Beyer und Soehne. Saemtliche Jahrggaenge.

- Die Hilfsschule. Organ des Verbandes der Hilfsschulen Deutschlands. Saemtliche Jahrgaenge.

PAGEL. — « Die Jugendfuersorge », herausgegeben von Franz.

- Saemtliche Jahrgaenge.

- Berichte ueber die Konferenzen fuer das Idioten- und Hilfsschulwesen.

- Berichte ueber die Verbandstage der Hilfsschulen Deutschlands.

- Berichte der Idiotenanstalten Alstersdorf, Dalldorf, Idstein, Langenhagen, Muenchen-Gladbach (He-phata), Potsdam (Wilhelmstift), Stettin (Kueckenmuehle), Stetten.

- Berichte ueber die Hilfsschule fuer schwachbefaehigte in Leipzig.

Lehrplaene fuer die Hilfsschulen in Braunschweig, Dresden Frankfurt. A. M., Halle, Hannover, Leipzig.

- Satzungen der Fuersorgevereine fuer Hilfsschulen zu Berlin, Kiel Kœnigsberg, Leipzig.
- Bericht fuer 1907 des Erziehungs- und Fuersorgevereins fuer Schwachbefaehigte Kinder zu Berlin.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE I. — La caractéristique de l'arriéré.....	13
CHAPITRE II. — L'éducation de l'arriéré examinée dans ses principes les plus généraux.....	25
CHAPITRE III. — L'éducation intellectuelle.....	38
CHAPITRE IV. — L'éducation de l'action et le travail manuel.....	51
CHAPITRE V. — Le milieu social éducatif.....	97
CHAPITRE VI. — L'arriéré au sortir de l'école.....	207
CHAPITRE VII. — Le choix d'une carrière pour l'arriéré et la préparation professionnelle dans les con- ditions ordinaires de la vie économique.....	219
CHAPITRE VIII. — L'apprentissage dans l'établissement..	241
CHAPITRE IX. — L'apprentissage organisé par l'Hifs- schule.....	283
CHAPITRE X. — La Fortbildungsschule pour arriérés.....	315
CHAPITRE XI. — Les sociétés d'assistance pour Hifs- schueler.....	325
CHAPITRE XII. — La situation économique de l'arriéré adulte et le devoir d'assistance qu'elle fonde...	335
CHAPITRE XIII. — La situation juridique et politique de l'arriéré.....	345
BIBLIOGRAPHIE.....	349

